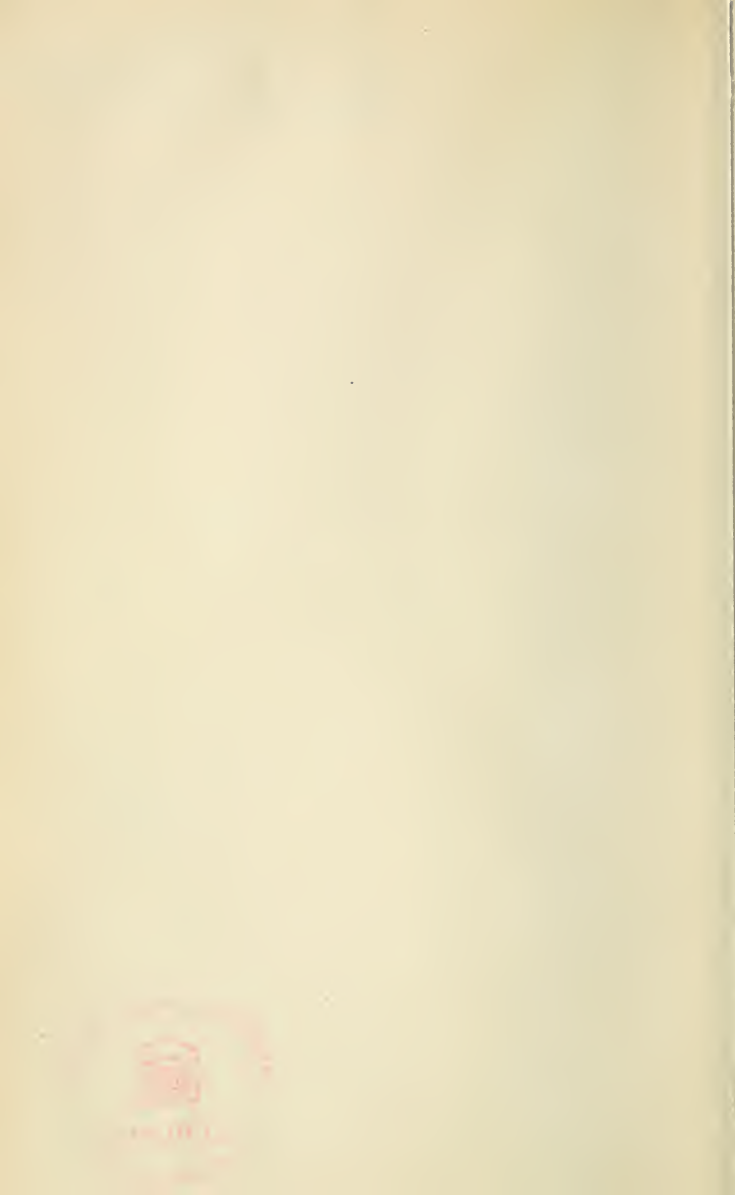


Ex libris
Josaphat-Lebeau, &c
Ottawa 18 avril 19[illegible]





LE

JEUNE HOMME CHRÉTIEN

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).

LE

JEUNE HOMME CHRÉTIEN

PAR

F. HERVÉ-BAZIN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ANGERS

Quatrième édition



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

—

1896

AVANT-PROPOS

L'auteur de ce petit et excellent livre est mort avant d'avoir pu écrire la préface. Mais il est facile à ceux qui l'aimaient et vivaient dans son intimité de deviner quelques-unes des pensées qu'il eût développées lui-même, au début d'un ouvrage écrit pour des jeunes gens et inspiré par eux.

Piété, instruction, courage, distinction, honneur, esprit d'apostolat : telles

*

sont, selon lui, les vertus ou les qualités du jeune homme chrétien.

Il ne prétendait pas, sans doute, les refuser toutes et à tout degré à ceux qui ne sont pas chrétiens. L'instruction, le courage, la distinction, l'honneur ne sont le privilège ni d'une civilisation ni d'une croyance. Mais il jugeait que la foi seule peut leur donner leur épanouissement et leur perfection; qu'en élevant l'homme au-dessus de lui-même, elle met ses affections et ses goûts au-dessus du commun; que par elle la politesse devient plus exquise, la science moins hautaine et l'honneur chevaleresque.

Les noms ni les traits ne lui manquaient à l'appui de sa thèse. Ceux des saints tout d'abord, dont c'est la destinée d'être exemplaires. Quelque vertu qu'il s'agisse de louer, on les rencontre au premier rang : ils sont vaillants et ils sont affables, il n'y a point de pédanterie dans

leur science, ni de préjugés dans leur honneur ; on les trouve, suivant les heures, héroïques ou charmants, et l'on peut dire qu'ils sont, moralement, les plus beaux des enfants des hommes.

L'auteur les cite souvent et il a raison. L'histoire civile n'est pas moins riche pour lui. Traite-t-il du courage? Pour nous tenir au temps présent, qui donc en a montré plus que les Montalembert, les Lacordaire, les Garcia Moreno, les La Moricière, les Sonis et tant d'autres, luttant sur des champs de bataille qui ne se ressemblaient pas, il est vrai, mais où les dangers, les difficultés, les qualités maîtresses du soldat, la grandeur des causes et jusqu'à l'honneur d'avoir été vaincu pour elles se retrouvaient les mêmes pour tous? La guerre de 1870 est pleine de hauts faits accomplis par des hommes de foi, notamment par le régiment des zouaves pontificaux, étonnante

légion formée pour la défense de la Papauté, maintenue contre toute attente avec son unité, ses cadres, pour la défense de la France, admirée de tous ceux qui la virent combattre, avançant sous le feu quand d'autres reculaient et destinée à rappeler à une génération trop exclusivement préoccupée de l'armement et de l'éducation technique de ses recrues, quelle armée l'on pourrait faire avec des hommes qui n'auraient point peur de la mort parce qu'ils croiraient tous à la vie au delà. D'autres temps sont venus. La paix a ouvert le champ des luttes religieuses et sociales. Des vaillants s'y sont jetés aussi. Les premiers, au lendemain de la Commune, des catholiques ont dénoncé le péril vers lequel s'en allait une société où l'oubli de Dieu amène l'oubli de devoirs essentiels : de patron à ouvrier, de riche à pauvre, de gouvernant à gouverné. Dans le désarroi

des partis, des récriminations, des découragements, ils ont indiqué une solution. Ils se sont dévoués, talents et biens, à la faire triompher, sans autre ambition que d'être utiles, sans espoir de réussite immédiate, semeurs pour le lointain avenir. Que l'on considère en eux l'abnégation, la persévérance, la vigueur, la dignité de leur attitude en face d'inévitables contradictions, toute âme française leur doit une part d'admiration.

M. Hervé-Bazin a donc pu choisir, pour chacun des chapitres qu'il écrivait, des exemples tirés de plusieurs temps et de plusieurs pays, surtout des nôtres, et qui animent ce volume et fortifient sa doctrine.

Si un autre que lui-même avait entrepris cet ouvrage, il aurait pu nommer l'auteur, à son rang, parmi ces ouvriers du bien. La vie de notre ami s'est dé-

pensée, en effet, et prématurément usée dans la fondation et la direction d'œuvres sociales, dans l'apostolat par la parole, par la plume, par l'exemple. On aurait pu parler de son enthousiasme, aussi vif et plus encore à quarante ans qu'à vingt ans, de sa tendresse apitoyée pour les ouvriers, les souffrants du monde, du grand cœur qu'il mettait aux moindres affaires qui les concernaient, de la noblesse constante de ses vues, soit qu'il traitât de questions politiques, soit qu'il examinât ses problèmes de prédilection : la crise du travail, la réconciliation des classes, la moralisation de l'usine ; on aurait pu dire son dévouement passionné pour la jeunesse, son espérance jamais défaillante dans le relèvement de ce pays.

Cette justice lui a été en partie rendue par les témoignages universels de regrets que sa mort a provoqués ; elle le sera sans doute plus complètement dans un avenir

prochain. Quelqu'un qui l'a beaucoup connu et aimé écrira une biographie d'Hervé-Bazin. Ce sera pour lui un très cher devoir d'amitié, pour le public un souvenir qui aura peut-être sa douceur et son utilité, et comme un chapitre nouveau ajouté à ce petit livre qui contient de si bons enseignements et de si nobles exemples (1).

R. B.

(1) Cette biographie vient de paraître.

A LA JEUNESSE FRANÇAISE

Nous demandons à ceux qui liront ce livre d'avoir une pensée et d'adresser à Dieu une prière pour l'âme de Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin.

M. H.-B.

LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN

LIVRE PREMIER

LA PIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

LES CARACTÈRES DE LA PIÉTÉ ET DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN

C'est la piété qui soutient, conserve et grandit le jeune homme chrétien. C'est par elle, et par elle seule, que le jeune homme peut garder son âme pure, son cœur vaillant, sa pensée haute, au milieu des tentations de toute nature et de toute forme qui assiègent ses vingt ans.

Mes chers amis, dites-le-moi : si jamais

vous avez rencontré sur votre route un de ces jeunes hommes qui joignent à toutes les distinctions de l'esprit et des manières l'élévation de la pensée et du langage, en même temps que le courage simple et constant du bien, n'est-il pas vrai que ce jeune homme était pieux? Ne l'avez-vous pas vu s'approcher souvent de la sainte Table, où il trouvait le secret de son ardeur enthousiaste et entraînante? N'avez-vous pas été témoins de ses efforts pour rapprocher de Dieu les âmes qui s'en éloignaient?

C'est qu'en effet la piété est *tout* pour l'homme, tout à vingt ans, tout à soixante, tout au début, tout à la fin. *Pietas ad omnia utilis*, dit l'Apôtre. Nous allons écrire vingt chapitres sur les vertus du jeune homme chrétien. Or, nous pouvons le dire tout de suite : ces vingt chapitres pourraient se réduire à un seul. Que dis-je? ils pourraient se résumer en un mot : *la piété*.

Où donc, en effet, le jeune homme, ballotté entre toutes les passions, poussé à droite et à gauche, excité par les uns,

tourné en ridicule par les autres, ayant à lutter au dehors et encore plus au dedans, attaqué à la fois par les yeux et par les oreilles, victime d'une société qui fait tout pour le corrompre, qui emploie à cet effet le dessin, le livre, la photographie, la musique, le théâtre, comme si elle était faite pour tuer et non pour sauver ses membres, où donc ce jeune homme trouvera-t-il quelque appui, si ce n'est dans la piété?

Ah! l'on ne plaint pas assez le jeune homme qui arrive, seul, à dix-huit ou dix-neuf ans, dans quelque grande ville pour y apprendre son métier ou pour y faire son droit, sa médecine ou ses lettres! Les mères ne savent pas assez à quels dangers sont exposés leurs chers enfants! Sans doute, elles ont bien un secret instinct qui les avertit du péril et qui les jette éplorées, inquiètes, au pied de la Croix. Mais si elles savaient tout! si elles pouvaient comprendre à quel point les hommes ont tout fait, oui tout fait, pour perdre les jeunes âmes, ah! comme elles pleureraient, comme elles

trembleraient, comme elles prieraient! Dans le milieu social où sont jetés les hommes de vingt ans, tous devraient succomber. C'est merveille qu'il en échappe quelques-uns, de plus en plus nombreux, Dieu merci! et s'il en échappe, n'hésitons pas à le dire pour consoler les mères et pour soutenir les maîtres d'école chrétiens dans l'œuvre sainte de la première éducation, s'il en échappe, c'est grâce à la piété.

Lorsque Ampère arriva à Paris, jeune professeur de vingt-neuf ans, en 1804, il avait une foi sincère et vive. Sa mère, une simple femme du village de Poleymieux, près Lyon, l'avait admirablement élevé. Mais il fut, à cette époque critique de sa vie, mis en rapport avec la *Société philosophique* d'Auteuil, et là, il connut Cabanis, célèbre par ses doctrines matérialistes en médecine et en philosophie, et de Tracy, disciple de Condillac, l'auteur des *Éléments d'idéologie*. En cette compagnie dangereuse, l'étude de la métaphysique, grand danger lorsque manque l'étude de la théologie préalable,

égara l'esprit du jeune professeur d'analyse à l'École polytechnique. Ampère pour la première fois oublia le chemin de l'église, et l'année suivante son ami Bredin écrivait : « C'est bien toujours ce cher Ampère, mais il est changé!... L'année dernière c'était un chrétien, aujourd'hui ce n'est plus qu'un homme de génie! » Ampère ne revint à la foi et à la pratique religieuse que quelques années plus tard, après de profondes études sur le christianisme et de douloureuses épreuves que la Providence lui envoya; mais, s'il revint à Dieu, il est permis de croire qu'il le dut à la pureté de ses mœurs, qu'il garda inaltérée, et à la piété simple et profonde de sa première jeunesse (1).

Ozanam se garda plus complètement et plus efficacement, grâce à son admirable piété et aux œuvres auxquelles il consacra

---

1. Voir la *Vie et les Travaux d'Ampère*, par M. Valson, doyen de la Faculté catholique des sciences de Lyon, excellent ouvrage, que nous recommandons à nos amis de la jeunesse catholique française. (Chez Victor Lecoffre, à Paris, et chez Vitte et Pérussel, à Lyon.

ses loisirs. Dieu bénit et préserva la pureté, l'intelligence et les forces du jeune fondateur des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et les mêmes bénédictions et conservations se manifestent toujours envers ceux qui ne craignent pas de secourir les pauvres et de mettre les vigueurs de leurs âmes au service des ouvriers.

La piété du jeune homme chrétien présente plusieurs caractères distinctifs : elle est à la fois tendre, confiante et aimable.

Permettez-moi, mes amis, d'expliquer ma pensée. Je dis d'abord que la piété du jeune homme est une piété tendre, et cela se comprend. Par bien des points, en effet, le jeune homme chrétien est encore un enfant. Il n'a point encore connu les épreuves de la vie. Le Dieu qu'il invoque avec ardeur représente à ses yeux son père, sa mère et le doux foyer de famille qu'il vient de quitter pour s'élancer dans le monde. Dans les élévations de sa prière, comme en un rayon lumineux, il entrevoit tout cela à la fois. Il prie Dieu comme il

priait sa mère, avec plus de respect et de profondeur sans doute, mais avec une tendresse analogue : il s'incline pour ainsi dire sur le sein de Dieu comme il se penchait naguère sur le sein paternel; et l'attitude de saint Jean, couché sur la poitrine de Jésus, est absolument l'image du jeune chrétien cherchant secours et protection auprès du céleste ami des hommes.

Oh! qui dira ce qui se passe entre Dieu, au plus haut des cieux, entouré de sa cour céleste, et le jeune homme agenouillé dans une église de Paris ou d'une ville de province, et perdu dans le sublime élan de sa prière? Quels mystérieux entretiens! Quel doux échange d'amour et de confiance d'une part, et de bonté, de divine tendresse de l'autre! Au sortir de ces effusions le jeune homme sent qu'il a des ailes : tout rayonne en lui; sur son visage, on lit à la fois la joie chrétienne qui déborde de son âme et l'intelligence satisfaite qui jaillit de son front. Ce jeune homme pourra rencontrer de pénibles épreuves

sur sa route, il pourra être obligé de livrer de rudes combats; mais soyez sûrs qu'il en triomphera!

J'en ai vu, de ces jeunes gens, qui, au sortir de l'église ou de la chapelle où les avait entraînés leur piété, avaient dans les yeux des larmes qu'ils essuyaient furtivement. Mais ce n'étaient point des larmes de tristesse. C'étaient les larmes provoquées par une douce et pénétrante émotion. On eût dit que ces jeunes chrétiens venaient d'embrasser leur mère. Et, en effet, c'était bien leur vraie mère, la mère de tous les enfants du Christ, la sainte Église catholique, qu'ils venaient de saluer et qui les avait bénis. Pour savoir l'impression que peut produire sur une âme la vue de ces actes de piété accomplis simplement dans la maison de Dieu, il suffit de rappeler la rencontre des deux grands hommes dont nous venons de parler : Ozanam et Ampère.

Un jour, accablé par le découragement, qui était sa tentation la plus habituelle, Ozanam entra dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont. Il venait puiser au pied des

saints autels le courage qui lui manquait et que ne refuse jamais Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui pliez sous le fardeau de la vie, et je vous soulagerai. » Mais voici que dans un coin reculé, parmi les « *bonnes femmes* », un homme agenouillé priait dans un profond recueillement. Ozanam l'avait reconnu. C'était Ampère, Ampère devenu le plus illustre savant du monde, le grand génie qui avait découvert la théorie des actions électro-dynamiques, et avait pris rang à côté d'Œrsted, de Kepler et de Newton, dans la reconnaissance et l'admiration des hommes. A la vue de cet homme prosterné, Ozanam se prit à rougir de sa lâcheté, et la foi dont s'honorait Ampère vint affermir son courage ébranlé (1).

La piété du jeune homme chrétien doit être confiante. Pourquoi Dieu n'écouterait-il pas ces enfants qui, ne sentant plus au-

1. Voir la *Vie de F. Ozanam*, racontée par son frère, et le *Chemin de la vérité*, par le comte de Champagny.

près d'eux l'appui paternel, se jettent tremblants entre ses bras? N'ayez peur, jeunes gens. Vous ne serez point abandonnés. Vous ne serez jamais seuls. Quels que soient vos périls, vos luttes et vos épreuves, Dieu sera toujours auprès de vous pour vous soutenir, et vous demeurerez vainqueurs. Rappelez-vous cette belle parole du général de Sonis, qui peut aussi bien s'appliquer à la vie civile qu'à la vie militaire : « Quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais. »

Vous connaissez sans nul doute l'admirable vie de don Garcia Moreno, l'illustre Président de la République de l'Équateur, qui, après une jeunesse consacrée tout entière à la piété et au travail, eut assez de courage, de savoir et de vigueur pour relever sa patrie, l'arracher aux sectes maçonniques, la ramener à l'Église, et la rendre à l'honneur, à la paix et à la civilisation chrétienne. Il mourut assassiné par les sectaires en 1875; mais il vivra éternellement dans le souvenir de son peuple et de l'Église. Eh bien, si vous voulez

savoir où Garcia Moreno puisait le secret de son énergie et de son audace chrétienne, sachez que ce fut dans une admirable et constante piété. Tous les matins il assistait à la messe qu'il servait lui-même. Malgré ses nombreuses occupations, nous dit son biographe, il consacrait tous les jours une demi-heure à méditer, comme David, sur la loi de Dieu. Le texte de l'Évangile lui servait habituellement de sujet d'oraison. Il savait par cœur l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il avait coutume de répondre par son mot favori : « Dieu ne meurt pas! *Dios no muere !* » Même au milieu des camps ou dans les voyages, il s'agenouillait dans quelque « *tambo* » perdu au milieu des bois, et récitait le chapelet avec son aide de camp. « Si vous aviez pu le voir, écrivait un savant professeur, avec sa haute stature, ses traits vigoureusement accentués, son maintien militaire; si vous aviez pu lire, comme nous, sur ses traits, la crainte de Dieu, la foi vive, la piété ardente dont son cœur était pénétré, vous comprendriez le respect qui s'imposait à

tous en présence de cet homme de Dieu (1). »

Enfin, mes chers amis, que votre piété soit aimable. Faites aimer la religion par votre attitude ouverte et franche. Le jeune chrétien ne connaît point cette raideur, cette mélancolie, ni cet air sombre, empreint d'une austérité exagérée, qui caractérisent les hypocrites, les vaniteux, ou ceux qui sont déjà à demi gâtés. Sa tête est levée, ses yeux sont droits, son attitude est franche, toute sa personne a je ne sais quoi d'honnête et de résolu qui va droit au cœur.

Écoutez cette description d'un admirable jeune homme chrétien, fils d'ouvrier, saint Jean Berchmans, mort à vingt ans au Collège romain :

« Doué de tous les avantages extérieurs que peut désirer un adolescent, d'une dou-

---

1. Nous ne saurions trop engager les jeunes gens à lire la *Vie de Garcia Moreno*, par le R. P. Berthe (Retaux, Paris). Garcia Moreno fut le type accompli du jeune homme chrétien, et, plus tard, du catholique fidèle aux lois de l'Église.

ceur et d'une modestie qui rehaussaient sa beauté, d'une conversation agréable, d'une bonté de cœur qui ne dégénérait jamais en faiblesse, il faisait la gloire de ses maîtres et l'orgueil de ses camarades. Tous ses condisciples l'aimaient et le respectaient, quoiqu'ils eussent à lui pardonner le tort, parfois si grave aux yeux des élèves, d'être plus régulier qu'aucun d'eux... On s'imagine souvent que la piété est inséparable de je ne sais quel air renfrogné et de gaucheries inciviles qu'on ne pardonne guère dans le monde. Tout l'extérieur de Berchmans protestait contre cette opinion erronée, et s'il était le plus saint des enfants, il en était aussi le plus prévenant, le plus aimable, et le plus instruit des convenances sociales (1)... »

Ayez une piété semblable, mes chers amis, accompagnée de toutes les pratiques religieuses recommandées par l'Église, et vous serez vraiment des jeunes gens chré-

---

1. *Vie de saint Jean Berchmans*, par le P. Vanderspeeten. *Passim.*

tiens. Vous tenez votre vie entre vos mains. Telle est votre jeunesse, tel sera votre âge mûr. Le jeune homme qui s'est gardé pur et bon de dix-huit à vingt-cinq ans sera plus tard un digne et vaillant homme. C'est Dieu qui le veut ainsi, et c'est Dieu qui donne en même temps au jeune chrétien toutes les grâces nécessaires pour parcourir jusqu'au bout sa noble et difficile carrière.

CHAPITRE II

LA VIERGE MARIE
ET LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN

La piété du jeune homme chrétien, dont nous venons de montrer l'absolue nécessité, ne peut se conserver qu'à une condition : c'est que le jeune homme soit fidèle à l'amour de la Vierge Marie, et qu'il se fasse, en quelque sorte, son chevalier.

Aucun de vous ne s'en étonnera, mes chers amis, car Marie Immaculée, la douce et bonne Mère de notre Sauveur, a, dans l'ordre surnaturel, le même rôle que la mère de famille au foyer domestique. Quand l'enfant a peur, ce n'est pas vers son père que tout d'abord il se précipite : la timidité le retient. C'est vers sa mère qu'il tend ses petits bras, et il n'est rassuré, ses lar-

mes ne cessent, son cœur ne se dégonfle que lorsqu'il a caché sa tête sur le sein maternel. En cela, la jeunesse est semblable à l'enfance. Le jeune homme qui tremble pour sa pureté, qui sent sa foi chanceler, ou qui voit quelque péril s'approcher de lui, se précipite vers Marie et cherche dans ses bras tendresse et protection,

Son espoir n'est jamais trompé. Marie aime les jeunes gens : elle est leur mère et leur gardienne, et quiconque s'est jeté suppliant à ses genoux s'est toujours relevé vaillant et fort.

Pour être solide, profonde, résistante, la piété du jeune homme chrétien doit donc être confiée à Marie.

Quel admirable rôle que celui de la Vierge Marie dans le plan divin! C'est à genoux qu'il faudrait parler de ces choses. C'est par Marie que les hommes montent à Dieu, c'est par elle qu'ils osent lever les yeux vers le Tout-Puissant, c'est à cause d'elle qu'ils peuvent espérer; aussi comprend-on le cri touchant que l'humanité lance vers le ciel depuis dix-neuf siècles : *Ave Maria!*

Pendant la nuit terrible du 2 au 3 décembre 1870, alors que les blessés étaient couchés sur la plaine de Loigny et recouverts de neige, le général de Sonis, baigné lui-même dans son sang, disait aux soldats mourants qui lui demandaient une consolation :

« Pensez à la Vierge Marie! Marie est placée au seuil de l'éternité pour donner de la confiance à ceux qui doivent le franchir! »

Les zouaves pontificaux avaient tous une dévotion particulière à la sainte Vierge. L'un d'eux, Maurice du Bourg, avait toujours auprès de son lit une statue de Marie, au pied de laquelle une lampe brûlait nuit et jour. L'aumônier des zouaves, Mgr Daniel, avait établi dans le régiment une congrégation. Ceux qui en faisaient partie formaient le noyau du corps : ils en conservaient l'esprit et la vie. Ils étaient à la fois, comme il arrive toujours, les plus vaillants et les plus pieux (1).

---

1. Voir *la Neuvième Croisade*, par J. Delmas, p. 307 et *passim*.

On sait le courage avec lequel certains jeunes gens, placés dans des situations difficiles, ont confessé leur piété envers Marie. Qui ne connaît ce trait d'un jeune de Quatrebarbes, élève de Saint-Cyr, au temps où cette école comptait peu de chrétiens? Un jour que la division était rangée dans la cour, un mauvais plaisant s'avisa de sortir des rangs et de s'écrier : « A qui ce chapelet que j'ai trouvé ce matin? » On s'attendait, d'une part, à une fusée de rires, et de l'autre à un lâche silence. De Quatrebarbes, digne et simple, tend joyeusement la main : « A moi! dit-il. C'est le chapelet de ma première communion, et je vous remercie de l'avoir retrouvé. » Il n'y eut ni rires ni sarcasmes. Il n'y eut qne l'expression plus ou moins avouée de l'admiration pour un si rare courage.

Le jeune homme a besoin d'un confident tout à fait intime, à qui il puisse tout dire, même ce qu'il y a au plus profond de son cœur, et ce confident fidèle et compatissant sera la bonne Vierge Marie. Enfant, vous avez peur : vos dix-huit ans vous effraient,

vous sentez bouillonner en vous les ferments de votre ardente jeunesse : courez à Marie, jetez-vous en ses bras, elle calmera vos légitimes terreurs, et fera passer sur votre front une bienfaisante rosée.

Qu'ils sont nombreux, ceux que Marie a sauvés d'eux-mêmes, et rassurés au milieu des mille dangers qu'on traverse à vingt ans! Qu'ils sont nombreux, ceux qui ont vu les fumées de leur jeunesse s'envoler de leur cerveau, et, grâce à Marie, faire place à la paix, au calme complet, à la fraîcheur de la pureté!

Allez à Saint-Sulpice de Paris, en plein quartier latin : attendez un peu, du côté de l'autel de la sainte Vierge, et vous verrez bientôt quelque jeune homme, au pas rapide, ses livres sous le bras, qui viendra dévotement s'agenouiller dans quelque coin, plongera sa tête entre ses mains, et jettera son cœur dans le Cœur Immaculé de Marie. Sa prière ne sera pas toujours longue : le jeune homme a des devoirs d'état qui le pressent, cours, conférences ou répétitions; mais elle sera ardente et tendre.

Oh! qu'il fait bon prier en cette chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice! Le silence y est mystérieux; la lumière qui tombe d'en haut sur la Vierge y est douce, et Marie paraît si bonne à la jeunesse chrétienne! Que de jeunes gens y ont affermi leur foi chancelante! Que d'autres y ont sauvé leur pureté compromise! Combien y ont prié pour des amis en péril! Combien y ont trouvé le secret de leurs succès! Combien y ont jeté les cris joyeux de la reconnaissance! O Marie, vous êtes la dépositaire de tous les secrets charmants des jeunes gens chrétiens, et vous leur distribuez avec abondance les grâces de votre amour.

Le jeune Berchmans avait une confiance absolue et filiale en Marie. Il la priait avec une dévotion qui touchait tous ceux qui le voyaient, et ce n'était pas sans raison qu'on disait de lui qu'il n'était venu au monde que pour étendre et faire aimer le culte de Marie. C'était à elle qu'il se disait redevable de son éducation et de ses succès dans les études. Saint Stanislas Kostka avait le même amour. Son biographe, le célèbre P. Cepari,

nous apprend que la tendresse qu'il avait pour la Mère de Dieu était égale à son zèle : il l'appelait *sa mère* et prononçait ce nom d'une manière si affectueuse, que saint François de Borgia en fut un jour tout surpris. Parmi les pratiques de piété par lesquelles le saint novice lui marquait sa dévotion, une des plus remarquables était qu'au commencement de ses actions, il se tournait vers quelque église où il savait qu'elle était particulièrement honorée pour lui offrir ce qu'il allait faire. Et c'est de là qu'est venue la coutume, que les novices de la Compagnie observent si religieusement à Rome, de se tourner vers l'église de Sainte-Marie-Majeure, le matin, aussitôt qu'ils sont levés, et le soir, avant qu'ils se couchent, et de saluer la sainte Vierge en s'inclinant profondément pour lui demander sa bénédiction dans toutes leurs actions, et pour la prier de les protéger pendant le repos de la nuit.

Aussi l'aimable auteur ajoute-t-il, en parlant de Stanislas : « Il n'y avait rien de plus beau que lui, et l'on disait de sa beauté ce

que saint Ambroise dit de celle de la sainte Vierge, qu'elle inspirait le désir d'être chaste, et que c'était assez de la regarder pour être délivré des tentations impures! »

Il est un autre service, non moins précieux que tous les autres, que la Vierge Marie rend à la jeunesse chrétienne.

Le jeune homme, bien souvent, a au fond du cœur les rêves les plus grands d'avenir : rêves militaires ou civils, rêves chevaleresques, rêves d'héroïsme, greffés parfois sur une conception trop idéale de la vie, mais d'une hauteur et d'une noblesse qui ont, à n'en pas douter, une origine chrétienne. Ces rêves-là, rêves dont il ne faut jamais sourire, le jeune homme n'ose les confier à personne, à peine à sa mère, car il a peur de paraître insensé et ridicule, et il garde pour lui ces aspirations vagues et puissantes de son âme.

Mais à la fin, pourtant les élans de son imagination font éclater son cerveau : il souffre d'un mal indéfinissable; la vie lui paraît étroite; une certaine peur du décou-

ragement envahit son âme, et que fait-il? Il court à Marie et il lui dit tout : tout, même les rêves les plus étranges, même les ambitions les plus lointaines et les plus démesurées, qu'importe? il dit tout, car il n'a rien à cacher à sa bienfaitrice et à son amie, et, quand la prière a débordé de son âme, quand son jeune front, chargé naguère de nuages, se relève vers le ciel, le jeune homme est consolé et rendu à ses espérances : il se sent plus léger; il a des ailes, et à certains jours il s'envolerait vers le bleu du ciel,... si son corps ne le retenait à la terre.

O merveilleuse et bienfaisante puissance de la Vierge Marie, qui ne l'a éprouvée, au moins une fois dans sa vie?

Nous avons connu un jeune homme qui avait l'âme ainsi remplie de beaux rêves de jeunesse. Placé dans un milieu sceptique, il étouffait. Un jour que sa mère l'avait emmené prier dans une chapelle de la Vierge, il écrivit à la dérobée sur la muraille : « O Marie, faites que je sois votre soldat! » Il se retire ensuite. Plus tard, la vie est venue

pour lui, et la Vierge a exaucé le cri du jeune chrétien dans la mesure où de telles prières peuvent être exaucées de nos jours.

Allez donc à Marie, jeunes gens, et Marie tournera vos aspirations vers le bien. Vos ambitions matérielles ne seront peut-être point toutes réalisées, mais il en est au moins une que la mère de Dieu gardera et bénira : celle de vivre et de mourir chrétiennement.

Allez surtout à Marie, vous, jeunes chrétiens français. Aimer Marie, c'est aimer la France. N'oubliez pas que notre histoire nationale est pleine de Marie et qu'elle n'est grande que par Marie. Vous savez, en effet, quel a été le rôle de la Vierge Mère de Dieu dans les origines de la Gaule chrétienne. Vous savez comment Fortunat l'a chantée; vous savez que les quatre grands Carlovingiens lui avaient confié leur fortune; vous n'ignorez point comment saint Bernard l'a célébrée au douzième siècle. Vous vous rappelez le cri sublime échappé aux lèvres du grand saint et conservé par la liturgie : *O clemens! o pia! o dulcis Virgo Maria!*

Le culte de Marie fut la gloire et la grandeur du moyen âge : pendant les croisades, les Francs chantaient et invoquaient Marie nuit et jour. Les Ordres de femmes se faisaient honneur d'appartenir à Marie ; au dix-septième siècle encore, au temps du pieux Louis XIII, tout était à Marie, la France était vraiment le royaume de la Vierge, et l'on avait pu dire avec raison : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ !*

De nos jours, Marie veut sauver son peuple, et son action devient plus visible et plus puissante que jamais. Elle descend des splendeurs célestes et vient parler à des bergers, et à des bergers français : c'est le sol français que foulent ses pieds bénis, et c'est surtout à la France que s'adressent ses recommandations. A sa voix, un ébranlement profond s'est produit dans notre pays, et l'on a vu refleurir dans les pèlerinages modernes la piété d'autrefois.

Courez donc à Marie, jeunes Français : elle écoutera vos prières, et si vous avez au cœur la noble ambition d'être toujours

fidèles à l'Église, et de servir votre patrie terrestre, confiez-lui ces ambitions, comme ces jeunes chevaliers des anciens jours qui déposaient leur première épée sur l'autel de la Vierge.

CHAPITRE III

LE SACRÉ CŒUR

Si vous voulez, mes chers amis, que votre piété soit forte et féconde, et qu'elle ressemble à ces sols vigoureux qui donnent leur sève à nos grands chênes, confiez-la sans hésiter au Sacré Cœur de Jésus.

Le Cœur de Jésus, « qui a tant aimé les hommes », vous fera apôtres ; ce Cœur, qui a tant de fois pardonné, vous rendra compatissants et généreux ; ce Cœur, qui a été percé par la lance du soldat sur le Calvaire, et dont la blessure a laissé couler le sang et l'eau qui ont formé l'Église, rendra féconde votre vie, et féconds vos travaux.

Soyez, en effet, bien convaincus d'une

2.

chose : c'est que, eussiez-vous tous les talents et toutes les sciences, vous ne réussiriez à rien sans la grâce de Dieu. Cette grâce, il faut la demander à votre âge, au début de la vie, et, en la demandant au Sacré Cœur, vous êtes assurés de l'obtenir.

N'êtes-vous pas frappés d'un fait universel? Tous les peuples catholiques se sont tour à tour consacrés au Sacré Cœur. L'Église entière est placée sous la protection de ce Cœur adorable. Imitez les peuples, les évêques et les papes, et consacrez votre jeunesse au culte de l'amour divin.

L'histoire de la France est pleine d'enseignements à cet égard et le sol de notre patrie semble avoir été aimé de préférence par le Sacré Cœur. Pendant de longs siècles, la connaissance et l'amour du Cœur de Jésus ont été le privilège de quelques grandes âmes; mais, à partir du jour où dans un couvent français de la Visitation une religieuse française entendit et répéta les révélations du Sacré Cœur, le monde entier s'ébranla et l'Église trouva un nouvel élément de force et de triomphe. O terre de Paray, sois bénie,

car c'est par toi que nous avons connu ce culte qui soulève aujourd'hui d'enthousiasme les âmes catholiques!

De nos jours la France semblait perdue. Le scepticisme et la corruption des mœurs l'avaient précipitée à terre; mais voici que des généraux ont donné à leurs soldats le drapeau du Sacré Cœur, et que les représentants de la France ont voté la construction de la Basilique du Sacré Cœur, sur la colline de Montmartre. Depuis lors le temple s'élève à travers mille difficultés et comme par miracle : il sera achevé, et il portera à son sommet cette humble et patriotique inscription : *Sacratissimo Cordi Jesu, Gallia pœnitens et devota.*

Or savez-vous, jeunes gens, ce qui s'élève en même temps que l'édifice sur la butte de Montmartre ? C'est vous-mêmes. Oui, chaque pierre ajoutée à la Basilique du Vœu national élève peu à peu l'âme de la jeunesse française. Le temple nouveau vous porte en ses murs, il sera pour vous ce que fut pour Néhémias et ses soldats le temple de Sion, et il nous semble voir l'ange de la

Patrie, revêtu de l'habit de l'ouvrier, qui soutient de ses mains les matériaux et qui travaille nuit et jour à l'achèvement de la grande maison du Sacré Cœur de Jésus.

Vienne le vingtième siècle, et les jeunes Français feront de leur patrie, devenue le pays du Sacré Cœur, une terre généreuse, une grande nation.

Que de motifs donc, pour un jeune homme, d'invoquer le Sacré Cœur et de se donner à lui : motifs surnaturels, motifs de piété filiale envers l'Église, motifs patriotiques! Quiconque ira au Sacré Cœur s'en retournera fortifié. Quiconque se donnera au Sacré Cœur trouvera les secrets de l'apostolat. Quiconque aimera pieusement le Sacré Cœur y puisera les flammes de l'amour et de la charité.

Rappelez-vous, mes chers amis, rappelez-vous la prophétie de saint Remy, placée au berceau de notre histoire, à la fois comme une promesse et comme un avertissement.

C'était quelques mois après Tolbiac, dans la nuit de Noël 496. Le roi Clovis, la reine Clotilde, les clercs et les serviteurs du pa-

lais étaient agenouillés dans la cathédrale de Reims, devant l'autel de la Vierge Marie. Le silence était solennel et tous les cœurs étaient émus, car le lendemain devait avoir lieu le baptême de la nation des Francs, Tout à coup une lumière mystérieuse, accompagnée d'un parfum d'une suavité céleste, se répand dans l'enceinte, et saint Remy s'avance vers le roi :

« Votre postérité, dit-il, gouvernera noblement ce royaume. Elle glorifiera la sainte Église et héritera de l'empire des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. Mais la décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs. »

Paroles solennelles, que la chronique nous a transmises et que l'histoire a confirmées. Écartons, jeunes gens, écartons loin de nous les jours de décadence annoncés par saint Remy. C'est surtout à vous que s'adresse la parole du grand évêque. Il dépendra de vous, il dépendra de la jeunesse catholique française, de ramener nos concitoyens à la foi de Tolbiac et de préparer

pour la France une nouvelle ère de grandeur morale et de prospérité.

Pour atteindre un tel but, si digne de votre piété, de l'élévation de vos âmes et de votre patriotisme, il faut, par l'intermédiaire de Marie, chercher des forces dans le Sacré Cœur de Jésus.

Bien d'autres l'ont fait avant vous. Un seul exemple, daté d'hier, suffira pour vous en convaincre :

Chacun sait que pendant la guerre de 1870, le régiment des zouaves pontificaux, devenu le régiment des volontaires de l'Ouest, puisa tout le secret de sa bravoure dans la dévotion au Sacré Cœur. Dans la nuit du 1er décembre, à trois heures, le général de Sonis, qui commandait le 17e corps d'armée, reçut du général en chef l'ordre de se porter rapidement avec ses forces en arrière de Patay. « Nous partîmes sur l'heure, raconte-t-il lui-même. Il y avait loin. Au soleil couché nous marchions encore. La nuit était claire, il gelait très fort. De la neige partout. Nos étriers nous glaçaient les pieds. Nous mîmes pied à

terre. On causait mieux ainsi d'ailleurs. Je ne sais comment je me plaignis à Charette de n'avoir pas un fanion à mon gré. J'avais demandé qu'on plaçât sur le mien un signe religieux : on y avait mis un crucifix si petit, si mal fait, que je n'en voulus pas. Charette me dit alors : « J'ai votre affaire. » Et il m'offrit de prendre pour fanion une bannière où l'image du Sacré Cœur avait été brodée par les religieuses de Paray-le-Monial. »

Cette proposition fut acceptée sur l'heure avec enthousiasme, et le sergent de Verthamon, appelé par Charette du glorieux nom d'*enfant du Sacré Cœur,* parce qu'il avait par deux fois demandé la consécration au Sacré Cœur du régiment des zouaves, fut désigné pour avoir l'insigne honneur de le porter au combat. Le lendemain, à trois heures du matin, officiers et soldats se préparaient à la lutte par l'assistance à la messe et la sainte communion. Peu après, la bataille s'engageait sur toute la ligne et la *bannière* du Sacré Cœur était pour la première fois déployée sur le terrain, aux ac-

clamations du régiment. Vers le soir, les troupes françaises fléchissaient. A ce momoment, le général de Sonis accourt au galop : « Montrons, s'écrie-t-il, ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur. »

A cet appel du héros, les zouaves s'élancent, et le Sacré Cœur les guide au sacrifice sanglant. Charge mémorable, où, sur un espace de quinze cents mètres, une chaîne de tirailleurs de plus de sept cents hommes marcha à l'ennemi comme à la parade! Devant un pareil élan l'ennemi recule, abandonnant la ferme de Villours; les zouaves avancent encore, lorsque d'un bois voisin une terrible fusillade les accueille à bout portant. Le général de Sonis est atteint d'une balle qui lui brise le genou; deux cents braves tombent à ses côtés, autour de la bannière que leurs chefs, les Verthamon, les Fernand et Jacques de Bouillé, se passent de main en main; mais les zouaves décimés avancent toujours; chassant les Prussiens devant eux, ils entrent dans Loigny, s'y retranchent, et il faut « que le général Treshow engage sa

dernière réserve en y joignant toutes les troupes luttant aux environs (1) » pour refouler vers Villours les débris de ce bataillon sacré. La bataille de Loigny était perdue; mais jamais la bravoure, soutenue par la foi, n'avait fait briller d'un plus vif éclat l'honneur du nom français (2).

Après de tels récits, on a le droit de le dire : au milieu de nos défaites, c'est le Sacré Cœur qui a sauvé l'honneur et la réputation de notre patrie, et qui, du même coup, a donné aux plus héroïques représentants de la jeunesse française les palmes de la gloire éternelle, car, ainsi que l'a dit le cardinal Pie : « Être tombé sous les plis de la bannière du Sacré Cœur, c'est avoir acquis des droits au privilège du disciple bien-aimé ! »

En reconnaissance de tant de bénédictions, quelques mois après la guerre, les débris du régiment des zouaves pontificaux se réunissaient dans l'humble chapelle du

---

1. *Relation* du grand état-major prussien, p. 487.
2. *Éloge funèbre du général de Sonis*, par Monseigneur Freppel.

séminaire de Rennes, et là le général de Charette, la main droite étendue devant le Saint Sacrement, prononçait la *Consécration solennelle* tant désirée naguère par le jeune comte de Verthamon.

« A l'ombre de ce drapeau teint du sang de nos plus chères victimes, moi, général baron de Charette, je consacre au divin *Cœur de Jésus* mes volontaires de l'Ouest, zouaves pontificaux, et je lui dis avec vous de tout mon cœur de soldat et de toute mon âme : « Cœur de Jésus, sauvez la France! »

Puissent de tels tableaux, mes chers amis, enflammer vos âmes, et les faire brûler d'un vif amour pour le Sacré Cœur. Lorsque la jeunesse française se sera tout entière associée au vœu de l'enfant du Sacré Cœur, le cri de Charette sera exaucé et la France sera sauvée.

CHAPITRE IV

LES SAINTS PROTECTEURS DE LA PATRIE

Les jeunes catholiques aiment leur pays. C'est chez eux qu'il faut chercher le patriotisme vrai, sincère, désintéressé. L'histoire le démontre avec surabondance, depuis ces légions chrétiennes qui se faisaient exterminer par les Barbares pour le service de la vieille Rome, laquelle pourtant ne profitait des jours de paix qu'elle devait à leur valeur que pour persécuter les enfants du Christ, jusqu'à ces bataillons de zouaves pontificaux qui se faisaient massacrer pendant la dernière guerre pour repousser l'invasion prussienne. De tels souvenirs doivent être chers au jeune homme chrétien : il doit les garder fidèle-

ment en sa mémoire, car ils sont pour lui la source du plus légitime orgueil.

C'est donc alimenter le patriotisme que fortifier la piété. Aussi est-ce avec raison que les jeunes catholiques invoquent les saints protecteurs de leur patrie et se placent sous leur protection.

Les saints de la patrie ne sont-ils pas, en effet, nos aïeux à tous ? Ils jouent dans nos annales le même rôle que les grands ancêtres dans les foyers chrétiens. Heureuses les familles qui comptent parmi les générations antérieures des hommes qui ont servi la religion et illustré leur nom en combattant pour la patrie ! Lorsqu'il lira l'histoire de leur vie, leur petit-fils admirera leur courage, et sentira naître en son cœur un brûlant désir d'imiter leurs vertus ; il dira, s'il n'a pas démérité de sa race : « Je dois, je veux être brave et pieux comme l'était mon aïeul ! » Plus heureux encore ces peuples qui comptent parmi leurs citoyens des hommes qui ont si bien servi Dieu et pratiqué les vertus chrétiennes à un degré tellement héroïque, que l'Église a

placé sur leur front la couronne de la sainteté, et les a proposés en exemple aux générations futures! Le trésor de leurs vertus appartient sans doute à l'humanité tout entière, mais plus spécialement au peuple dont ils ont fait partie pendant qu'ils vivaient. Il y a quelque chose de commun dans le caractère, dans le sang, dans les qualités propres à la race, et il semble que le jeune homme aspirera plus volontiers aux vertus du saint dont il est en quelque sorte le fils spirituel et trouvera en même temps près de lui un accès plus facile et plus bienveillant.

Les jeunes Français sont trop heureux! Les saints ont germé sur le sol de la Gaule comme les épis en un terrain fertile, et du commencement de notre histoire jusqu'à nos jours, c'est comme une floraison magnifique des plus pures et des plus fortes vertus. Les premiers saints sont couverts du sang des martyrs et nous donnent l'exemple de la fidélité dans la foi jusqu'à la mort; les autres portent au front la couronne éblouissante de l'apostolat : ce sont

eux, ce sont les Remy, les Germain, les Hilaire, les saints Martin, Léger, Colomban qui ont fait la Gaule chrétienne; les autres enfin, qui ont vécu aux siècles du moyen âge, ou plus près de nous encore, ont traversé notre histoire comme de magnifiques météores portant en lettres de feu les noms sacrés du dévouement, du courage et du sacrifice. Ils ont été comme les assises de la vieille France et ils forment encore les meilleures espérances de la nouvelle.

Entre tous ces saints, le jeune homme chrétien choisira, selon sa nature et ses aspirations spéciales, ceux dont les vertus souriront le plus à son cœur, et il les invoquera pieusement, dans le secret de son âme, pour obtenir la force de marcher sur leur voie.

Mais parmi tous, un nom brille à l'horizon français, c'est celui de saint Louis, le roi glorieux qui pouvait dire de lui-même : « Je suis le bon sergent de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Voilà, jeunes gens, votre modèle. Le bon saint Louis avait toutes les vertus que l'on aime à voir sur vos

fronts : il était pieux, il était brave, son cœur débordait d'enthousiasme pour toutes les nobles causes. Aussi comme on l'aimait, vainqueur ou vaincu, dans le triomphe ou dans les revers ! Comme la France s'était attachée à lui ! C'est que l'âme de la France est noble et généreuse et palpite sitôt qu'elle rencontre un héros qui résume ses qualités. Sur l'anneau royal qu'il portait au doigt, saint Louis avait fait graver ces mots : « *Mon Dieu, la France, et Marguerite. Hors cet annel, n'ai point d'amour.* » Voilà justement ce qu'il vous faut retenir, jeunes gens chrétiens. Aimez Dieu comme saint Louis, qui a fait deux croisades et qui est mort sous les murs de Tunis pour la défense de la Croix. Aimez la France comme saint Louis qui ne songeait qu'au bien du peuple et nous a légué cet admirable *Livre des Métiers* qui montre une âme dévorée d'amour pour les ouvriers. Aimez enfin votre foyer domestique, comme saint Louis aimait l'épouse chrétienne que Dieu lui avait donnée pour récompenser la dignité et la pureté de ses jeunes années. Lisez et relisez la vie de saint

Louis et soyez comme lui les chevaliers du droit et de l'honneur.

Après avoir invoqué saint Louis, pensez à sainte Geneviève. Elle a veillé sur le berceau de la France, elle veille encore sur ses destinées. N'oubliez pas que notre histoire doit beaucoup à la femme chrétienne. On la trouve, à chaque page de nos annales, mêlée à tous nos relèvements nationaux, depuis sainte Geneviève et sainte Clotilde jusqu'à Jeanne d'Arc, sainte Colette et sainte Jeanne de Chantal, qui sans cesse ont soutenu la foi et le courage de nos pères. Sainte Geneviève la première a sauvé la patrie naissante, et sa mémoire ne doit jamais être oubliée.

Élevons enfin nos regards vers le monde surnaturel et invoquons avec confiance saint Michel Archange, le chef de la milice céleste, qui est le protecteur traditionnel de la patrie française. On dit qu'à l'heure où les croisés s'élançaient à l'assaut de Jérusalem, heure à laquelle sonnait l'angelus de toutes les églises de la chrétienté, Godefroy de Bouillon aperçut au-dessus des

remparts un chevalier qui, le glaive tiré, semblait encourager les Francs qui faiblissaient. Puisse saint Michel réveiller aujourd'hui notre ardeur comme il réveilla jadis celle des croisés! Jamais nous n'eûmes plus besoin de son secours, car tout fléchit autour de nous, et les caractères disparaissent. Le beau temple que nos pères avaient élevé à saint Michel sur la côte normande a été profané par les sectaires; mais, quand la foi aura repris son empire sur les âmes, la basilique du Mont Saint-Michel sera de nouveau le rendez-vous des Français.

Tels sont, jeunes gens, les saints qu'il vous faut prier. Pour ne point laisser s'attiédir votre ardeur, vous prendrez chaque jour comme un bain moral de foi religieuse et patriotique en élevant un instant votre pensée vers les puissants protecteurs de votre patrie, et, en réfléchissant à ce qu'ils ont fait pour l'Église et pour la terre qui vous nourrit, vous apprendrez à mieux aimer et à mieux servir Dieu.

LIVRE II

DE L'INSTRUCTION

CHAPITRE V

DE L'INSTRUCTION QUI CONVIENT A UN JEUNE HOMME CHRÉTIEN

Il est plus que jamais nécessaire que le jeune homme chrétien soit instruit, car il a charge de l'honneur de l'Église et de la réputation de ses maîtres, qui, plus que jamais, sont attaqués.

Il est nécessaire qu'il soit instruit, parce qu'il n'arrivera à rien de sérieux dans aucune carrière sans une instruction solide et étendue.

Il est nécessaire enfin qu'il soit instruit, parce que l'instruction seule permet de servir efficacement l'Église et la Patrie. Le

chevalier avait son épée, le jeune homme a son savoir. Les armes sont différentes, le but est le même.

Trois grands mobiles imposent donc au jeune homme un travail persévérant : l'honneur, l'intérêt personnel et le patriotisme chrétien.

L'honneur d'abord. On sait qu'en effet une levée de boucliers s'est faite contre l'Église au nom d'une prétendue science qui infirmerait ses dogmes et son culte. Les rationalistes sont allés partout chercher des arguments : refoulés de l'histoire, où ils avaient entassé mensonges sur mensonges, ils se sont repliés sur certaines découvertes modernes, notamment dans les sciences naturelles, pour attaquer l'Église, et ils ne cessent, dans leurs revues, sous toutes les formes, souvent même contradictoires, de lancer leurs traits perfides contre notre foi. Dans cet état de choses, il ne faut pas qu'ils puissent dire, en parlant des catholiques : « Ils ne savent rien! » Les jeunes gens se tiendront au contraire au courant des grandes découvertes faites de nos jours,

ils suivront les démonstrations historiques et scientifiques de plus en plus convaincantes en faveur de la religion, et ils s'efforceront de très bien écrire et très bien parler leur langue pour être en mesure de répondre, quand l'occasion s'en offrira, à ceux qui croient que la science et la foi sont inconciliables. Alors on dira d'eux : « Ils savent, et leurs maîtres les ont bien instruits. » Ce sera un triple honneur et un triple profit pour la jeunesse chrétienne, pour l'enseignement catholique et pour l'Église.

L'intérêt personnel exige également que le jeune homme chrétien ne recule devant aucune difficulté pour acquérir le plus d'intruction possible. L'homme ne compte que pour ce qu'il sait. Il est comme placé sur le plateau d'une balance qui s'élève d'autant plus que l'autre plateau est plus chargé du noble poids de la science. Que le jeune homme prenne garde à sa responsabilité future dans un pays révolutionné comme le nôtre : la vie peut le conduire à mille situations inattendues, où il brillera et fera

du bien s'il sait, où il fera du mal et sombrera s'il ne sait pas. Aujourd'hui que la patrie en péril de mort a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses meilleurs enfants, il faut que les conseils généraux, le parlement et les œuvres catholiques se peuplent de chrétiens instruits. Prenez donc pour vous, jeunes gens, le conseil de César luttant contre les soldats de Pompée et « *Visez à la tête!* » Ne donnez point de prétextes à votre paresse; ne dites point : « Pour moi, je ne veux être que ceci, ou cela, et je n'ai pas d'ambition. » Ce serait une lâchetée déguisée sous une fausse humilité, et, puisque vous avez du sang chrétien et français dans les veines, marchez à la conquête de l'influence et de l'autorité dans votre pays. Seulement alors, vous en conviendrez, il vous faut de l'instruction, car les adversaires que vous rencontrerez en auront, et, vous pouvez vous y attendre, ils feront feu contre vous de toutes leurs pièces. Vous devrez répondre à leurs coups, par la parole ou par la plume, dans les conférences ou dans la presse, et non seulement répondre,

mais prendre à votre tour l'offensive, ce qu'on oublie trop de faire parmi nous.

A cet effet, imitez les saints qui ont toujours donné l'exemple du double amour de la vertu et du travail. Suivez-les au moins de loin, dans leur studieuse jeunesse. « Souvent assis sur son lit, nous dit un biographe, saint Jean Berchmans consacrait des nuits entières à l'étude. Il n'avait pas fréquenté le Collège romain depuis un mois qu'il obtint constamment les premières places dans tous les concours. » Le Bienheureux de la Salle avait une instruction des plus étendues, et l'on vantait à la fois ses connaissances scientifiques et théologiques.

Mais ce n'est pas tout. Dans la position où Dieu vous aura placés, dans la carrière que vous aurez choisie, vous ne pourrez avancer que si vous êtes instruits. Ignorants, vous rencontrerez vite le point auquel vous serez arrêtés. Oh! sans doute, dans les premières années, qui n'exigent que des aptitudes générales et du bon vouloir, vous pourrez faire quelque figure; mais bientôt on demandera de vous quelque chose de

plus, et, si vous ne pouvez le donner, on le demandera à d'autres. Vous verrez alors ceux qui n'avaient pas au début vos dispositions ni même votre bonne volonté, vous passer sur le corps et marcher en avant. Quels regrets, par exemple, pour un officier qui aurait donné son sang pour sa patrie, et qui, dans ses rêves d'enfance, avait entrevu les trois étoiles du général de division, de voir tous ses camarades de promotion passer devant lui et commander des régiments, des brigades, des divisions et des corps d'armée tandis que lui est arrivé tout au plus, par rang d'ancienneté, à la tête de son bataillon. Les officiers à qui ce triste sort échoit s'excusent en disant : « C'est parce que nous n'avons pas eu la guerre. » Ils se trompent : l'instruction et le travail sont, plus que la guerre, un élément d'avancement pour un officier, et le temps vient toujours où la supériorité de l'officier qui a étudié la stratégie, l'histoire, les campagnes des grands guerriers, l'administration militaire, etc., se manifeste à tous les yeux. A quoi a tenu la fortune et l'étonnante réputation du

général de Miribel, si ce n'est à sa science consommée de notre plan de mobilisation ? Ne sait-on pas qu'à vingt ans Bonaparte travaillait nuit et jour, et suivait pas à pas sur la carte les campagnes du Prince Eugène, surtout celle qui aboutit à la bataille de Peterwardein, qu'il qualifiait d'étincelante ? Quels regrets encore, et, disons-le, quelle honte, pour un magistrat, de n'être jamais désigné pour présider les assises, faute d'instruction suffisante ! Quelle tristesse pour un propriétaire rural, de n'avoir aucune notion du budget communal ou de l'administration, et de ne pouvoir pas même rendre des services en qualité de maire de sa commune ! Quels regrets enfin pour l'avocat, l'architecte ou le patron qui n'ont point travaillé dans leur jeunesse, — car on ne répare jamais le temps perdu à cet heureux temps de la vie où l'intelligence est prompte à comprendre et la mémoire apte à retenir, — et qui voient tous leurs confrères passer devant eux et s'emparer de toutes les affaires !

Épargnez-vous, mes jeunes amis, épargnez-vous ces cruelles humiliations, dont

vous sentirez plus tard le poids et l'amertume, alors que vous serez peut-être mariés et que vous aurez charge d'enfants, et pour vous les épargner, pour vous préparer une vie digne et noble, et réussir dans votre carrière, instruisez-vous.

Un jour que le général de La Moricière était auprès de Pie IX rendant compte au souverain Pontife des opérations militaires de sa petite armée, le Pape eut l'occasion de citer quelques mots de saint Augustin. Le général acheva la citation. Pie IX fit un mouvement de surprise et, un peu plus tard, rappela un passage de saint Irénée, que La Moricière connaissait également.

« Ah! mon cher général, s'écria le Pape, où donc avez-vous fait votre cours de Patrologie?

— Dans les camps, en Afrique, Très Saint-Père. Un soldat ne peut se battre tous les jours et j'ai lu les Pères avec amour. Ce sont eux qui m'ont appris que la plus belle de toutes les gloires était d'être vaincu pour le Christ. »

Cette admirable réponse nous rappelle la

lettre que Montcalm, le héros français du Canada, écrivait à son père, du camp d'Otrebach, à l'âge de vingt-deux ans : « J'apprends l'allemand, et je lis plus de grec, dans ma solitude, que je n'en avais lu depuis trois ou quatre ans ! » Tant il est vrai de dire que l'officier éclairé, le grand général, est celui qui sait ouvrir son esprit et son cœur à toutes les beautés des connaissances humaines !

Mais il est un troisième motif qui vous presse de mettre à profit votre jeunesse, pour augmenter votre savoir, et ce motif aura sans doute une grande action sur votre âme : c'est le patriotisme chrétien. La France a besoin de vous, dans quelque sphère que vous soyez placés, et vous ne lui rendrez d'utiles services que si vous êtes instruits. Pour expliquer notre pensée, imaginons le petit conte de la « Mille et deuxième nuit ». Les hasards de la vie vous conduisent au Parlement, voire même au ministère (on a vu cela pour d'autres). L'heure est venue pour vous de faire quelque bien à votre pays, d'opérer quelque heureuse réforme

dans les lois impies, de lancer quelque projet qui servirait les intérêts catholiques : mais vous ne savez rien, vous n'osez pas, vos bonnes intentions sont enchaînées, et vous tombez du pouvoir, sinon avec honte, du moins avec un amer regret de n'avoir rien su faire pour les causes qui étaient chères à votre cœur (on a vu cela pour certains).

Écartez donc ce malheur, le plus grand de tous peut-être, et soyez un laborieux, pour pouvoir un jour être utile à votre pays.

Laissez-moi vous le dire : le jeune homme qui travaille est certain de réussir. Les épreuves, les soucis, les traverses viendront peut-être; peu importe : il réussira. Les hommes se ligueront peut-être contre lui, par envie, par jalousie ou par humeur; peu importe : il avancera. La maladie, l'infortune, ou des accidents quelconques l'arrêteront peut-être un moment; peu importe : il arrivera. L'expérience a toujours confirmé cette règle, qui n'a pas d'exceptions. On voit des hommes oisifs qui tout à coup saisissent l'opinion et semblent sur le chemin des

honneurs et du pouvoir. N'y croyez pas : ce sont des météores. Ils brillent une heure et disparaissent, et le vent qui les emporte est encore plus rapide que celui qui les a amenés à l'horizon.

Ne craignez donc rien, jeunes gens qui travaillez, et surtout ne vous agitez pas. Il est inutile de chercher des occasions de faire briller un talent de parole ou de plume, ou de machiner de petites trames pour arriver plus vite : l'heure sonnera assez tôt. Plus vous serez simples, modestes et laborieux, plus on ira à vous, et l'on a vu des gens, que la foule fuyait quand ils allaient vers elle, ne plus savoir comment fuir la foule, quand ils ne recherchaient plus ses faveurs.

Un jour viendra (ne le hâtez pas) où les hommes remarqueront votre savoir et convoiteront votre concours. Ce jour-là (il viendra toujours assez vite) vous serez maîtres de la place et vous bénirez cette laborieuse jeunesse qui vous aura donné les armes avec lesquelles vous pourrez faire le bien.

Don Garcia Moreno offre un remarquable exemple de la vérité de tout ce que je viens

de dire. Il était né dans une république; il n'avait rien qui le désignât, dès sa naissance, à l'attention de ses concitoyens, pas même la fortune. Mais il sut travailler avec acharnement. Étudiant à Paris, en 1854, il écrivait à l'un de ses amis : « Je travaille seize heures par jour, et si les jours avaient quarante-huit heures, j'en passerais quarante avec mes livres sans broncher. » On raconte qu'il cessa de fumer pour employer au travail le temps qu'il perdait à allumer ses cigares, et qu'il se rasa la moitié de la tête pour se contraindre à ne pas sortir de son cabinet de travail. Veuillot a dit de lui : « Sur la terre étrangère, seul, inconnu de tous, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, Garcia Moreno s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir, afin de gouverner un peuple autrefois chrétien, mais qui redevenait sauvage... Quand il retourna dans son pays, il savait où se trouvaient la vraie gloire, la vraie force et les vrais ouvriers de Dieu. »

Lorsque, plus tard, en 1861, Garcia Moreno fut élu président de l'Équateur, il était prêt.

Pendant les quinze années de son pouvoir, jusqu'à l'infâme assassinat de 1875, il sut relever son pays, rétablir les relations vraies entre l'Église catholique et l'État, signer un Concordat fameux avec le Saint-Siège, supprimer l'Université d'État, rétablir l'enseignement sur ses vraies et larges bases, élever de magnifiques collèges qu'il confia aux Jésuites, construire l'observatoire international de Quito, acheter lui-même les instruments scientifiques, appeler de nombreux élèves, encourager les maîtres, couvrir l'Équateur de routes, enrichir les hôpitaux, multiplier les missions, décupler les recettes de l'État, et donner, au XIX[e] siècle, l'admirable spectacle d'une nation chrétienne en son plein développement.

C'est au travail, mes chers amis, au travail béni de Dieu, que don Garcia dut sa gloire. Puisse cet exemple ne jamais quitter votre pensée!

CHAPITRE VI

LE DEVOIR D'ÉTAT

Au son début dans la vie, au moment où il entasse patiemment tous les matériaux qui sont nécessaires à son instruction, le jeune chrétien désireux de servir à la fois l'Église, son pays et le foyer qu'il fondera plus tard, doit éviter deux écueils également dangereux pour l'esprit : se perdre en surface ou s'enfoncer dans un trou.

Ceux-là se perdent en surface qui se livrent sans méthode et sans ordre à toutes sortes d'études, suivant le matin des cours de sciences et le soir des cours de lettres, et passant leur après-midi à fatiguer les conservateurs de nos bibliothèques. Dans cette

course folle à travers le vaste champ des connaissances humaines, se faisant de chaque étude une jouissance passagère plutôt qu'un réel travail, l'esprit peut acquérir du brillant, mais il court le risque de s'étaler sans profit. L'abeille butine, elle aussi, sur diverses fleurs, mais elle a un but précis et n'en a qu'un : elle prépare patiemment son miel. Ainsi ne fait pas le jeune homme qui ne court de fleur en fleur que pour en aspirer un instant le parfum. On voit beaucoup de ces hommes qui ont tout vu et tout lu, qui ont touché à tout et qui parlent de tout, mais qui ne sont pas instruits et demeurent incapables d'instruire personne, pareils à ces voyageurs qui, dans leurs courses vagabondes à travers l'univers, ont vu si rapidement tant de pays qu'ils n'en peuvent utilement décrire aucun.

Le second écueil est également à signaler : il consiste à se confiner tellement dans une spécialité qu'on n'ait plus d'yeux ni plus d'oreilles pour tout le reste. S'abstraire à ce point, c'est diminuer les facultés de son âme. Dans ce cas, le but est encore manqué. Les

premiers ont visé trop haut, les autres trop bas. Certes, il en faut de ces spécialistes qui font avec honneur progresser les sciences auxquelles ils consacrent leur vie. Mais les plus illustres èt les plus utiles sont ceux qui, comme Ampère, savent ne rien mépriser de ce que Dieu a fait de beau, de bon et de grand ici-bas, ayant l'esprit large ouvert aux beautés de la poésie, de l'histoire et des arts, aussi bien qu'à celles des sciences physiques, chimiques ou naturelles.

Comment donc éviter ce double écueil? Le moyen est extrêmement simple : il consiste à remplir son devoir d'état. Saint Louis de Gonzague avait coutume de dire qu'il avait reçu cette leçon du marquis son père, que, quand une personne prend un état, elle doit le remplir le plus parfaitement qu'il lui est possible, et sa conduite montra combien il était pénétré de ce principe, puisqu'il s'appliqua tout sa vie avec toute l'ardeur possible à acquérir les vertus propres à son état.

Le devoir d'état est celui qui résume toutes les obligations attachées à la carrière que

l'on a choisie. C'est le devoir de tous les jours, c'est le devoir professionnel, aussi impérieux à quinze ans qu'à vingt ou à quarante, dans un collège que dans une faculté ou dans l'exercice d'un métier. Êtes-vous étudiant en médecine? Suivez cours et cliniques; qu'on vous voie dans les hôpitaux, et consacrez plusieurs heures par jour à la lecture des ouvrages spéciaux de la noble carrière que vous voulez embrasser. — Étudiant en droit? Soyez assidu aux cours et conférences, ami de Cujas et de Papinien, lecteur attentif du Code; élevez votre esprit à l'état philosophique du juste et ayez l'œil à vos examens. — Aspirant à la licence ès lettres? Faites avec soin tous vos devoirs, et que le grec, le latin, la grammaire comparée, n'aient pour vous aucun secret. — Élève de philosophie, de rhétorique, ou de classes moins élevées? Soyez attentif aux leçons et laissez-vous guider par le maître que Dieu vous a envoyé. Votre maître, en effet, quelque nom qu'on lui donne, a une mission sublime, puisqu'il doit faire passer en votre esprit les connaissances acquises

par l'humanité pendant le cours des siècles; il tient la place de votre père et son autorité doit être sacrée pour vous, car elle émane de Dieu.

« Notre devoir avant tout, partout et toujours! » disaient les zouaves pontificaux en courant au combat.

Disons-le comme eux, dans notre sphère plus modeste. Le devoir d'état est la manifestation évidente de la volonté de Dieu sur nous. Cette grande idée enlèvera aux choses les plus humbles leur apparente banalité. Le devoir d'état, vu à la lumière de la foi, nous deviendra cher, si cher que nous ne pourrons plus nous en séparer.

On offrit un jour au général de Sonis, après ses glorieuses blessures, une recette générale avec le cautionnement fourni d'avance. C'était l'avenir matériel des dix enfants qu'il avait à élever. Le général réfléchit un instant : « Non, dit-il, je veux mourir dans ma peau de soldat! »

En comprenant ainsi et en pratiquant avant tout son devoir d'état, le jeune homme ne court aucun risque de s'égarer, et

il est assuré de « savoir bien travailler », car lorsqu'il aura satisfait à toutes les obligations professionnelles, sa conscience lui permettra d'ouvrir son intelligence aux beautés d'un autre ordre qu'il rencontrera sur sa route. Il ne sera plus tenté de prendre l'accessoire pour le principal.

Le jeune homme chrétien sentira si bien cette vérité, qu'il n'enlèvera pas même pour les donner aux œuvres les heures qui sont impérieusement demandées par le devoir d'état. Mais Dieu, qui se charge lui-même de distribuer le temps de ses fidèles serviteurs et de le faire fructifier entre leurs mains, lui réservera les heures du dévouement. Simples dans la jeunesse, les devoirs d'état deviennent parfois si nombreux en avançant dans la vie, qu'on en resterait accablé sans le secours divin. Mais ce secours ne manque jamais. J'ai connu un homme de foi, qui, surchargé de devoirs, les énumérait chaque matin au bon Dieu, en toute simplicité, en lui demandant la grâce de les bien remplir pendant la journée. Dieu l'exauça journellement; on eût dit qu'Il

doublait les facultés de travail, qu'il allongeait les journées de ce chrétien pour lui permettre de faire face à tout, qu'il envoyait son ange pour l'empêcher de rien oublier. La mort le saisit sur la brèche, occupé d'un de ses devoirs les plus chers, un devoir d'apostolat : elle l'interrompit au milieu d'une phrase et il alla finir au ciel le projet de travail qu'il avait commencé d'énoncer.

Le devoir d'état s'impose à tous les hommes. Quiconque y manque est un homme perdu. Il aura beau avoir les plus brillantes facultés de l'esprit, s'il ne se donne pas aux études spéciales de sa carrière, il restera en arrière et échouera. Quiconque est soucieux de la dignité et de la fécondité de sa vie doit avant tout embrasser son devoir d'état. Voyez le commerçant ou le patron de la grande industrie, ils ne se livrent au repos, aux délassements et aux lectures favorites que le soir, lorsque l'atelier ou l'usine sont fermés et les ouvriers partis, ou encore dans ces beaux jours des dimanches et des fêtes que l'Église, par un bienfait trop oublié, depuis l'établissement du christianisme, a apportés

au monde du travail. N'en est-il pas de même de l'officier qui ne travaille pour lui-même ou qui ne se livre à ses études historiques que quand sa compagnie est au repos?

Avant tout, jeunes gens, votre devoir d'état, et après, quand la conscience est tranquille, les études générales, de manière à connaître au moins l'énoncé des grands problèmes qui agitent l'humanité. Vous ne serez ainsi ni des égarés ni des routiniers, et dans quelque situation que Dieu vous place un jour, vous deviendrez des hommes distingués. Ayez donc l'esprit large ouvert, jeunes gens; que votre âme aspire toutes les beautés sans en repousser aucune de parti pris; mais soyez fidèles à la carrière vers laquelle vous dirigent les convenances de votre esprit et la tradition de votre famille, soyez fidèles à votre devoir d'état. C'est ce qu'avait si bien compris Ampère quand il se faisait à lui-même cette admirable exhortation, qui est comme le résumé de sa belle vie : « Travaille en esprit d'oraison. Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état : mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre

œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille; que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste. »

CHAPITRE VII

LA POÉSIE CHRÉTIENNE ET LES BEAUX-ARTS

Le jeune homme chrétien orne son âme des beautés de la poésie chrétienne et ouvre son cœur aux magnificences des beaux-arts. Rien de ce qui est grand ici-bas ne lui est étranger, et son intelligence est comme un vase d'or qui s'emplit peu à peu de tous les trésors de l'Église.

Le grand mérite de la poésie, outre le charme des rythmes qui lui sont propres, c'est qu'elle élève l'âme, à travers les régions spirituelles, jusqu'à Dieu qui est sa source. Elle berce, mais elle ne fait pas que de bercer : elle émeut, elle entraîne, et sa puissance est telle, qu'elle peut conduire

les hommes et les peuples à des actions héroïques. Sitôt que l'homme est soulevé de terre, il chante : chants guerriers ou pacifiques, chants de victoire ou chants d'amour pour les choses de Dieu, et la poésie est l'expression de son enthousiasme. Comment le jeune homme chrétien ne l'aimerait-il pas? Saint Jean Berchmans l'aimait bien, lui qui employait ses loisirs d'étudiant à composer des vers latins sur le saint nom de Jésus! Sainte Thérèse, quand son cœur débordait, ravissait ses compagnes par d'admirables cantiques. Personne n'était plus poète que saint François qui, tout en cheminant à travers l'Italie, chantait le soleil, et les oiseaux, et toutes les belles œuvres de Dieu.

D'où vient que depuis un quart de siècle la poésie est si délaissée parmi nous? Hélas! la faute première en est à la poésie elle-même qui a trop longtemps souillé ses blanches ailes dans la boue des passions humaines et qui a cessé de comprendre sa mission. Il y a encore des vers, il n'y a plus de poésie. Mais la muse aspire à reprendre

son vol et, vienne un vrai poète, vous verrez comment l'humanité le saluera de ses acclamations !

Malheureusement les temps de révolutions ne sont pas propices aux poètes : l'oiseau se tait quand il tremble pour son nid; l'homme ne chante pas quand sa religion, sa patrie et son foyer sont en péril.

Aimez la poésie, jeunes gens, mais n'aimez que la vraie, celle qui ne se nourrit que de nobles sentiments. A cet égard, votre piété ne vous trompera pas, et autant vous goûterez les chants sublimes de l'épopée chrétienne, autant vous repousserez loin de vous les productions impures qui terniraient votre esprit.

Le christianisme a eu l'honneur d'enfanter les quatre géants de la poésie : Dante, le Tasse, Corneille et Racine. Ces quatre hommes sont la gloire de la civilisation chrétienne et ils prouveront à jamais, lors même que d'autres ne viendraient pas après eux, que la foi catholique est la mère du génie.

Oui, lisez Dante, jeunes gens; jamais de tels chants ne se sont échappés d'autres lèvres

humaines. Vous y verrez le beau chrétien dans toute sa splendeur, et, quand vous aurez étudié la *Divine Comédie*, les critiques dirigées contre l'enseignement traditionnel de l'Église vous paraîtront misérables. Le siècle et les maîtres qui ont formé Dante ont depuis longtemps plaidé et gagné la cause de l'instruction chrétienne, et le monde périra sans que la Révolution ait produit un Dante.

Lisez le Tasse et sa *Jérusalem délivrée* : voilà la grande, voilà la véritable épopée ; voilà la poésie appliquée à son vrai but, qui est d'immortaliser les nobles actions de nos ancêtres et de les proposer à notre exemple. Les héros d'Homère ont une beauté froide : ils sont nés et sont morts dans l'imagination d'un homme, et leurs brutales passions ne serviront jamais à l'enseignement de la jeunesse. Tant s'en faut. Les héros du Tasse, au contraire, et c'est la supériorité du poète chrétien, ont vécu et ont servi l'Église et l'Europe. Héros vivants, ils ont sauvé le monde ; morts, ils parlent encore de dévouement pour la foi, et, grâce à celui qui les a

chantés, ils réveillent notre ardeur et réchauffent notre enthousiasme.

Lisez enfin Corneille et Racine. L'auteur de *Polyeucte* et l'auteur d'*Athalie* sont deux génies immortels, et les sublimes beautés dont leurs œuvres sont pleines ne sont pas assez comprises par la jeunesse. Le souffle chrétien a inspiré leurs plus belles pages et restera leur éternel honneur en même temps que celui de la patrie.

Lire les quatre grands poètes et les chefs-d'œuvre que nous venons d'indiquer, c'est ouvrir à l'esprit les plus larges horizons, sans dévier un instant de la voie tracée par la foi chrétienne.

Mais Dieu nous garde de restreindre aux œuvres de Dante, du Tasse, de Corneille et de Racine, toutes les beautés de la poésie chrétienne. Il en est une surtout qui plaît à l'ardente jeunesse et que nous ne voulons pas passer sous silence, c'est celle des *Chansons de geste* et surtout de la *Geste de Roland* dans laquelle revit en traits de feu la figure du grand empereur, et qui déborde de foi chrétienne et de patriotisme. En li-

sant ces chansons héroïques où nos pères ont mis tout leur cœur, l'âme s'ennoblit et s'attache plus fortement à l'Église et à la patrie.

Il ne faut pas davantage exclure les beautés de la poésie antique, et le jeune homme chrétien voudra connaître, mieux encore que ceux qui en font leurs dieux uniques, les poètes et les prosateurs grecs et latins, les Homère et les Virgile, les Sophocle et les Tacite, car sa foi l'élèvera au-dessus des fables du paganisme et lui montrera la supériorité de la poésie chrétienne sur le merveilleux païen. Il suivra en cela l'exemple des Docteurs de l'Église qui connaissaient à fond, pour la plupart, la littérature ancienne. Le même sentiment, guidé par les lumières d'un maître exercé, lui fera apprécier les beautés éparses dans les œuvres des poètes étrangers, et, en lisant les meilleures productions de ces auteurs au génie mélangé, il reconnaîtra aisément l'étincelle divine dont les hommes ont fait trop souvent un si funeste emploi.

Ce n'est pas tout : après avoir lu les grands poètes et les grands prosateurs dont

s'honore l'humanité, il faut encore que le jeune homme chrétien profite de toutes ses heures libres pour étudier l'esthétique chrétienne, l'architecture, la sculpture et la peinture. Rien de ce qui est beau et bon ne doit rester étranger à un chrétien. Saint Jean Berchmans, cet admirable modèle de toute jeunesse chrétienne, prenait un soin jaloux de tenir son âme ouverte à toutes les pures beautés.

Les plus grandes et les plus légitimes jouissances de l'esprit sont réservées à celui qui a appris à distinguer et à admirer les perfections des différents styles de nos cathédrales et de nos monuments civils, élevés dans les siècles de foi par la piété et la science de nos pères. Le seul aspect d'une cathédrale venge le christianisme de frivoles attaques et fortifie la foi. Pénétrez sous ces voûtes magnifiques, avancez sous les ogives, contemplez ces rosaces, ces jeux étonnants de la pierre, ces vitraux étincelants, et calculez ce qu'il a fallu de foi chrétienne, d'enthousiasme, de lumières scientifiques, d'artistes, d'ouvriers, de temps, d'argent et de sécurité

sociale pour élever un tel temple à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Quand on vous dira plus tard que les siècles chrétiens du moyen âge étaient les siècles des ténèbres et de l'ignorance, vous saurez ce que vous aurez à répondre : dans mille ans d'ici, les cathédrales gothiques attesteront encore à nos arrière-neveux les lumières et la science de nos pères; dans mille ans il ne restera rien des constructions éphémères du XIX[e] siècle, si ce n'est peut-être la basilique du Vœu national sur la Butte de Montmartre, parce que l'Église y a mis la main et que l'Église est toujours la même à travers tous les siècles.

En même temps que l'architecture, le jeune homme chrétien voudra connaître, au moins par l'histoire et la gravure, les principaux monuments de la peinture et de la sculpture chrétiennes. Il aimera à suivre la naissance, les développements et l'apogée de ces glorieuses écoles qui ont formé les Raphaël et les Michel-Ange, et il sera fier pour sa religion de tous les chefs-d'œuvre que tant de maîtres à jamais illustres ont

semés sur le sol de leur patrie. Les *Vierges* de Raphaël, le *Moïse* de Michel-Ange, Saint-Pierre de Rome ou Notre-Dame de Paris renferment, pour qui sait voir, une démonstration éclatante de la divinité du christianisme, car les religions fausses se bornent à frapper l'imagination par l'entassement des masses de pierre, comme les religions de l'antiquité égyptienne, assyrienne ou indoue, ou à charmer les yeux par la beauté des lignes comme le paganisme grec; mais la vraie religion seule a su donner à ses temples cette harmonie de l'ensemble, cet élancement vers le ciel, cette décoration sublime de la peinture et de la sculpture, et cette majesté profonde et religieuse qui soulèvent la prière des lèvres de l'homme et la portent jusqu'au trône de Dieu.

Non, jeunes gens, permettez-moi de vous le dire, non, vous ne seriez pas tout à fait des hommes comme nous désirons que vous le soyez un jour, si vous restiez absolument insensibles aux beautés de l'art chrétien et si vous passiez devant une cathédrale, un tableau ou une statue d'un de nos maîtres

sans sentir l'émotion pénétrer vos âmes. La musique aussi, et surtout le chant grégorien qui retentit avec tant de grandeur dans nos églises, fera battre vos cœurs et allumera en vous le feu de l'amour pour Dieu. Rien, en un mot, rien de ce qui sert à embellir la foi ne vous semblera indigne de votre attention, et, en cueillant ainsi peu à peu toutes les fleurs que l'Église a cultivées dans son jardin, vous penserez à ces basiliques du ciel où nous chanterons un jour, si nous en sommes dignes, l'éternel *Alleluia*.

CHAPITRE VIII

DES SCIENCES

Une science tapageuse et incomplète veut se passer de Dieu : emparez-vous de la science, jeunes gens chrétiens, et ramenez-la au service de Dieu.

Écoutez sur ce point les conseils du cardinal Pecci, aujourd'hui notre glorieux pape Léon XIII, et relisez ses lettres sur l'*Église et la Civilisation* publiées en 1877. La civilisation, nous dit-il, est fille de l'Église, et l'Église encourage et bénit ses progrès. Voici ses propres paroles : « Il serait insensé de nier que la science, à force d'études journalières et de sages expérimentations, a dompté beaucoup de forces de la nature

inconnues jusqu'alors de l'homme ou qui échappaient à son empire, et qu'en appliquant ces forces aux arts, au moyen de machines supérieures, elle a rendu la production plus immédiate, les objets de production moins coûteux, et conséquemment plus facile la satisfaction des besoins et moins étroite l'existence du petit consommateur. Rien de mieux que ces découvertes, mais les incrédules ont prétendu faire usage de ces conquêtes pacifiques et honorables de la science sur la nature pour forger des armes contre l'Église, comme si elles eussent eu lieu en dépit d'elle et malgré ses tendances. Il serait difficile d'imaginer une accusation plus niaise et plus chimérique... S'il existe un moyen de faire cesser le mal contemporain et de conjurer les périls futurs, ce ne peut être que par la fidélité aux lois de Dieu et de son Église, manifestée courageusement par leur obéissance et les exemples d'une vie chrétienne. »

Ces lignes tracent leur devoir à tous les catholiques. Avec le cardinal Pecci, ils sa-

luent les grandes découvertes des sciences physiques ou naturelles; avec lui, ils en font hommage au divin Créateur de l'univers; avec lui, enfin, ils établissent que pour apporter la paix et l'amour dans le monde du travail, les découvertes modernes ne peuvent s'isoler des lois de la charité et de la justice chrétienne.

Le vicomte de Melun avait coutume de dire : « Je crois que, si on suivait à la lettre les préceptes de l'Évangile, non seulement on irait au ciel, mais on ferait le meilleur ménage avec la terre. »

Rien n'est plus juste, et sous cette forme simple il exprimait une grande pensée.

Vous avez donc devant vous, jeunes gens, un champ magnifique où votre foi et vos labeurs peuvent se donner carrière. Quels services immenses vous rendrez à l'Église si vous devenez des savants catholiques! Car là encore, il faut viser haut. Il ne faut pas se contenter d'une demi-science : « Pas de notions incomplètes, inutiles et fausses, » s'écriait Garcia Moreno. Vous savez qu'il ne peut y avoir de désaccord entre la religion

et la science : montrez donc que ce désaccord n'existe pas, et qu'au contraire la plus harmonieuse union règne entre les vérités dogmatiques proclamées depuis dix-huit siècles par le christianisme et les découvertes dues aux investigations des hommes. Concordance admirable qui, du jour où il la saisit à pleines mains, donna au génie scientifique d'Ampère son magnifique épanouissement. En travaillant de la sorte, et en faisant connaître les solutions chrétiennes des grands problèmes du monde physique, vous éclairerez un grand nombre d'âmes, vous ramènerez beaucoup d'hommes à la foi. Vous serez les saint François Xavier de la science. Comment ce beau rôle ne vous tenterait-il pas ?

Je vous citais tout à l'heure une parole de Garcia Moreno, ce grand chrétien qui sut allier dans sa vie le travail et l'action, et qui fut, comme le dit plus tard Louis Veuillot : « Homme de Jésus-Christ dans la vie publique; homme de Dieu, assez noble, assez fort et assez intelligent pour persévé-

rer dans le dessein d'être *homme de son temps,* d'en établir les sciences, d'en accepter les mœurs, d'en connaître et d'en suivre les usages et les lois, et cependant de ne pas cesser d'être un homme de l'Évangile exact et fidèle. »

Voilà l'idéal, mes chers amis : être à la fois « homme de son temps et homme de Dieu ».

Si donc la science fait partie de votre devoir d'état, si vous êtes étudiant à la licence ou au doctorat ès sciences mathématiques, physiques ou naturelles, que ces considérations vous donnent une grande ardeur pour pénétrer dans les mystères de la nature. Creusez le sillon déjà labouré par les savants chrétiens, tels que les Arago, les Leverrier, les Secchi, Cuvier, Biot, Cauchy, Ampère, et soyez joyeux de vous instruire, car tout ce que vous apprenez ornera la couronne de votre sainte mère l'Église et fera taire ceux qui médisent d'elle et de ses enfants. C'est une chevalerie comme une autre, plus attachante que les autres, et vous trouverez, en vous engageant à son

service, les plus douces récompenses et les meilleures heures de votre vie.

Que si, au contraire, votre devoir d'état vous entraîne ailleurs, vers les études juridiques ou littéraires, n'hésitez pas cependant à vous tenir au courant des principales découvertes modernes, et que les applications les plus récentes de l'électricité et du magnétisme animal soient connues de vous. Vous savez à quelle invention merveilleuse je veux faire allusion. Que penserait-on d'un jeune homme qui n'aurait aucune notion du téléphone ou du phonographe ? Que dirait-on de ceux qui passeraient indifférents à travers le monde de la création, sans arrêter de temps en temps leur pensée sur les phénomènes étonnants qui s'accomplissent sous leurs yeux, sans essayer de comprendre ces grands jeux de la nature désignés par les géologues sous les noms de *phénomènes anciens et actuels ;* sans tenter de pénétrer quelques-uns des secrets de la vie végétative ou de la vie animale (1) ? Que dirait-on de celui

(1) *Traité de Zoologie*, par M. Paul Maisonneuve.

qui ignorerait absolument les progrès inouïs de la chimie contemporaine? Que dirait-on enfin du jeune officier qui n'attacherait aucun prix à l'étude des nouveaux éléments explosifs et connaîtrait à peine de nom, par la voix des journaux ou les conversations de ses camarades, la mélinite ou la dynamite? Non, ce n'est pas ainsi que l'on conçoit le jeune homme chrétien, même si Dieu lui a donné pour apanage l'étude des belles-lettres. Il n'est pas nécessaire qu'il sache tout, mais il ne doit être indifférent à rien, et cela suffit, car, s'il a l'esprit large, il ne manquera point de s'intéresser aux découvertes scientifiques.

La Providence divine nous a placés au milieu du merveilleux. Le merveilleux nous entoure de toutes parts : nous ne savons ni ce qu'est la vie, ni ce que sont les grandes forces de la nature. Que nous levions les yeux vers le ciel, ou que nous les abaissions vers la terre, nous ne rencontrons que des mystères. Comment donc n'essayerions-nous pas, dans un sentiment de déférence absolue envers le divin Créateur, de soulever un

coin du voile? En travaillant ainsi, selon la loi qui nous a été prescrite au commencement du monde, nous remplissons notre devoir et nous avons l'insigne honneur de coopérer pour notre infime part à l'œuvre sublime du Tout-Puissant, en la faisant connaître à ceux qui l'ignorent.

Aimez donc la science, jeunes gens, les uns par devoir d'état et tous par devoir de chrétiens. En montrant cette avidité pour l'étude, vous prouverez aux incrédules que les catholiques aiment la lumière.

CHAPITRE IX

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

Jusqu'ici nous avons montré ce que devait être l'instruction générale d'un jeune homme chrétien, le devoir d'état et les connaissances accessoires.

Mais, je vous en supplie, jeunes gens, mes chers amis, ajoutez à cette instruction destinée au monde une forte et complète instruction religieuse destinée à vous-mêmes.

L'étude, aussi complète que possible, de la religion catholique, de ses dogmes, de son culte et de son enseignement, sera pour vous la source de la vigueur dans la foi, le complément nécessaire à votre instruction classique, et la base indispensable de votre apostolat.

Si, par malheur, vous avez négligé votre instruction religieuse, eussiez-vous par ailleurs toutes les autres qualités du jeune homme chrétien, vous auriez manqué le but de votre jeunesse, et votre vie, votre autorité morale, votre salut même, seraient compromis.

Songez quelle force donne à un jeune homme, dans les tentations qu'il rencontre, une connaissance profonde des vérités de la religion. A tout instant son esprit s'y reporte et s'y retrempe. Se heurte-t-il sur sa route à quelque objection, quelque difficulté, vite il court à l'arsenal où il s'est forgé des armes plus solides que l'acier le mieux trempé, et il a vite fait de réduire l'adversaire au silence. Éprouve-t-il lui-même, à certains jours, ces heures d'abattement, d'angoisse, de délaissement moral, que chacun de vous a connues, il se secoue et se relève en repassant dans sa mémoire les admirables déductions chrétiennes qu'il a recueillies et pour jamais notées pendant sa jeunesse. Celui-là est fort qui connaît les lois de Dieu. En vain Satan s'acharnera-t-il contre lui. Le bouclier de la

science religieuse qui protège son âme est un des remparts que l'enfer redoute le plus.

Que sauriez-vous, au reste, si vous ignoriez les enseignements de la religion? A quoi vous servirait votre science ou votre littérature si vous ne connaissiez point la science qui doit vous conduire à Dieu? Pourquoi sommes-nous sur la terre? Pour conquérir le Paradis du bon Dieu. La poésie, la science et les lettres y conduisent-elles à elles seules? Non. Il faut donc leur donner leur complément, sans quoi elles seraient complètement inutiles et même dangereuses parce qu'elles composeraient un mirage trompeur. Il faut les accompagner de l'instruction-maîtresse, de la seule nécessaire, de l'instruction religieuse, qui vient du Ciel et qui ne descend sur la terre que pour nous saisir et nous ramener avec elle à sa divine source.

Un jour, un aspirant au doctorat avait répondu aux examinateurs d'une manière très satisfaisante : « Vous connaissez votre droit, Monsieur, lui dit le président Garcia Moreno, mais savez-vous votre catéchisme? Pour administrer la justice, un magistrat doit

connaître avant tout la loi de Dieu. » Et il interrogea l'étudiant qui resta muet : « Monsieur, lui dit gravement Garcia Moreno, vous êtes reçu docteur, mais vous n'exercerez pas votre profession avant de savoir le catéchisme. Enfermez-vous pour l'apprendre chez les franciscains. »

Ne perdez donc jamais de vue, chers amis, ces vérités élémentaires et, à la suite de tous les vrais chrétiens, à la suite de saint Paul, efforcez-vous de savoir Jésus crucifié. Quand vous vous serez assis quelque temps sur le rocher du Calvaire et que vous aurez appris les secrets de la croix, vous serez forts pour tout le reste et vous n'aurez plus rien à craindre. C'est alors que la science n'aura pour vous plus rien de redoutable, et que dans chaque nouvelle découverte ou dans chaque nouveau chef-d'œuvre vous saluerez avec transport les bienfaits du bien-aimé Rédempteur.

L'apostolat enfin, l'apostolat auquel vous vous livrerez et dont nous étudierons bientôt les charmes et l'utilité, n'aurait plus d'efficacité et serait singulièrement compromis si

vous n'aviez pas d'instruction religieuse. En vain auriez-vous fait pendant de longs jours le siège d'une âme, si tout à coup cette âme vous échappait en vous posant une question à laquelle vous ne sauriez que répondre, ou pis encore, à laquelle vous répondriez mal. Ce jour-là, tous vos efforts antérieurs seraient perdus, car l'esprit de l'homme aime la logique, et s'il ne la rencontre pas sur sa route, il se détourne pour ne plus revenir. Le mal que vous auriez fait ce jour-là à l'Église et à la foi, pour une faute commise pendant votre jeunesse, serait irréparable et vous ne vous en consoleriez jamais.

Mais pour vous-mêmes, pour vos tentations spirituelles, l'instruction religieuse n'est-elle pas nécessaire? Vous croyez peut-être, parce que vous êtes fidèles à vos devoirs de piété chrétienne, que vous ne succomberez point, et vous seriez parfois tenté de dire, comme le pharisien de l'Évangile : « Seigneur, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme tant d'hommes. » Mais, attendez! Satan, qui rôde autour de vous et qui rit de votre orgueil, sait bien quel est votre point

faible. Il vous suggérera bientôt quelques objections perfides contre les enseignements de l'Église romaine. Votre ignorance n'éventera point le piège. Vous vous troublerez, vous commencerez à douter, et par cette brèche entr'ouverte passeront les autres passions. Ah! que l'Église en a connu de ces superbes ignorants qui..... Mais taisons-nous pour ne point rappeler de tristes scandales.

Le jeune homme chrétien saura éviter de tels malheurs à son âge mûr en faisant tous ses efforts pour acquérir une solide instruction religieuse.

Autrefois, d'ailleurs, l'étude de la religion passait avant toute autre. On commençait et on finissait par elle. Aux premiers siècles de l'Église, au temps des catacombes, les chrétiens approfondissaient tous les enseignements de la religion et savaient presque tous par cœur les Évangiles et les Épîtres. Saint Augustin et Tertullien nous donnent sur ce point d'utiles renseignements. Plus tard, au moyen âge, des milliers de laïques suivaient les cours des docteurs, des saint Thomas ou des saint Bonaven-

ture, et ne rougissaient point d'étudier les plus hautes questions de la science religieuse. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, et le XVIII[e] siècle seul, aux approches de la Révolution, vit s'éteindre cette soif de savoir qui régnait jadis dans les familles chrétiennes.

Il en est autrement de nos jours. Par haine de l'Église, on a rayé l'instruction religieuse des programmes officiels dans toutes les écoles et établissements publics. Les programmes des écoles et collèges libres eux-mêmes, soit par suite de l'entraînement général, soit à cause du grand nombre d'heures nécessaires à la préparation des examens, donnent parfois trop peu à cette instruction : à peine une ou deux heures par semaine. L'enfance et la jeunesse sont ainsi tantôt privées de Dieu, tantôt abandonnées presque fatalement à une demi-ignorance, grosse de périls. Dans ces conditions, il faut énergiquement réagir et réparer le temps perdu. Consacrez une bonne part de votre temps, jeunes gens chrétiens, à une étude ou à une revision de votre ins-

truction religieuse : vous ne le regretterez jamais et vous vous en féliciterez souvent.

Le but sera atteint, soit par des cours, soit par des lectures, suivies d'un travail personnel. Heureux ces jeunes gens qui, membres d'une Université catholique, peuvent suivre les cours de la Faculté de théologie, ceux de Droit naturel ou de Droit canonique ! Ceux-là sont des privilégiés. Ils ont à leur disposition des leçons savantes et des maîtres instruits pour les guider dans leurs recherches. S'ils n'acquièrent pas une instruction supérieure, c'est qu'ils seront rebelles à leurs devoirs et sourds au cri de leur conscience.

Les autres travailleront à leur foyer, sous une direction éclairée qui jamais ne se refusera à leurs demandes, et leurs lectures méthodiques et choisies les mettront bien vite à l'abri de toute surprise. Ils ne manqueront pas, heureusement, de ces livres excellents, faits tout exprès pour la jeunesse chrétienne en quête de savoir.

Le jeune homme chrétien, au cœur généreux et à l'esprit chevaleresque, voudra

d'autant plus connaître la science du Christ qu'elle est bannie de l'enseignement officiel, Dieu l'en récompensera en fécondant son apostolat. On a vu des hommes essayer d'échapper aux conséquences de leurs erreurs en disant : « Que voulez-vous? je ne suis pas théologien ! » Sachez-le bien, mes jeunes amis, personne n'a le droit de parler ainsi. Tout chrétien doit être un théologien, en ce sens que ses pensées et ses paroles doivent toujours être en complet accord avec les enseignements du Pontife romain, et il est donné à tout homme d'atteindre à ce point, grâce à l'enseignement de l'Église et aux efforts admirables du clergé. Les hommes qui ont le plus marqué, soit dans notre siècle, soit dans les siècles précédents, et qui ont le plus illustré la poésie, les arts ou les sciences, étaient versés dans les lumières de la théologie. Ils savaient tout ce que l'homme sait de la science divine, soit par l'effort de sa raison, soit par les révélations de la sainte Église. En voulez-vous un mémorable exemple? Dante, l'illustre poète florentin, le plus grand des poètes,

était un profond théologien, et sa *Divine Comédie* est pleine des enseignements les plus lumineux et des aperçus les plus étincelants.

C'est que la science de Dieu, l'étude de Jésus-Christ et la méditation des divins mystères, donnent à leurs adeptes des lumières que n'ont pas les autres hommes et qui illuminent jusqu'au génie.

CHAPITRE X

L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Pour achever ce que nous avions à dire de l'instruction telle qu'on aime à la rencontrer chez le jeune homme chrétien, il ne nous reste plus qu'à parler d'une étude pleine de charme et d'utilité : celle de l'histoire de l'Église.

Et ici, permettez-moi, mes chers amis, de commencer par un exemple. Un homme, à peu près de votre âge, se sentant épris du passé glorieux de son pays, consacra d'abord à l'histoire de la France toutes les ardeurs de son esprit. Mais plus il étudiait, plus son cœur de chrétien éprouvait le besoin d'une étude encore plus large et

6

plus immédiatement intéressante pour la foi.

« Comment, se dit-il, je connaîtrais par le menu tous nos rois et toutes nos chartes, et je n'aurais pas même l'idée de l'histoire de l'Église, qui n'est pas autre chose que la vie de Notre-Seigneur continuée moralement à travers les siècles ? »

Cette pensée le frappa, et, fidèle à l'inspiration qui venait de l'éclairer, il aborda sans retard l'histoire universelle de l'abbé Darras dont les nombreux volumes, loin de l'effrayer, devinrent à la fois le charme et l'occupation de ses loisirs. Dieu bénit cet effort et fit de cette étude volontaire et courageuse le point de départ d'une vie de dévouement à l'Église et aux âmes.

Garcia Moreno avait lu trois fois la grande histoire de l'Église par Rorhbacher.

Moi-même, mes chers amis, j'ai un si doux souvenir des heures que j'ai passées dans ma jeunesse à lire cette histoire, que je me ferais reproche de ne pas vous en entretenir. Songez-y : parcourir les anna-

les de l'Église, c'est repasser la vie de sa mère. Quelle étude peut être plus fortifiante pour un fils ?

Le premier fruit que vous tirerez d'une semblable lecture sera un attachement respectueux et tendre à l'égard de la Papauté dont vous connaîtrez alors les immenses services. Or ce bienfait est un des plus grands que puisse recevoir votre âme et il aura sur votre vie une influence décisive. En quelque position que Dieu vous place un jour, vous aurez à défendre les actes des Souverains Pontifes et à combattre pour leur liberté, et cette défense et ce combat vous seront rendus faciles par la connaissance que vous aurez de la façon dont les Papes ont travaillé pour l'humanité depuis l'établissement du christianisme. La Moricière l'a dit, dans un ordre du jour à jamais mémorable : « La Révolution, comme autrefois l'islamisme, menace aujourd'hui l'Europe, et aujourd'hui comme alors la cause de la Papauté est la cause de la civilisation et de la liberté du monde. »

Il n'y a rien à craindre d'un homme qui

aime le Pape. Il pourra s'égarer un temps, mais son amour éclairé du Saint-Siège le ramènera toujours au giron de l'Église. Il n'y aurait point eu d'hérésies, le protestantisme serait mort avec le moine en révolte, et beaucoup d'excellents catholiques seraient souvent moins troublés dans leur foi, si l'histoire de l'Église et par conséquent les divers privilèges de la Papauté avaient été étudiés et connus. Oh! les heureux temps que ces siècles où l'action tutélaire de la Papauté et sa mission divine au milieu des nations étaient acceptés avec reconnaissance par les peuples et par les rois! siècles de l'arbitrage pontifical où l'Église étouffait à tout instant les guerres prêtes à naître; siècles de la Paternité pontificale lorsque l'intervention de l'Église ramenait les plus puissants souverains à l'observance des règles de la morale et au respect de la liberté de leurs sujets. Lisez ces grandes choses, jeunes gens, aimez le Pape, respectez le Pape, et afin de savoir pourquoi tous les chrétiens doivent aimer et respecter le Pape, étudiez l'histoire de l'Église.

Ce n'est pas tout. L'histoire de l'Église est l'histoire universelle. Elle s'enchaîne tellement aux histoires particulières de toutes les nations, sans exception, qu'il est impossible de la connaître sans connaître en même temps toutes les autres, de sorte qu'après cette lecture, votre instruction sera devenue tout à fait supérieure et éclairée. Mais ce qui vaut plus encore, c'est qu'en étudiant l'histoire universelle par rapport à celle de l'Église et en se plaçant au point de vue du développement du christianisme, on apprend à faire un retour sur soi-même et sur sa propre patrie, et à rectifier une foule de jugements téméraires qu'on avait formulés légèrement au collège alors qu'on étudiait isolément l'histoire nationale. C'est alors qu'on commence à moins aimer certains souverains, héros chéris du rationalisme, qui, sous prétexte de se débarrasser d'une tutelle gênante, ont entravé l'action bienfaisante de la Papauté, enchaîné l'Église, et, avec l'aide des légistes, exercé sur leurs peuples, désormais sans défense, le despotisme le moins déguisé. C'est alors aussi

qu'on arrive peu à peu à voir plus clair dans la politique générale des gouvernements, et à être plus juste envers certains hommes que l'histoire profane dédaigne et qui n'en ont pas moins été d'illustres serviteurs de la religion, c'est-à-dire de la cause de Dieu. Jeunes gens qui aimez et qui cherchez la justice, vous la trouverez pour tous et pour tout dans l'histoire de l'Église et vous vous attacherez profondément à cette étude qui charmera tout à la fois votre cœur et votre esprit.

Vous y trouverez autre chose encore : le plus utile de tous les enseignements. Vous y verrez en effet que la foi vole d'un royaume à l'autre, au souffle de l'Esprit-Saint, selon les dispositions des peuples, et qu'elle porte toujours avec elle les bienfaits de la prospérité matérielle et de la grandeur morale, semblable à un riche voyageur qui, dans sa course à travers le monde, enrichirait tour à tour les hôtes qui lui donneraient l'hospitalité. Un tel spectacle est bien digne d'attirer notre attention, et l'histoire de l'Église est tellement pleine à cet égard

des plus saisissants exemples, qu'il importe au plus haut point pour un jeune homme de les recueillir.

Allons plus loin. Les annales de l'Église forment un des plus puissants contreforts de la foi catholique. En voyant, d'une part, comment la barque de Pierre a échappé à tous les orages depuis dix-huit siècles, et quels orages! — les persécutions païennes, les hérésies, les schismes, les violences des rois et des empereurs et les persécutions modernes, — et en apprenant, d'autre part, comment, au milieu de ces formidables et continuelles secousses, la Papauté a dix fois sauvé le monde de la barbarie païenne, sarrasine, lombarde ou turque, dans ces grandes journées qui commencent au pont Milvius et finissent à Peterwardein en passant par Lépante, le jeune homme sera ébloui, émerveillé, et il se sentira attaché du fond de son âme et pour toujours à cette Église que Dieu assiste si visiblement et à cette Papauté à laquelle nous devons tous, en tant que nations, la vie et la lumière.

Tant de motifs, soit de l'ordre surnaturel soit de l'ordre naturel, suffisent assurément pour exciter l'ardeur du jeune homme chrétien à étudier l'histoire de l'Église, et pourtant il en est un dernier qu'il ne faut pas omettre. La revue que vous ferez méthodiquement de tous les siècles, mes chers amis, vous fera connaître tous les saints, toutes les saintes et tous les docteurs de l'Église. Vous saurez désormais leurs vies, vous connaîtrez leurs principales vertus, vous n'ignorerez plus leur action sur les âmes ni leur influence sur le développement de la civilisation chrétienne, et vous pourrez les classer, à leur rang, dans votre mémoire. Ce défilé merveilleux de tout ce que l'Église compte de plus illustre parmi ses enfants, de tous ceux qui, parmi les hommes ou parmi les femmes, l'ont servie, ont fondé des Ordres religieux qui vivent encore de nos jours et, comme des pionniers d'avant-garde, ont tracé le sillon dans lequel l'humanité reconnaissante s'est élancée pour aller vers Dieu, ornera votre intelligence, élargira votre esprit et vous donnera des ailes pour mon-

ter plus facilement au ciel. Les tentations contre la foi seront singulièrement affaiblies chez vous par une telle étude : vous serez comme un soldat armé de toutes pièces, et le résultat précieux de toutes ces forces, amassées patiemment par vos études, sera un amour profond de l'Église et un ardent désir de lui être utile.

LIVRE III

DU COURAGE

CHAPITRE XI

LE COURAGE CHEZ LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN

Le courage est la belle qualité du jeune homme chrétien : c'est elle qui le fait aimer de Dieu et estimer des hommes ; elle qui assure la conservation et les progrès de sa foi; elle enfin qui lui donne au milieu du monde la position la plus honorable et la plus digne d'envie.

Il y a plusieurs sortes de courage dont nous parlerons tour à tour : le courage en matière de religion, le courage civil et le courage militaire ; le jeune homme chrétien

les a tous, parce qu'ils ont tous leur source dans la foi qui fait mépriser les obstacles venant de l'homme, tels que le ridicule, la moquerie, l'injure ou les périls, quand il s'agit de l'accomplissement d'un devoir ; et tous se reconnaissent au même signe distinctif : le vrai courage est simple. Celui-là n'est pas tout à fait un brave qui a besoin de s'exalter, de se monter, de prendre en quelque sorte son élan pour se donner du cœur. Il n'y a d'homme véritablement courageux que celui qui en toute circonstance, avec une simplicité et une tranquillité inaltérables, sans effort comme sans faiblesse, défend toujours son Dieu, ses principes et son drapeau.

« Mon action est toute simple, je ne comprends rien à votre étonnement, » disait Arthur de Chalus à ceux qui le félicitaient. La plupart des héros répondraient comme lui.

O jeunes gens, chers amis, soyez braves, je vous en supplie, au nom de vous-mêmes et de vos intérêts. Si vous tenez à l'estime publique, je ne saurais vous dire à quel

point la vaillance de votre attitude, de vos actes, attirera sur vous, sans que vous y pensiez, la considération générale. Vos adversaires eux-mêmes vous respecteront et ne seront pas loin de vous aimer. Mais vous tenez plus encore à l'estime de Dieu; or, si vous confessez Dieu au milieu des petits périls de votre jeunesse, vous serez estimés du ciel et votre vie sera bénie. Notre-Seigneur Jésus l'a dit lui-même, tellement il attachait d'importance à la foi publique et franche : « Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de même pour lui devant mon Père; et quiconque me désavouera devant les hommes, moi aussi je le désavouerai devant mon Père, qui est dans le ciel (1). »

S'il fallait enfin une dernière considération pour vous déterminer à être braves, je vous dirais : on n'arrive à rien ici-bas si l'on n'a le courage de ses opinions et de ses amitiés. Tôt ou tard il vous faudra combattre pour vous faire une place au soleil, et ce jour-là

1. *Matt.*, x, 32, 33.

si vous reculez, vous retomberez à jamais dans le *vulgum pecus*. Mais ce jour-là aussi vous ne serez plus véritablement un jeune homme chrétien.

Le courage est devenu si rare de nos jours, qu'on entend répéter sans cesse qu'il n'y a plus de caractères, c'est-à-dire plus d'hommes nettement et persévéramment fidèles à leurs convictions. Une sorte de faiblesse et d'amollissement général des âmes a succédé au mâle courage de nos aïeux. On n'ose plus défendre son Dieu, ses croyances, ses maîtres, ses amis ; on ne les combat pas, ce qui serait se compromettre d'une autre façon et se créer des embarras pour l'avenir; mais on se tait, on sourit, et ce silence ou ce sourire sont déjà un lâche abandon... Réagissons énergiquement contre cette tendance qui est essentiellement opposée à la vieille qualité de notre race. Je ne sais s'il est vrai qu'il n'y a plus de caractères; mais s'il n'y en a plus, c'est que la foi a baissé chez nous. Soyons Francs et Français, franchement chrétiens, franchement courageux dans la défense de ceux que nous aimons et des

causes qui nous sont chères. Nous contribuerons ainsi, pour notre part, au relèvement moral de la patrie et nous gagnerons des cœurs à l'Église, car la vaillance est en France une irrésistible séduction.

CHAPITRE XII

DU COURAGE EN MATIÈRE DE RELIGION

Le vrai courage se manifeste avant tout par l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne.

« Si je puis garder jusqu'au bout ma conscience aussi pure que je l'ai maintenant, je serai content et je n'aurai pas peur, » écrivait Georges d'Héliand à sa mère.

Il semble que ce soit une chose facile : vivre en chrétien quand on est chrétien. Et pourtant le jeune homme a besoin, pour arriver à ce but, de livrer une vraie bataille contre un ennemi redoutable et bien connu : le respect humain.

Le respect humain est le respect des choses humaines placé au-dessus du respect des choses divines. Celui qui subit sa loi obéit en toutes circonstances aux hommes plutôt qu'à Dieu. Il s'incline lâchement devant tous les préjugés ; il se fait, par peur du ridicule, l'esclave des esprits forts et, par faiblesse, trahit tout ce qu'il aime. Le nombre des hommes qui sont les sujets du respect humain est très grand. Nul ne se l'avoue, mais chacun se courbe sous ce despotisme, et rien n'est beau comme de voir ce jeune homme chrétien qui, plus courageux que la plupart de ses condisciples, tient son front levé au milieu des fronts abaissés et honteux.

O jeunes gens, bravez le respect humain. C'est la première bataille que vous ayez à livrer à votre entrée dans la vie, et si vous la gagnez, vous gagnerez toutes les autres. Qu'importe qu'on vous raille ou qu'on vous attaque ! Défendez-vous, ou passez avec sérénité. Vous pouvez être certains qu'au fond du cœur les railleurs seront bien

vite de votre côté. La victoire sur le respect humain est plus facile qu'on ne pense : il suffit de marcher dessus pour le faire reculer. Le respect humain est un lâche qui n'est digne que de notre mépris. Bannissez-le sans crainte, et soyez sûrs que ceux-là mêmes qui affecteront de rire admireront votre énergie et rechercheront votre amitié; car il n'y a rien de plus séduisant que le jeune homme qui, partout et en toutes circonstances, défend la religion qu'on attaque, et s'abstient de ces demi-sourires ou de ces complaisants silences qui sont autant de trahisons envers la vérité.

Un jour, en pleine cathédrale de Quito, un prédicateur ayant demandé quelques hommes de bonne volonté pour porter une croix que l'on devait planter aux portes de la ville, le président Garcia Moreno descendit le premier de la tribune, suivi de tous ses ministres, et réclama l'honneur de placer sur ses épaules le glorieux fardeau sous lequel il traversa toutes les rues de la capitale. La procession fut magnifique, et

personne ne se permit de critiquer ni d'insulter le chef de l'État donnant au peuple un tel exemple. Ah! mes chers amis, quand un pareil spectacle sera donné à la France, quand nous verrons le souverain porter sur ses épaules la croix du divin Sauveur et ne pas rougir de sa foi, la France sera sauvée, elle sera grande, elle sera forte, et nous aurons alors la véritable revanche, celle qui consistera à replacer notre Patrie à la tête des nations par les vertus chrétiennes, par la vaillance morale, par l'honneur!

Quand on étudie chez l'homme la formation du caractère, on s'aperçoit qu'elle se fait à coups d'énergie et que ceux-là seuls arrivent au but qui ne craignent pas de se violenter eux-mêmes. Don Garcia Moreno, dès sa jeunesse, s'était résolu à acquérir un courage à toute épreuve, à faire une guerre à mort aux peurs du dedans et du dehors : « Il voulait arriver, nous dit son biographe, à cette intrépidité que rien n'émeut, pas même l'imminence d'un péril grave, pas même la subite apparition de la

mort. Et comme la nature, en pareil cas, excite dans l'âme des impressions instinctives dont la volonté n'est pas maîtresse, il essayait de se raidir contre ces mouvements indélibérés en se familiarisant avec le danger. Un jour qu'il se promenait à la campagne un livre à la main, il se trouva en face d'un énorme rocher qui formait une voûte naturelle sous laquelle les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer. Profitant de cet abri pour prendre un instant de repos sans discontinuer sa lecture, il s'aperçut tout à coup que ce bloc gigantesque, suspendu au-dessus de sa tête, était presque entièrement détaché de sa base et pouvait à la moindre commotion le broyer dans sa chute. Mû comme par un ressort, il s'élança hors de cette dangereuse caverne. Mais aussitôt, rougissant d'avoir cédé à la peur, il retourna s'asseoir sous la roche branlante et y demeura durant une heure. Plusieurs jours consécutifs, afin d'assujettir l'instinct à la volonté, il revint faire sa lecture au même endroit. Évidemment un homme de cette trempe ne reculera pas devant le

poignard d'un bravo ni la fureur d'une assemblée. »

Pareille énergie n'est pas commune. Sans doute, elle était nécessaire pour préparer cet homme de fer qui devait régénérer son pays, cet homme de fer dont parle Horace :

> Justum ac tenacem propositi virum...
> Et si fractus illabatur orbis,
> Impavidum ferient ruinæ.

Mais, dans un moindre degré, chacun de nous doit y tendre. Le jeune homme vraiment chrétien ne connaît ni les faiblesses coupables ni les compromis avec la conscience. Il va droit son chemin, et ne s'inquiète pas de l'opinion des indifférents ou des impies quand il s'agit de remplir ses devoirs religieux. Cette fermeté calme est le secret de l'autorité morale étonnante dont il jouit à vingt ans. Il ne se borne pas à respecter en tous lieux les commandements de Dieu et de l'Église, il va plus loin encore et manifeste ostensiblement sa foi toutes les fois qu'il le peut, par des actes extérieurs. On ne saurait dire à quel point un tel apos-

7.

tolat est fécond. L'effet produit par le jeune homme qui agit ainsi, sans ostentation comme sans faiblesse, avec dignité et simplicité, est considérable et ne l'honore pas seulement lui-même, mais avec lui tous les chrétiens.

Le courage, en matière de religion, se manifeste encore de deux autres façons. Tout d'abord, le jeune homme chrétien n'hésitera jamais à professer ou à défendre sa foi ; il dira ce qu'il est et ce qu'il pense toutes les fois que cette déclaration sera devenue nécessaire, et il n'en rougira point. Il ne profitera d'aucune équivoque pour garder le silence, et il s'abstiendra de ces demi-sourires qui tendent à faire croire à l'interlocuteur que lui aussi méprise la dévotion ou se tient à l'écart des pratiques de l'Église. Il est telle circonstance où le silence est à lui seul une lâcheté, et cette lâcheté, le jeune chrétien ne la commettra jamais. Il défendra doucement, mais avec fermeté, les hommes pieux dont il connaît les vertus qu'on dénature, il dévoilera les calomnies, fera

tomber les jugements téméraires, et mettra sa joie et son honneur à ne jamais laisser attaquer sans les défendre le Pape, son évêque, les ordres religieux ou les prescriptions de l'Église. Qu'on dise de lui comme de saint Jean Berchmans : « Jean n'entendra pas de cette oreille-là! » La courtoisie de son argumentation et le charme de son caractère assureront la victoire de la vérité, non pas à l'heure même peut-être, mais à la réflexion. Il faut bien le dire : la plupart des hommes réfléchissent peu et tiennent moins encore à ce qu'ils affirment dans les conversations, et il suffit parfois d'un mot, d'un argument, pour apporter la lumière à leur esprit, à la condition expresse que ce mot et cet argument soient donnés avec calme. L'homme accepte difficilement la vérité qui lui vient accompagnée d'une humiliation.

Le jeune homme chrétien remplit encore un troisième devoir : il est courageux dans la défense historique de l'Église. Sachant que cette Église est sa mère et que la civilisation européenne lui doit

tout, il n'hésite jamais à défendre ses institutions, ses actes ou ses grands hommes. Il n'y a pas d'ailleurs d'attitude qui soit plus noble pour un homme, parce qu'elle dénote à la fois un esprit éclairé par l'instruction et un cœur qui sait reconnaître les bienfaits. Lors donc que les pitoyables calomnies de l'école voltairienne seront étalées devant lui, le jeune homme les repoussera, non pas dédaigneusement, mais énergiquement, avec preuves à l'appui. Les travestissements de l'histoire, les fausses légendes ou les conspirations du silence trouveront en lui un adversaire intrépide, et jamais il ne laissera passer le mensonge sans l'écraser sous son talon.

Pour vous préparer dès à présent à ce rôle, jeunes gens, apprenez à écrire, aprenez à parler. Tout homme, et à plus forte raison tout chrétien, doit être aujourd'hui un peu écrivain et un peu orateur.

Ce n'est pas seulement en conversation que vous aurez à défendre l'Église : il faudra combattre pour elle en public, peut-être

dans la presse, peut-être à la tribune. Préparez-vous donc à ces luttes de l'avenir dans vos conférences et dans vos associations. Là encore, bravez le respect humain, la frayeur du ridicule. On n'apprend point à parler du premier coup et les meilleurs orateurs sont ceux qui se sont formés lentement. Sachez au moins exposer nettement vos idées et dégager clairement vos arguments, afin de mettre plus tard au service de l'Église ces armes, que vous aurez forgées pour vous-mêmes, comme le jeune officier qui apprend à manier l'épée afin de l'employer au jour de la bataille au service de la patrie.

Telles sont donc, en résumé, les trois formes du courage en matière de religion : courage dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, courage dans l'exposé ou la défense de ses convictions, et courage dans la défense historique des hommes et des actes de l'Église. Le jeune homme qui aura ces trois sortes de courage, avec la modestie et l'humilité qui sont l'ornement de toutes les vertus, sera l'honneur de sa

famille et prendra de plain pied dans le monde une situation honorable et estimée. On peut lui prédire la plus belle destinée, car Dieu bénira sa vie, et nous aimons à penser que le nombre de ces jeunes gens ira grandissant parmi nous.

CHAPITRE XIII

LE COURAGE CIVIL

Jeunes gens, si vous vous estimez vous-mêmes, si vous avez un peu d'honneur, si vous aimez votre patrie, ayez du courage civil. Vous éviterez ainsi les plus pénibles reproches de votre conscience, vous conquerrez l'estime publique et vous deviendrez la plus solide espérance de la France chrétienne.

Le courage civil est la fidélité servie par l'énergie : fidélité au droit et à la justice, aux faibles et aux opprimés, à ses convictions, à ses amis ou à ses maîtres. L'énergie, calme et constante, fortifiée comme toujours par la piété, trouve les paroles ou les actes qui traduisent à l'extérieur cette fidélité.

Ce genre de courage rencontre des difficultés qui lui sont propres. Il faut qu'il se manifeste pour ainsi dire « *à froid* » dans les occasions les plus fréquentes ou les plus ordinaires de la vie. Sa pratique journalière ne rencontre point l'excitation ou l'émulation qu'on trouve dans le courage militaire, et il n'est point soutenu par les espérances de félicitations publiques, d'honneur, de décorations ou de récompenses prochaines. Tout se passe entre l'homme et Dieu : l'homme qui fait son devoir, Dieu qui le voit.

C'est là sans doute ce qui fait que le courage civil est si rare de nos jours. La piété affaiblie de nos générations ne suffit plus à leur donner du cœur. Sous prétexte de feinte douceur, d'amour exagéré de la paix, ou de fausse charité, l'homme se tait et laisse fouler aux pieds par des gens qu'il méprise au fond du cœur tout ce qu'il vénère et tous ceux qu'il aime. Combien plus il devrait se mépriser soi-même! Sa faiblesse en effet peut faire le plus grand tort à l'Église, à la patrie, à l'enseignement chrétien, aux nobles causes qu'il a embrassées; elle lui fait en

tout cas le plus grand tort à lui-même, car son autorité morale est profondément ébranlée, et, à partir du jour où il a failli à son devoir, il est classé parmi les hommes dont l'opinion ne compte pas.

Ce n'est point ainsi qu'agit le jeune homme chrétien. A la première attaque, quelque imprévue qu'elle soit, il vibre. On voit son front se lever. Il écoute, et déjà la façon dont il écoute est un commencement de réfutation. Puis il prend la parole et répond avec fermeté à toutes les calomnies, à tous les faux jugements ou à toutes les erreurs qu'il a entendu émettre. Sa défense du droit et de la vérité fait passer un frémissement autour de lui. Il est possible que l'adversaire ne se range pas à son avis, il se peut que des exclamations s'élèvent pour couvrir sa voix, mais il n'est pas un de ceux qui l'entendent, qui ne se dise au fond du cœur : « Voilà un vaillant dont il fait bon d'être l'ami! Voilà un catholique qui sait se défendre et défendre les siens! »

« Je croirais manquer à ce que je me dois, disait tout jeune encore La Moricière, en

cachant ma manière de voir ; c'est une lâcheté que de cacher ses opinions ; c'est sans doute la pire de toutes. »

S'agit-il d'une violation manifeste du droit et de la justice, d'une attaque flagrante aux causes qui sont pour nous des causes sacrées, le chrétien ne se borne plus à parler, il agit ; et c'est alors que le courage civil se manifeste avec éclat sous son plus beau jour. La France en a vu dernièrement un mémorable exemple. Sitôt que les magistrats des parquets, procureurs et substituts, ont vu que le gouvernement s'apprêtait à expulser les religieux hors de leurs couvents et à violer ainsi les libertés fondamentales des peuples civilisés, ils n'ont pas hésité, et, plutôt que d'obéir à des ordres qui blessaient leur conscience, ils sont descendus noblement de leurs sièges et ont signé leur démission volontaire aux applaudissements de la nation chrétienne. L'Allemagne catholique a donné aussi un beau modèle de courage civil en résistant sous un régime de fer à l'oppression du Kulturkampf. Dieu a béni l'énergie persévérante de quelques hommes de cœur, et,

après dix ans de lutte, les nationaux libéraux ont été vaincus, le chancelier désarmé, et l'Église a retiré la plus grande gloire d'une persécution qui devait, disait-on, la conduire à sa perte.

Imitez de tels exemples, mes jeunes amis. Que votre courage soit toujours à une hauteur qui dépasse celle des injustices ou des violences contemporaines, et ne tenez jamais plus à votre position qu'à votre honneur. Que la foule, non plus, ne vous intimide pas. Ne craignez ni l'homme ni les hommes, ne craignez que Dieu, et allez votre chemin. Il arrivera parfois que les hommes se laisseront entraîner par une erreur passagère, et obéiront à la passion du moment. Vous entendrez alors autour de vous des cris furieux. Ne vous laissez point émouvoir. Pensez au Christ qui, marchant au Calvaire, était insulté par la populace, et, à son exemple, soyez calmes et forts. Résistez à la foule et prêchez-lui la vérité. On doute trop de l'influence de la vérité sur le cœur. Vous verrez bientôt cette même foule, qui tout à l'heure violait inconsciemment la liberté ou trahissait la justice, reve-

nir sur ses pas, renverser son idole et rendre hommage à votre attitude.

Soyez aussi fidèles à vos convictions, basées sur une étude sérieuse, et sachez les défendre en toute circonstance. Ne soyez point de ces soi-disant chrétiens qui fuient timidement dès qu'ils voient apparaître l'ennemi; et qu'on ne dise jamais de vous ce qu'on a osé dire un jour : « Avec les catholiques on peut tout se permettre. » Si ce temps-là a jamais existé, qu'il soit fini. Faites-vous soldats au service des causes qui vous sont chères et ne reculez jamais devant ceux qui les combattent. Vous serez étonnés du peu de courage que vous rencontrerez du côté de l'adversaire, et bientôt votre jeune vaillance, qui vous aura peut-être coûté au début quelques efforts, vous paraîtra aussi facile que douce.

Le courage civil exige encore que vous soyez fidèles aux maîtres qui ont dirigé votre enfance et à ceux qui instruisent votre jeunesse. L'oubli vient trop vite sur de tels services, et c'est une faiblesse d'âme que vous n'aurez pas. Vous serez aussi vaillants dans

la reconnaissance, dans le respect et dans l'amour que vous l'aurez été dans la défense de votre foi ou de vos principes. Vous vous souviendrez de l'affection qu'avaient et qu'ont encore pour vous vos professeurs, des leçons qu'ils vous ont données, des efforts qu'ils ont multipliés pour faire de vous des hommes, et vous n'oublierez jamais qu'ils ont tenu près de vous la place de votre père et de votre mère. Vous saurez en toute occasion manifester pour eux votre estime, les aider dans toute la mesure de vos forces, et défendre d'injustes attaques le Collège, la Faculté ou l'École qui ont abrité vos jeunes années. Chez un jeune homme, l'ingratitude est un vice repoussant : la fidélité reconnaissante est au contraire une des qualités les plus aimables et les plus nobles. Le Bienheureux Berchmans était tellement attaché à ses maîtres et leur gardait un si respectueux souvenir, qu'à son lit de mort il se souvint de tous ceux qui avaient instruit son enfance, et promit de prier pour eux quand il serait au ciel.

Soyez enfin énergiquement fidèles à vos

amis. O jeunes gens, sachez de quel prix est l'amitié chrétienne. Elle est une fleur que Dieu laisse tomber du ciel pour consoler la terre. Son parfum est exquis, ses bienfaits sont inexprimables. Elle double l'ardeur des cœurs vigoureux : aux âmes fatiguées ou blessées, elle apporte la paix. Quiconque l'a savourée ne sait plus comment la chanter. Son but suprême, au milieu de la jeunesse, est de faciliter la conservation des vertus chrétiennes et d'aider les jeunes gens à rester bons et purs par le soutien mutuel dans les tentations et les épreuves.

Rien n'est plus célèbre que le pacte que Jean Berchmans fit avec ses amis du noviciat de Malines, Josse van Schurch et Jean van der Vloet. Chaque jour à la messe ces pieux novices s'étaient engagés à demander au Seigneur, les uns pour les autres : une pureté angélique, une fidélité constante à leur vocation, et la grâce de devenir un jour de dignes instruments dans les mains de la Compagnie de Jésus. Ils devaient appliquer à cette intention la première communion de

chaque mois. Si l'un d'entre eux venait à mourir, les survivants étaient tenus d'offrir douze fois le sacrifice de la messe pour le repos de son âme, ou, s'ils n'étaient pas encore prêtres, un nombre égal de chapelets. Le défunt, de son côté, dès qu'il serait admis en la présence de Dieu, devait obtenir aux deux autres la triple faveur tant désirée. « S'il faut juger de l'efficacité de ces prières par la conduite de Berchmans, ajoute le biographe, on peut dire que jamais demande ne fut plus pleinement exaucée. »

Voilà l'amitié chrétienne, jeunes gens, l'amitié fidèle jusqu'à la mort et au delà de la mort. Quand l'amitié n'est qu'un des charmes de la vie, elle disparaît vite; pour qu'elle soit à la fois un charme et un trésor précieux, il faut qu'elle s'appuie sur Dieu et qu'elle remonte à sa source divine. L'amitié qui unissait saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, tous les deux étudiants à Athènes, est le modèle de toutes les amitiés de jeunes gens. Saint Grégoire nous en a laissé un ravissant tableau. « Nous avions tous deux le même but, écrit-il, nous cherchions le même

trésor, la vertu, et nous songions à rendre notre amitié éternelle en nous préparant à l'éternité. Nous ne connaissions à Athènes que deux chemins : celui de l'église et celui des écoles publiques. Quant aux autres, nous les ignorions. » Si vous avez le bonheur d'avoir de tels amis, attachez-vous fortement à eux en toute occasion, et ne gardez pas un silence accusateur quand vous les entendrez blâmer injustement devant vous. C'est la dernière marque du courage civil et ce n'est pas la moindre.

Soyez en un mot des vaillants, mes chers amis, des chevaliers sans peur et sans reproche, armés pour la défense de la vérité et des hommes qui la représentent. Que votre bravoure, sereine et calme, ne recule devant aucun obstacle, et ne craignez pas que cette noble attitude nuise à vos intérêts : elle les servira au contraire, et vous fera aimer, en même temps qu'elle fera aimer en vous la religion.

CHAPITRE XIV

LE COURAGE MILITAIRE

Le titre même de ce chapitre pourrait être celui de notre histoire nationale, jeunes gens. Nous n'avons qu'à ouvrir nos annales, pour trouver, grâce à Dieu, à toutes les pages, de mémorables exemples de courage militaire, et l'admirable charge du régiment des zouaves à Loigny, que je vous ai déjà citée, en est une des plus récentes et des plus belles preuves. En ce moment, nous ne pouvons l'oublier. Bien qu'elle n'ait pu empêcher la défaite, elle n'honore pas moins, et à jamais, le sang français. Car le courage militaire ne dépend point du résultat des batailles : il est aussi

digne d'admiration chez le vaincu que chez le vainqueur, et souvent le vaincu, écrasé par le nombre, a seul droit aux palmes de l'héroïsme. Léonidas aux Thermopyles est resté grand dans l'histoire de l'humanité : Xerxès n'y est connu que par son orgueil et par sa honte.

Le courage militaire ainsi compris peut être défini : le mépris de la mort pour une cause juste. C'est ce qu'il y a de plus beau ici-bas, après la piété, qui est sa base. L'homme, n'ayant rien de plus cher que sa propre vie, quand il la donne, fait le plus grand sacrifice qu'on puisse lui demander, et devient un héros.

La Rochefoucauld l'a dit : « Puisque le vrai courage consiste dans la force de l'âme pouvant s'élever au-dessus des troubles que le danger fait naître, c'est par l'usage libre de la raison, dans ces moments suprêmes, que se font les héros. »

On se battait un jour sur les bords de la Marne auprès de Paris. La bataille était acharnée, les balles sifflaient de toutes parts, la plaine en feu était couverte de blessés.

Un homme, cependant, vêtu d'une soutane retroussée, allait de l'un à l'autre avec un calme sublime, donnant ici quelques gouttes d'eau, et là une consolation suprême. Tout à coup passe au galop le général Ducrot : « Que faites-vous, s'écrie-t-il, vous allez vous faire tuer ; retournez en arrière. » L'homme relève la tête et sourit doucement : « La mort ne m'effraie pas, répond-il. Laissez-moi, mon général, remplir mon devoir auprès des mourants. » C'était le F. Philippe, le supérieur général des Frères, c'était le héros de la bravoure et de la foi. Que cet exemple enflamme vos cœurs d'un saint enthousiasme, jeunes gens, et comme le F. Philippe, vous saurez remplir votre devoir dans les grands jours, jours prochains peut-être, où la patrie aura besoin de vous. Vous puiserez votre courage en Dieu, car on fait bon marché de la vie quand on a les espérances de la vie éternelle.

Si nous cherchons, en effet, quels sont les aliments de cette belle flamme qui s'allume au front du soldat pendant la bataille, nous en trouvons plusieurs, qui peuvent se résu-

mer en deux : l'amour de Dieu et l'amour de la patrie.

L'amour de Dieu, car celui qui combat pour une cause juste combat pour Dieu lui-même, et les récompenses éternelles lui sont promises s'il tombe en brave sur le champ de bataille.

« Messieurs, disait aux zouaves le lieutenant Dufournel, il s'agit maintenant d'aller mourir... au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! »

Et Jean de Geoffre, avant de combattre les Prussiens à Champagne, ôte son képi, et, d'une voix très forte, entendue de tous, récite le « *Notre Père* », auquel répond la compagnie entière. Puis la fusillade commence. Un des premiers, Jean, fut mortellement frappé : une balle transperça cette tête qui venait de se découvrir pour saluer la volonté de Dieu.

Que peut craindre en allant au feu celui qui aime Dieu, qui s'est donné à Lui, qui l'a reçu en son cœur, qui s'est confessé et qui a communié? Quels dangers ne méprisera pas celui qui a la conscience de remplir un de-

voir sacré, et qui se place dans cette alternative : ou d'être loué de Dieu et des hommes s'il survit, ou d'aller au ciel s'il meurt ? Celui-là passera calme et impassible au milieu des balles, et la mitraille ne lui fera point baisser le front, parce que son courage est lié par une chaîne d'or au rocher divin que rien n'ébranle. Charette disait à ses officiers, au matin d'un combat : « Allez d'où je viens, Messieurs, allez au confessionnal, faire provision de courage pour la journée. »

Le grand Cathelineau, pour électriser ses Vendéens, leur avait distribué l'image du Sacré Cœur, que, les premiers, ils portèrent sur leurs poitrines, et quand il marchait à la tête de ses paysans contre des soldats aguerris, il égrenait avec eux le chapelet. L'étonnante bravoure du général de Sonis n'avait point d'autre source ; il écrivait un jour, avant la bataille de Solférino :

« Dans nos reconnaissances, en traversant des bourgades ou des villages, tout à coup nous apercevons un clocher. Le Maître est là ! A terre ! Nous descendons de cheval ;

nous entrons dans l'église; nous prions un prêtre de nous donner la sainte communion. C'est fait! Nous repartons aussitôt: le temps n'est pas à nous. Nous faisons notre action de grâces à cheval et en courant. »

Tous les grands héroïsmes militaires ont été inspirés et soutenus par le sentiment religieux, et c'est le cas de le redire une fois de plus : *Pietas ad omnia utilis est.* La nation qui devient impie devient en même temps lâche et timide. Elle a peur de la mort, peur de la défaite : elle hésite, elle recule et devient, en moins d'un demi-siècle, le jouet des autres nations.

Vous serez braves, jeunes gens chrétiens, si jamais vous êtes appelés à vous battre. Vous serez braves comme vos camarades de 1870 l'ont été, et comme eux, s'il le faut, vous mourrez sans peur, parce que vous aimez Dieu et que vous savez qu'après une telle mort il y aura pour vous une vie glorieuse et sans fin.

Vous serez braves aussi par amour pour la patrie. Le patriotisme est le second ali-

ment du courage militaire. C'est lui qui échauffe les grandes âmes et qui les anime au combat. « Il faut être homme, chrétien, Français, » a dit Malebranche. Il est doux de mourir pour la patrie parce que la patrie est la grande famille où Dieu nous a fait naître, et qu'il faut défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il est doux de combattre pour repousser l'ennemi loin des frontières qu'il a violées. Il est doux de se sentir le protecteur armé de tant de mères, de tant d'épouses, de tant d'enfants, de tout un peuple plongé dans une anxiété profonde. Certes, la guerre est un affreux châtiment de l'humanité, une des suites les plus effroyables du péché originel; mais le Dieu bon a su y mettre une lueur étincelante, d'une entraînante séduction, en permettant à l'homme d'y acquérir des mérites et d'y mourir avec honneur.

« Je suis content de mourir, » répétait en souriant Arthur de Chalus. « Je quitte la vie doucement et avec joie, » disait Joseph Guérin, le jeune et saint zouave pontifical. « Depuis longtemps j'ai fait à Dieu le sacrifice

de ma vie. Soyez jaloux de mon bonheur et consolez ma pauvre mère. »

Et les mères, saisies du même élan, se disaient heureuses d'avoir vu leurs fils mourir si glorieusement. Mme d'Héliand, en recevant la nouvelle de la mort de son fils tombé au champ d'honneur, entonne le *Te Deum*. Mme de Pimodan apprend la mort de son mari, tué à Castelfidardo, pour la défense du Saint-Siège. Elle enlève dans ses bras son fils âgé de quatre ans, en s'écriant : « Et toi aussi tu seras soldat du Pape ! »

L'amour de Dieu, l'amour de la patrie, sont donc les véritables sources du courage militaire. Mille exemples le prouvent. Tout récemment encore, nous ne pouvions relire sans émotion le récit des hauts faits d'armes de l'amiral Courbet, qui est bien, lui aussi, le type accompli du chrétien et du patriote.

« C'est au cri de *Vive la France !* que les troupes passent, au pas de charge, devant le petit mamelon d'où l'amiral, exposé au feu le plus meurtrier, les salue avec une émotion qu'il ne peut contenir. Ah ! vous

pouvez courir à l'assaut, fantassins de marine, turcos, fusiliers, légionnaires!... Le chef que vous saluez à travers la mitraille y montera en même temps que vous. Vous le savez : c'est ce qui vous enlève!... »

Mais au-dessous de ces causes premières, amour de Dieu et amour de la patrie, il en est de secondaires qui sont encore puissantes. De tout temps, surtout dans notre belle France, la passion des armes a fait palpiter les âmes généreuses. Notre histoire est pleine de journées lumineuses, qui, la plupart, Dieu merci, ont été consacrées à la défense de l'Église et des plus nobles causes. Tolbiac, Poitiers, Pavie, Jérusalem, Bouvines, la Mansourah, Rocroy, Fontenoy, Navarin, Alger, Castelfidardo, Mentana. Ces journées ont illustré notre race : les unes ont sauvé la liberté de l'Église et délivré l'Europe, les autres ont sauvé l'intégrité de notre territoire, les autres ont porté au milieu de la barbarie le flambeau de la civilisation, quelques-unes enfin ont été les vengeresses du droit outragé. Pour soutenir de tels combats, notre pays n'a jamais manqué

de guerriers. Il eut d'abord les bataillons d'Austrasie qui suivaient Charles Martel, et les paladins de Charlemagne qui parcouraient chaque année l'Europe, et, à chacune de leurs étapes, plantaient une croix. Plus tard vint la chevalerie, avec ses héroïsmes militaires, la chevalerie dont les beautés ont été trop longtemps méconnues, et qui n'était que l'épée mise au service de toutes les faiblesses. De nos jours, le rôle glorieux des chevaliers est dévolu à chaque soldat : la valeur a élargi son empire, mais elle n'a rien perdu en force ni en pureté. Le sang qui coula à Loigny est le même que celui qui coulait à Bouvines, et celui qui fut répandu pour la Papauté dans la journée de Mentana n'offre aucune différence avec celui de Poitiers ou de la Mansourah. Sang français, sang de héros, sang versé pour la justice, et source inépuisable de gloire.

On comprend donc que l'amour des armes, la soif des combats, le désir de s'illustrer aux yeux de ses concitoyens par de hauts faits, aient de tout temps entraîné la jeu-

nesse française dans les camps. De telles ardeurs sont aussi nobles que légitimes. Chercher la gloire dans les batailles, aimer la poudre, frémir au son du canon, s'élancer avec enthousiasme à l'assaut d'une place ou dans les rangs ennemis, sont des passions que l'on aime à voir étinceler sur de jeunes fronts. Allez au feu, jeunes gens qui embrassez la carrière des armes ou qui êtes appelés au service de votre pays : combattez avec vaillance et que Dieu bénisse votre épée. Jamais la France n'eut un besoin plus pressant de votre valeur.

Pour que votre courage ne s'éteigne pas dans les jours de fatigue et d'attente, laissez-moi vous le dire : jamais une génération d'hommes n'a manqué d'occasion de manifester son héroïsme. Tôt ou tard, cette occasion viendra pour vous. Vous n'aurez qu'à ne pas la laisser passer sans la saisir. Examinez bien. Tout âge a eu son épopée. Plusieurs en ont eu jusqu'à deux ou trois. La génération qui vous a précédés a pu servir le Pape de 1860 à 1870, et s'élancer ensuite à la défense de la patrie. Le même

jeune homme a pu prendre part à deux épopées militaires : être à Mentana et à Patay! La vie de Charette résume ces deux gloires, et qui sait ce que nous réserve l'avenir! Ceux qui disent avec amertume qu'il n'y a plus de place en notre siècle pour l'enthousiasme et pour le service des grandes causes, ferment les yeux pour ne point voir ces vérités évidentes. Ceux-là mêmes qui se lamentent auraient pu se faire tuer plusieurs fois pour les causes les plus sacrées, les plus enthousiasmantes, si je puis ainsi dire, qui se soient jamais vues, et ce sont eux qui découragent la jeunesse. N'écoutez pas, mes chers amis, ces sceptiques volontaires qui voudraient dessécher votre cœur et éteindre la flamme qui brûle en vous, mais plutôt prêtez l'oreille : entendez-vous ces grondements lointains du canon? Le ciel est lourd. De gros nuages roulent à l'horizon, et, vous le savez, quand le ciel est chargé d'électricité, il faut à la longue que la foudre éclate. Il en sera de même pour les nations. Elles ne pourront longtemps rester armées jusqu'aux dents et se

ruiner sans se battre. Regardez plus au sud : le Pape est enchaîné dans Rome. Le sang a coulé, inutilement en apparence, dans les champs de Castelfidardo et de Mentana. Mais pensez-vous que le ciel ait dit son dernier mot, et que la violence, la force, la fourberie triompheront toujours! Croyez-vous que l'œuvre de Garibaldi étouffera à jamais celle de La Moricière? Soyez attentifs. De grandes choses se préparent. Je ne sais quand l'heure sonnera, j'ignore par qui vous serez appelés, si ce sera par la Papauté attaquée dans son dernier refuge, ou par la patrie, menacée de nouveau, et cette fois dans sa vie; mais ce que je sais, ce dont je suis certain, c'est que vous serez appelés, c'est que l'heure viendra pour vous d'être les martyrs du Christ ou de la France. Et je ne puis voir passer un jeune homme sans me dire aussitôt : « Celui-là verra de rudes combats. Puisse-t-il y prendre part avec honneur! »

LIVRE IV

LA DISTINCTION

CHAPITRE XV

LA VRAIE NOTION DE LA DISTINCTION

Il n'y a point de séduction comparable à celle qu'on éprouve à la vue d'un jeune homme distingué. Son seul aspect fait vibrer tous les sentiments généreux; les regards s'arrêtent sur lui avec complaisance et l'on se sent porté à l'aimer avant même de le connaître. La vraie distinction est une des armes les plus précieuses de l'apostolat, et celui qui ne s'en sert que pour le bien exerce autour de lui une heureuse et féconde influence.

« Rien n'est beau, dit le P. Vanderspeeten, comme le portrait que les contemporains

de Berchmans nous tracent du saint jeune homme à vingt ans. Doué de tous les avantages extérieurs que peut désirer un adolescent, d'une douceur et d'une modestie qui rehaussaient sa beauté, d'une conversation agréable, d'une bonté de cœur qui ne dégénérait jamais en faiblesse, il faisait la gloire de ses maîtres et l'orgueil de ses condisciples. Il n'était pas de ces natures sauvages qui s'imaginent qu'on ne peut être vertueux sans paraître chagrin et qui, par les manières dures et désagréables avec lesquelles ils pratiquent la vertu, lui font plus de tort que d'honneur. Dans le saint jeune homme, gai, honnête, aimable, la dévotion paraissait si pleine de grâces, qu'en jetant les yeux sur lui on avait de l'estime et de l'inclination pour elle. « Sa vue seule, disait un des témoins « du procès de sa béatification, donnait une « sorte de joie spirituelle à ceux que la « nature, ou une circonstance particulière « rendaient tristes ou moroses. » « Le sourire « épanoui sur ses lèvres, dit à son tour le « célèbre P. Hoschius, montrait la paix de son « âme et la tranquillité de sa conscience. »

Ce gracieux portrait nous remet en mémoire un mot fameux et profondément vrai de saint François de Sales :

« Un saint triste est un triste saint. »

Les promesses de l'éternelle vie ne sont-elles pas, en effet, les sources inépuisables de la gaieté chrétienne qui brille au front du catholique ?

La vue de saint Louis de Gonzague produisait la même impression que celle de saint Jean Berchmans. Écoutons le P. Cepari, l'historien de sa vie : « Saint Ambroise disait qu'il n'y a rien de plus souhaitable que de voir un homme juste, car l'aspect des justes est une leçon pour la plupart des hommes, et, pour les parfaits, un sujet de consolation et de joie. Tels étaient les effets que produisait la vue de Louis de Gonzague, de sorte qu'il vérifiait encore ce qu'ajoute saint Ambroise, que le regard du juste guérit et que les rayons de ses yeux semblent transmettre une certaine vertu à ceux qui souhaitent sincèrement de le voir. »

Le même auteur parle en ces termes de saint Stanislas Kostka : « Il n'y avait rien de

plus beau que lui et l'on disait de sa beauté ce que saint Ambroise dit de celle de la sainte Vierge, qu'elle inspirait le désir d'être chaste et que c'était assez de la regarder pour être délivré des tentations impures. Moins il affectait de plaire aux hommes, plus il avait bonne grâce à faire ce qu'il faisait. Il était doux et affable, mais il avait un air sérieux qui lui attirait du respect. »

Que si l'on nous reproche de ne donner que des exemples tirés de trop haut, nous rappellerons ce qu'écrivait le P. Olivaint du P. Xavier de Ravignan : « On ne pouvait imaginer un type de jeune homme plus à souhait que ce magistrat de vingt-quatre ans qui après de brillants débuts donna sa démission. Sa physionomie était admirable d'expression, son front plein de noblesse, une propreté, une élégance irréprochables, une politesse parfaite et je ne sais quoi qui est le reflet d'un grand caractère, d'une haute intelligence, d'un cœur aimant et pur. »

Nous reproduisons enfin le portrait, à vingt ans, de don Gabriel Garcia Moreno : « Son âme se peignait dans sa physionomie.

Il avait une figure régulière et expressive. On voyait briller dans ses grands yeux noirs la flamme de son intelligence et sur son large front une franchise et une loyauté qui lui gagnaient tous les cœurs. »

Vous me pardonnerez, mes chers amis, de vous donner tant d'exemples, parce qu'ils servent à éclairer ma pensée sur un point difficile à préciser et à définir, et pourtant j'éprouve un vif regret de ne pouvoir vous tracer le portrait du grand homme de bien qui ne se sert de l'incomparable distinction que Dieu lui a donnée que pour entraîner la jeunesse française et tous ses contemporains dans les combats généreux; mais il vit, il déteste la flatterie, et je ne puis que vous laisser deviner cet illustre ami dont le nom brûle ma plume au moment que j'écris ce chapitre et mon livre tout entier.

Quel est donc le secret de cette attraction mystérieuse et puissante que l'on nomme la distinction et qui produit son effet sur tous les hommes?

Vous l'aurez bien vite compris.

La distinction est une émanation extérieure de la vertu, un reflet de la beauté de l'âme dont les qualités jaillissent sur le visage. Les traits physiques, la régularité importent peu : tout réside au dedans. C'est ce que dit la sainte Écriture : « Un homme se fait connaître en se montrant, et les sentiments du cœur se lisent sur la figure. »

Le vêtement, le rire et la démarche de l'homme racontent ce qu'il est. Le latin est plus énergique encore : *Ex visu cognoscitur vir, et ab occursu faciei cognoscitur sensatus. Amictus corporis, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo* (1).

De même donc que le jeune homme impur, lors même que la nature lui aurait départi la beauté et la force, ne saurait dissimuler sous les apprêts et les recherches les vices qui souillent son âme et rendent son visage repoussant, de même aussi le jeune chrétien n'a aucun effort à faire pour paraître ce qu'il est : séduisant et distingué.

Le visage est le miroir de l'âme : si l'âme

---

1. Eccle., XIX, 26, 27.

est belle, l'image sera belle aussi, quel que soit l'encadrement du miroir; si l'âme est laide, l'image sera laide, car le miroir a cette propriété d'embellir ou d'enlaidir les objets qu'il reflète.

S'il en est ainsi, et nul ne peut en douter, tellement l'expérience journalière est convaincante à cet égard, la distinction peut appartenir à tous, aux princes, comme saint Louis de Gonzague, aux gentilshommes comme Stanislas Kostka, aux fils de tanneurs et d'ouvriers, comme Jean Berchmans. Que de fois n'avez-vous pas rencontré, dans nos belles régions chrétiennes de l'ouest de la France, des fils de paysans vendéens portant sur leur visage une distinction remarquable, qui étonne quand on n'en connaît pas la source! Mais, quand on les a vus s'approcher de la Sainte Table, on sait où ils puisent l'éclat saisissant de leur regard et la pureté de leur sourire.

Ne vous y trompez pas, jeunes gens. Distinction veut dire supériorité. Supériorité de la vertu sur le vice, des nobles sentiments de l'âme sur les pensées vulgaires.

Le jeune homme distingué est un jeune homme qui se distingue des autres par ses qualités de cœur et d'esprit. La distinction suppose des aspirations vers le bien, le beau, le vrai, le pur, vers Dieu qui est le père et l'ami de toutes les vertus. Ces aspirations constantes se traduisent sur le visage et jusque dans la démarche ; et l'on dirait que la flamme divine qui brûle dans l'âme du jeune homme chrétien projette des lueurs sur son front.

La distinction suppose aussi le savoir.

Nous l'avons dit : le jeune homme chrétien serait incomplet s'il était ignorant. Sa distinction aussi serait incomplète et compromise : incomplète, parce qu'au lieu d'être une supériorité sur un point, elle serait une infériorité ; compromise, parce que la piété non fortifiée par la science est toujours en péril d'erreur. Aussi les saints patrons de la jeunesse chrétienne travaillaient-ils avec ardeur, et tous les hommes distingués dans tous les siècles ont été des modèles de labeur incessant et courageux.

Soyez donc distingués, jeunes gens. Soyez-

le pour faire honneur à l'Église, à vos parents et à vos maîtres; soyez-le pour vous-mêmes afin de mériter l'estime et l'affection des hommes, et, par là, leur faire plus facilement du bien. Pour l'être, soyez vertueux et demeurez simples. Ne cherchez pas la distinction là où elle n'est pas, dans le luxe des vêtements ou l'étude approfondie des modes. La vraie distinction n'a pas d'ennemie plus redoutable que l'afféterie. Jeunes gens chrétiens, restez chrétiens, et vous serez en même temps, sans effort, des jeunes gens distingués. Élancez-vous ensuite vaillamment dans la vie, et n'ayez peur : si vous êtes purs, la Vierge qui vous aime jettera sur vous son blanc et beau manteau, invisible et pourtant visible, qui charmera tous ceux que vous approcherez!

D'après tout ce que nous venons de dire, la distinction est un don précieux, que Dieu fait à qui le mérite. Il est toutefois certaines manifestations extérieures que le jeune homme chrétien, déjà distingué par lui-même, ne doit pas négliger et dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI

LA TRIPLE DISTINCTION DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN (TENUE — LANGAGE — ESPRIT)

La distinction du jeune homme chrétien se manifeste à l'extérieur de trois façons tellement importantes, que nous croyons devoir les examiner séparément.

La première est celle qui regarde la tenue, les manières, et qui constitue ce qu'on pourrait appeler la bonne grâce. Elle a sa source dans cette vieille et célèbre politesse française, qui était en si grand renom autrefois dans toutes les cours de l'Europe, et qui nous valait une considération méritée. Le Français se distinguait alors du premier coup d'œil au milieu de la foule par les

égards polis qu'il avait pour les personnes dignes de respect, et c'était une jouissance spirituelle fort appréciée que celle d'un entretien avec un homme duquel on n'avait jamais à craindre un manque de tact ou de délicatesse.

Que je voudrais pouvoir vous faire comprendre, mes chers amis, à quel point la politesse est chose précieuse! Elle est le doux lien de la vie qui arrête les querelles sur le point d'éclater; elle atténue l'amertume des expressions qui montent du cœur irrité; elle se met en travers de l'inoubliable, et maintient dans notre monde si divisé, si troublé, les relations sociales entre les membres des familles ou les amis. Aujourd'hui que la politique a fait irruption dans tous nos foyers, elle est plus nécessaire que jamais. La politesse est le grand levier de l'éducation; elle charme les vieillards et sourit aux hommes mûrs, qui ne sont jamais insensibles aux marques de respect. Elle est utile même aux débuts de la vie chez l'enfant, chez le jeune homme, au foyer conjugal où elle forme un des condiments les plus dura-

bles de l'amour chrétien, partout enfin et dans toutes les conditions.

Les païens savaient apprécier la politesse et la distinguaient de la frivolité ou de la fade coquetterie. Un jour, au théâtre d'Athènes, deux vieillards lacédémoniens entrèrent au milieu de la représentation, et jetant les yeux sur l'immense amphithéâtre, ne virent qu'un jeune homme se lever à leur entrée : « Celui-là appartient à la jeunesse de Sparte, » dirent-ils. Ils ne se trompaient pas : l'éducation spartiate faisait le plus grand cas de la politesse; celle d'Athènes était déchue depuis Alcibiade.

Le christianisme épura la politesse en la rattachant au respect dû aux ministres du Seigneur et au culte des martyrs. Le vrai chrétien est nécessairement un homme poli. La chevalerie fut au moyen âge la plus grande école de politesse qu'on eût jamais vue, et le jeune chevalier devint le type accompli du jeune homme distingué. On raconte de saint Louis qu'à l'âge de vingt ans il était tellement respectueux et poli, qu'il séduisait déjà tous les cœurs et préparait de

loin son admirable règne. Louis XIV eut plus tard le même privilège. Il était poli partout et toujours, et ce n'étaient pas seulement les grands seigneurs ou les dames de la cour qui avaient droit à ses égards, mais aussi le vieillard pauvre ou l'humble femme de l'artisan. Il exigeait la politesse autour de lui; mais, pour avoir le droit de se montrer sévère, il était lui-même un modèle de politesse, et c'est aux traditions de sa cour que la France doit une part de sa renommée.

De nos jours, malheureusement, la politesse s'est amoindrie. Cette diminution, que je ne veux point exagérer, mais qui est incontestable, est due à la méconnaissance des hiérarchies sociales et à la disparition du respect. Le moyen d'être poli quand on ne respecte plus! Il n'est resté de la politesse que quelques usages d'une banalité extrême dont on se décharge, hélas! trop facilement, et les yeux sont à tout instant choqués et attristés au spectacle de jeunes gens foulant aux pieds, dans la rue ou même dans leurs foyers, devant les personnes les plus

respectables, leurs mères, leurs sœurs, leurs maîtres ou leurs amis, les notions les plus élémentaires de la politesse.

La politesse est un des bienfaits de l'éducation première; aussi ne saurait-on trop appeler l'attention des familles sur ce point important. On sait, en effet, que l'éducation, à la différence de l'instruction, se refait peu quand elle a été négligée dès le premier âge. L'enfant grossier court grand risque de ne pouvoir se dégrossir à vingt ans, et il souffrira toute sa vie de la faute de ses parents. Toutefois, il faut le dire, il est des lacunes que le jeune homme chrétien peut combler à force de soins et d'attentions. Sa vertu supplée à une partie de ce qui lui manque et peut-être à tout avec la grâce de Dieu. Sachant que son corps est le temple du Saint-Esprit et ayant été à l'école du respect en étudiant l'histoire et la science religieuse, il saura acquérir une politesse qui lui sera propre et qui aura d'autant plus de saveur qu'elle sera due au travail et à la réflexion.

Observez-vous donc, jeunes gens, et veil-

lez attentivement sur votre tenue; ne soyez ni communs ni vulgaires, et bannisez peu à peu de chez vous ces formes choquantes, ces omissions fâcheuses et tout ce laisser-aller démagogique qui bat en brèche le respect, tue la politesse et anéantit la distinction.

Faites-le pour vous-mêmes, je vous en prie, car le jeune homme distingué a une telle supériorité sur les autres et obtient de tels avantages, qu'il ne faut pas mépriser cette force que vous pouvez acquérir et augmenter avec un peu d'attention.

La seconde forme de la distinction est celle du langage.

De tristes modes, charriées par le flot écumeux de la démocratie, se sont introduites chez nous. Les jeunes gens (et aussi les hommes peut-être) se livrent à un dévergondage incroyable de paroles obscènes, ou tout au moins légères et à double entente. Ce langage, hélas! ne s'est pas borné à envahir la rue et le boulevard, il a pénétré jusque dans les salons, où il heurte à la fois la distinction, le bon sens, les convenances

sociales, la vertu, et les oreilles délicates ont peine à le fuir, tellement il est partout. On l'accueille par des sourires complaisants qui sont déjà autant de marques de secrète complicité, puis on y prend part, on enchérit, on s'entraîne, et, poussé par cette vulgaire émulation, on arrive à une hauteur ou plutôt à une profondeur de sottise et de propos malsains qu'il est difficile de mesurer. N'avons-nous donc plus d'esprit qu'il nous soit nécessaire de nous égarer de la sorte? Avons-nous perdu le sens des mots, la notion de la pureté? Méprisons-nous à ce point les autres et nous-mêmes? Ce doux plaisir de la conversation aimable, spirituelle, utile, qui fit la joie de nos pères, ne le connaissons-nous plus?

En tous cas, je dois le dire, le jeune homme qui s'abandonne à cet étrange volapuk de la grossièreté se livre à trois dangers.

Le premier est de s'habituer tellement au jargon spécial à cette langue, qu'il lui devient impossible de s'en défaire et que l'usage de la parole publique lui soit dé-

sormais interdit. On m'en a cité un exemple demeuré célèbre, dans une génération d'étudiants. Un jeune homme parlait dans une de ces conférences de droit où l'on s'habitue, en robe, au métier d'avocat. Les auditeurs étaient attentifs, car leur ami était un travailleur et on attendait beaucoup de lui. Tout à coup, au milieu d'une période, l'infortuné perd pied et, pour se tirer d'embarras, lance un de ces adjectifs étonnants qui lui étaient familiers et qui seul, pensait-il, traduisait exactement sa pensée. Il y eut un cri, un accès fou d'hilarité dans la salle, et le pauvre jeune homme, désarçonné, regagna piteusement sa place. Cette soirée lui a porté malheur. Il a renoncé tout à la fois à la parole publique, à la profession qu'il aimait, et même à un travail pour lequel il ne se croyait pas fait, et il a échoué dans la vie.

Le second danger est celui de se bannir soi-même de la société vraiment distinguée qui ne se soucie point d'écouter ni d'admirer un tel langage. Le jeune homme qui savoure les propos grossiers et qui en fait un continuel usage se ferme certains salons ou cer-

taines carrières où la distinction du langage est de rigueur, ou bien il s'expose à laisser un jour tomber de ses lèvres un de ces mots qui tuent un homme beaucoup plus sûrement qu'une balle. La Chambre des députés en a fourni en ces dernières années plusieurs exemples d'une telle nature, qu'il nous est impossible même d'y faire allusion.

Enfin, le troisième danger est celui de faire mal penser de soi, et de se diminuer dans l'esprit de l'auditeur par l'emploi d'expressions qui semblent ne pouvoir appartenir qu'à un jeune homme corrompu, alors que bien souvent, hélas! ce sont des jeunes gens chrétiens qui en font usage. A quoi bon se faire tort ainsi? A quoi bon se constituer soi-même son propre ennemi? Qu'on y prenne garde : en donnant une mauvaise opinion de la vertu, le jeune homme fait injure à la religion qu'il aime et qu'il représente ostensiblement, il exerce son apostolat à rebours, compromet sa famille et ses maîtres, et encourt une responsabilité plus grande qu'il ne le croit vis-à-vis des hommes et vis-à-vis de Dieu.

Nous aimons à lire dans la touchante notice consacrée par le R. P. Billot à Bernard Veuillot, mort à dix-neuf ans au collège de Cantorbéry, que « la vertu de ce jeune homme se révélait dans ses paroles d'une convenance toujours parfaite... et que personne ne surprit jamais sur ses lèvres un mot tant soit peu risqué. » Un tel éloge n'est point banal et révèle des qualités rares qui eussent fait la joie de l'Église si les jours de Bernard Veuillot n'eussent été comptés dans les desseins de la Providence.

La troisième distinction, enfin, est celle de l'esprit. C'est de beaucoup la plus importante de toutes, et les autres dérivent d'elle. L'esprit distingué est celui qui ne se complaît pas dans les choses vulgaires, mais qui s'élève naturellement et sans effort de la chose la plus minime jusqu'à Dieu, l'auteur de tout ce qui existe, celui qui en tout et à propos de tout voit Dieu, celui qui aime à s'occuper des questions qui passionnent l'humanité et à s'entretenir des problèmes qui intéressent les causes de Dieu, de la patrie, de la famille, du juste et du vrai, celui à qui rien de noble

et de beau n'est indifférent et qui est également prompt à l'enthousiasme et au dévouement.

Cette distinction de l'esprit, qui n'est autre chose que la noblesse des âmes, amène naturellement le jeune homme à fuir ce qui est bas et vulgaire, à repousser les actions lâches, honteuses, à discerner du premier coup d'œil ce qui est laid ou vil, et à s'entourer d'amis qui pensent comme lui et n'éprouvent de joie complète qu'à contempler ce qui est vraiment beau.

Veut-on savoir où conduit la distinction de l'esprit chez le jeune homme chrétien, et jusqu'où peuvent conduire les entretiens d'amis sur les choses spirituelles? Qu'on écoute le récit suivant de la jeunesse de Garcia Moreno :

« Garcia Moreno, dit le P. Berthe, se promenait un jour dans les allées du Luxembourg avec quelques compatriotes exilés comme lui, mais dont les idées religieuses différaient des siennes. L'entretien roula bientôt sur un malheureux qui, s'obstinant dans son impiété, avait refusé

les sacrements en face de la mort. Quelques-uns, fanfarons d'athéisme, trouvaient cette conduite irréprochable « : Car enfin, « disaient-ils, cet homme a pris son parti « dans la plénitude de sa conscience et de « sa liberté. » Garcia Moreno prétendait, au contraire, que, si l'irréligion s'explique assez facilement pendant la vie, par suite de la légèreté humaine et des affaires qui absorbent l'attention, l'impiété à la mort est une véritable monstruosité. Ses adversaires s'en prirent alors au catholicisme, ressassant toutes les objections que l'incrédulité oppose à nos dogmes; mais sur ce terrain encore ils virent bientôt qu'ils avaient affaire à plus fort qu'eux. Avec sa foi ardente, sa logique impitoyable, il mit en poussière leurs vaines arguties; puis, s'animant par degrés, il leur montra non seulement la vérité, mais encore la souveraine grandeur et l'idéale beauté des mystères chrétiens, et cela avec tant d'enthousiasme et de sagacité, qu'un de ses interlocuteurs, pour esquiver la discussion, lui dit avec une franchise un peu brutale : « Vous parlez

« très bien, cher ami ; mais cette religion si « belle, il me semble que vous en négligez « un peu la pratique. Depuis quand vous « êtes-vous confessé ? »

« Cette observation, qui frappait juste, arrêta court l'éloquent polémiste. Déconcerté, il baissa la tête un instant ; puis, regardant dans les yeux son contradicteur :

« Vous m'avez répondu, dit-il, par un ar- « gument personnel qui peut vous paraître « excellent aujourd'hui, mais qui demain, je « vous en donne ma parole, ne vaudra plus « rien. » Et il quitta brusquement la promenade. Rentré dans sa chambre, en proie à une vive surexcitation, il médita longtemps sur les années écoulées depuis le jour où, plein de ferveur, il se consacrait à Dieu aux pieds de l'évêque de Guayaquil. Dieu ne l'avait point appelé au service des autels ; mais l'avait-il dispensé de l'aimer de tout son cœur ? Sous une vive impression de douleur, il tombe à genoux, dans sa chambre, prie longtemps, et s'en va, le soir même, se confesser au premier prêtre qu'il rencontre dans une église. Le len-

demain, il était à la sainte Table, remerciant Dieu de l'avoir forcé à rougir de sa négligence et de sa tiédeur. Dès lors il reprit ses habitudes de piété, pour ne plus les quitter jamais.

LIVRE V

L'HONNEUR

CHAPITRE XVII

L'HONNEUR

L'honneur est une des qualités les plus attachantes du jeune homme chrétien. C'est elle qui le fait aimer de tous et qui donne à sa vie une dignité dont rien n'approche.

Qu'est-ce que l'honneur? C'est le droit qu'un homme a conquis au respect, à l'estime et à la confiance d'autrui.

L'honneur est donc une conquête, et une des plus grandes que l'homme puisse faire, puisqu'elle est une conquête de l'ordre moral, où tous les coups sont portés contre

l'ennemi intérieur et pour la gloire de Dieu.

Allons plus loin. Quelles sont les bases de l'honneur? Ce sont les plus nobles vertus de l'âme, la franchise, la loyauté, la fidélité à la parole donnée et à la conscience, la droiture dans les intentions et dans les actes, et enfin la sincérité dans les discours.

Voilà ce qui fait l'homme d'honneur! Être un homme d'honneur, un homme à qui l'on peut se fier! il n'y a point d'ambition plus belle ni plus nécessaire. Celui-là n'est pas digne d'être appelé un jeune homme chrétien qui n'a pas le sens de l'honneur.

Toutes les vertus que nous venons d'énumérer comme étant les sources de l'honneur peuvent se résumer en une seule : la loyauté. La loyauté est comme un acier trempé qui forme autour de l'âme une cuirasse impénétrable à la trahison, à la lâcheté, à la fourberie et au mensonge.

Oh! la belle chose que le loyal ser-

viteur, le loyal soldat, toujours fidèle à la voix de son chef, prêt à courir où on l'envoie, prompt à se faire tuer si l'honneur l'exige, ne murmurant, ne louvoyant, ne dissimulant jamais : « J'ai vu le général de Sonis, c'est l'honneur! » disait un autre général. « Et de serviteurs tels que vous, écrivait Henri IV à l'un de ses hommes de guerre, j'estime bons même les morceaux! » Oh! l'admirable vertu que la loyauté du commerçant qui ne trompe ni ses confrères ni le consommateur, et à qui la mauvaise foi dans les affaires ou les manœuvres frauduleuses dans la concurrence sont inconnues! Oh! la belle et rare qualité que la droiture et la sincérité de l'homme politique qui reste fidèle à son parti et qui ne dit jamais à la tribune ou n'écrit jamais que ce qu'il pense et ce qu'il croit utile à sa patrie! Oh! la douce et délicieuse loyauté que celle de l'ami qui reste fidèle à ses amis, et qui, loin de les tromper, ne leur dissimule jamais la vérité et s'épuise en efforts pour les rendre

bons, pieux et fidèles à Dieu, tels qu'il les rêve !

« Il y a des liens qu'on ne doit pas rompre, des engagements moraux auxquels on ne doit pas manquer, écrivait le général de La Moricière. Je conçois que l'on trouve étrange de voir un homme tenir à quelque chose dans un temps où personne ne tient à rien. Il est possible que ce soit mal faire ses affaires au point de vue politique ; mais tous ces gens-là valent-ils la peine qu'on règle sa conduite sur leurs caprices, voire même sur leurs mauvaises passions ? » Et plus tard, ayant été toute sa vie fidèle à ce principe de loyauté absolu, il pouvait s'écrier : « Je mourrai avec cette consolation d'avoir accompli mon devoir et sauvé mon honneur dans la position qui m'était faite. Ce sera quelque chose que de pouvoir regarder tout le monde en face dans la vallée de Josaphat ! »

« Les volontaires pontificaux ont attesté l'*honneur* de notre nation, disait Mgr Dupanloup. Ils ont attesté que la France, dans une partie de ses enfants, est toujours la France de Charlemagne et de saint Louis ; que le

pays qui envoyait jadis ses plus vaillants chevaliers mourir pour le tombeau du Christ n'a pas épuisé tout ce sang généreux, puisqu'il en conserve encore assez pour en verser sur le tombeau des apôtres; que le cœur de la France, si on ne l'étouffe pas, si on lui laisse son battement naturel, bat toujours pour l'Église catholique. Voilà ce qu'ils ont attesté, et c'est pourquoi je les regarde comme les martyrs non seulement de l'Église et du droit, mais comme les martyrs de l'*honneur* français. »

La semence de l'honneur est répandue dans le monde entier. Elle ne grandit pas toujours, mais elle lève partout. Tout homme, toute famille, toute association a son honneur à garder. La loi de l'honneur est commune à tous les êtres intelligents. Dieu lui-même a son honneur, qu'il a bien voulu nous confier pour un temps, et dont nous sommes ici-bas les gardiens et les vengeurs.

Reprenons ensemble cette énumération, jeunes gens, et vous verrez que je ne vous ai point trompés.

L'homme, d'abord, a son honneur indivi-

duel qu'il doit conserver pur et intact, tant vis-à-vis de Dieu que vis-à-vis des hommes. Sans doute, nous savons bien que nul ne peut tromper Dieu ; mais il y a des hommes tellement enclins au mensonge et à la fourberie, qu'ils cherchent à abuser le ciel par des semblants de piété, ou par les démonstrations apparentes d'une foi qui n'est point au fond de leur cœur. A l'égard des hommes leur hypocrisie est plus grande encore, et ils aiment à compter les esprits innocents qui sont tombés dans leurs pièges. A la fin pourtant, leurs manœuvres tortueuses sont découvertes et leur vie s'éteint dans la honte.

Voyez l'homme sans honneur. Ses pas sont hésitants, son regard louche : il longe les murs, et l'on dirait qu'il a peur du soleil. Le sourire de ses lèvres est apprêté et comme façonné par la main d'un ouvrier ; il est toujours le même et a perdu toute sa saveur. Le langage aussi est préparé et étudié, et les mots, habiles au mensonge, se succèdent avec art. Tout est faux dans cet homme : la démarche, les paroles, le

regard, le sourire, et les âmes droites et simples s'écartent de lui instinctivement.

Voyez au contraire l'homme d'honneur. Il n'étudie ni son attitude, ni ses paroles, ni ses mouvements. Il marche, il parle, il agit à l'impromptu, selon les mouvements de sa pensée. Sa sincérité éclate sur son visage, et la loyauté forme autour de son front comme une couronne qui commande le respect et attire les sympathies. Auprès de lui on vit en paix, car on sait qu'il ne trahira pas, qu'il ne livrera aucun secret, qu'il défendra ses amis et son drapeau, et la sécurité de son commerce est comparable à ces roches de silex sur lesquelles on vit en repos, parce qu'on sait que les flots ne les ébranleront point.

La famille, aussi, a son honneur propre qui fait que tous ses membres sont d'une certaine façon solidaires les uns des autres. L'honneur de la famille, l'honneur du nom est souvent le mobile des actions les plus nobles :

« Je sais, mon père, écrivait un des zouaves en 1864, ce que je dois à mon

nom. Soyez tranquille; n'ayez peur que je l'oublie jamais. »

Un autre jeune homme, Alfred de la Barre, écrivait également en partant pour Rome : « Je n'ai pas pris ma résolution à la légère : six mois de réflexion l'ont affermie; elle a des bases solides que mes traditions n'ont fait que cimenter : ces bases sont ma foi et mon titre de gentilhomme. »

Il est si vrai que l'honneur de la famille n'est pas un vain mot, qu'on a vu des pères et des mères de famille mourir de chagrin en apprenant qu'une tache avait été faite par un des leurs au vieux nom qu'ils portaient avec tant de fierté; et la famille ainsi atteinte dans sa considération ne se relève qu'après un long temps. Dans nos campagnes surtout, où les traditions sont lentes à naître, lentes à s'éteindre, les familles tarées n'échappent à la défiance publique et ne reconquièrent l'honneur qu'après un quart de siècle et parfois un demi-siècle de vertus héroïques. Il faut deux générations

pour laver la tache faite par un seul homme.

L'honneur des associations n'est pas moins précieux, parce qu'il forme un lien qui unit tous les membres autour d'une idée, et les rend tous responsables des actes de chacun dans la vie sociale. Aussi les hommes y attachent-ils avec raison un grand prix. Lorsque vous aurez pénétré au sein des sociétés ouvrières de secours mutuels, corporations, syndicats ou autres, vous verrez, mes chers amis, combien les ouvriers sont jaloux de leur honneur, et avec quelle sévérité impitoyable ils écartent ou excluent les membres qui sont convaincus d'avoir forfait à l'honneur. L'un d'eux disait un jour : « Il faut que nous soyons encore plus hauts d'honneur pour notre Société que pour nous-mêmes, afin qu'on soit fier d'en faire partie. »

Faut-il rappeler ici la noble idée que les officiers, les soldats et les marins se font de l'honneur de l'armée, du régiment ou du vaisseau auquel ils appartiennent ? Quoi de

plus beau que cette passion de l'honneur qui fait que chaque soldat donnerait volontiers tout son sang pour empêcher que le drapeau ne fût saisi et souillé par les mains de l'ennemi? Où trouverait-on, après le désir de plaire à Dieu, un mobile plus puissant que celui de l'honneur pour river au cœur des officiers et des soldats la soif de la gloire et l'amour de la patrie?

Il traduisit la pensée de tout vrai Français, ce jeune Théodore Wibaux qui écrivait à son père : « Ce que je sais, c'est que mon épée ne sera point souillée, c'est qu'elle sera toujours au service du bon droit et de la justice lorsqu'ils se manifesteront sous une forme évidente. »

« Mon âme est à Dieu, disait le vieux Montluc, mon épée est au roi; mais mon honneur est à moi! »

L'Église aussi a son honneur, auquel on ne porte jamais impunément atteinte devant le jeune homme chrétien. L'honneur de l'Église, c'est l'honneur de la Papauté, l'honneur de l'épiscopat, l'honneur du clergé séculier et des ordres religieux, l'honneur

de toutes les institutions créées par les catholiques, et rien ne doit nous être plus cher que la défense de cet honneur toutes les fois que la calomnie, le mensonge ou l'erreur s'attaquent à lui.

La patrie, enfin, a son honneur. L'honneur de la France ! De quel poids il était autrefois quand le nom de « *Français* » était synonyme de « *loyal* », quand nos armées n'étaient employées qu'au service du bien, quand notre autorité matérielle et morale était telle, qu'un coup de canon ne se tirait pas en Europe sans la permission du roi ! La Révolution y a porté atteinte par ses institutions et par ses actes qui ont bouleversé l'Europe et ont tenté de mettre la force et l'utile là où étaient le droit et le juste ; mais, Dieu merci, elle ne l'a pas tué. Non, l'honneur de la France est toujours une grande chose ; le sang français coule encore et coulera toujours pour les causes nobles ; il y avait autant et peut-être plus de sang français répandu à Castelfidardo et à Mentana que de sang de toutes les autres nations réunies ; en dépit des fautes et des erreurs de notre gouver-

nement, le nom de Français est toujours celui qui désigne, sur les plages du Levant et jusque dans l'Extrême Orient, les meilleurs et les plus vaillants d'entre les Européens; et si notre drapeau a dû reculer devant le drapeau allemand, il n'a pas du moins reculé sans gloire. L'ennemi lui-même nous a rendu justice, et le cri qui s'est échappé de ses lèvres pendant la charge de Reischoffen ne sera pas perdu pour l'histoire. Comme après Pavie, l'honneur de la France est sauf. Tenez-y, jeunes gens, comme y tenait François I[er], et que cet honneur vous soit aussi cher que votre propre vie.

Mais j'ai dit que Dieu lui-même, ne voulant pas faire exception à la loi générale, avait son honneur qu'il nous avait confié. Oui, mes amis, vous avez charge de l'honneur de Dieu, en ce sens, d'abord, que vous devez défendre contre toute attaque et contre toute raillerie les vérités et les lois divines, le christianisme, la religion, les cérémonies du culte et les dogmes pieux auxquels nous devons tout. Vous avez ensuite à maintenir l'honneur de Dieu en

conservant intacte votre vertu, car la religion est atteinte et vous scandalisez vos frères toutes les fois que vous, qui faites profession d'être un chrétien, vous souillez votre âme et commettez quelque faute. Vous avez enfin à combattre pour l'honneur de Dieu en prenant énergiquement parti, dans les discussions humaines, pour les hommes qui représentent ici-bas la cause divine, et en ne les laissant jamais insulter ou calomnier devant vous sans les défendre aussitôt. À ces trois points de vue, l'honneur de Dieu est entre vos mains; mais cette responsabilité, qui serait écrasante si vous étiez seuls, ne vous effraiera pas, parce que vous savez que la grâce divine est avec vous.

Il ne nous reste plus qu'à tirer la conclusion de ce qui précède :

Si vraiment tout être intelligent et libre a son honneur; si la notion de l'honneur est une de celles qui sont le plus répandues sur la terre; si l'honneur régit aussi bien les individus que les familles, les associations et les peuples, n'en doutez pas, jeunes gens, chacun de vous sera, dans tout le

cours de sa vie, longue ou brève, calme ou agitée, régi par cette grande loi de l'honneur.

Prenez donc, à l'instant, la résolution de ne jamais sortir de la voie de l'honneur. Soyez fermes, loyaux, sincères, remplis de passion pour la vérité, ennemis du mensonge et des faiblesses. Ayez du caractère; ne vous laissez pas intimider par les hommes qui parlent haut et fort contre la vérité. Passez votre chemin, ne vous inquiétez pas des clameurs de la foule, restez fidèles à vos croyances, et qu'on dise en vous apercevant sur les places publiques ou dans la rue :

« Voyez-vous ces jeunes gens chrétiens? Saluez-les avec respect : ce sont des hommes d'honneur, à la parole desquels on peut se fier, car ils sont francs dans leurs discours, loyaux dans leurs actes, et ils ne connaissent point la trahison! »

CHAPITRE XVIII

L'IMPORTANCE ET L'UTILITÉ DE L'HONNEUR

J'ai déjà montré, en définissant l'honneur et en étudiant ses bases, la grande place qu'il occupe dans le monde.

Mais, en allant plus loin et en dégageant la vraie notion de l'honneur, on voit mieux l'importance qu'il a dans le plan divin et son utilité parmi les hommes.

Pour nous faire comprendre, nous nous servirons d'une comparaison. L'honneur est comme une chaîne par laquelle Dieu a voulu, sans porter atteinte au libre arbitre, lier l'homme à la vertu.

Mais, dira-t-on, l'honneur est-il donc une chaîne? Oui, certes, et vous le savez bien, vous, mes jeunes amis, qui avez vu plusieurs

de vos camarades entraînés à certains moments vers le mal, mais retenus sur le bord de l'abîme par la crainte de compromettre leur honneur, l'honneur de leur famille, l'honneur de leur nom.

Vous le savez bien encore, car vous avez ouï parler de ces vieillards qui préféraient mourir plutôt que de trahir l'honneur de leur longue vie.

Telle est la chaîne de l'honneur, et l'on voit qu'elle a été donnée par Dieu comme un cadeau précieux fait à l'humanité pour combattre le penchant vers le mal par une vigoureuse impulsion vers le bien.

Ne faudrait-il pas être aveugle pour ne pas apercevoir les bontés de la Providence et pour ne pas comprendre la valeur des grâces dont votre vie est remplie?

On voit dès lors quelle est l'importance de l'honneur. L'honneur est un droit à l'estime et au respect, fondé sur la valeur morale, et, par conséquent, sur la vertu, surtout sur la justice à l'égard du prochain dans les rapports sociaux. Et comme les rapports sociaux ont principalement lieu par la parole, on

considère spécialement l'honneur dans la sincérité des discours, la fidélité aux promesses, l'observation des serments. Mais il n'y a rien d'exclusif, et, dans sa notion complète, l'honneur comprend et suppose dans l'homme l'inviolabilité de la conscience et produit dans les autres cette estime qui attire le respect et écarte l'injure.

Le droit à l'estime, fondé sur l'inviolabilité de la conscience, est à la fois la récompense du devoir accompli et le soutien de l'homme dans l'accomplissement du devoir.

C'est ainsi que l'honneur remonte à Dieu qui est sa source, et c'est en Dieu que le jeune homme chrétien doit aller le chercher.

Il y a un faux honneur, que le monde appelle parfois le point d'honneur, conception tout humaine, ou plutôt piège du diable destiné à détruire la notion du véritable honneur et à lui ôter ses bons effets sur l'âme. De ce faux honneur nous ne voulons point parler. Le jeune homme chrétien le reconnaîtra facilement à ce signe qu'il entraîne après soi la violation d'une des lois de Dieu et de l'Église, et ce signe fatal, signe de l'enfer,

suffira pour l'en détourner et pour le lui faire fouler aux pieds.

Si l'importance de l'honneur est grande, grande aussi est son utilité parmi les hommes.

Le jeune homme d'honneur est estimé, respecté et aimé.

Il est estimé de ses maîtres, de ses supérieurs et de ses camarades, car rien n'est plus précieux qu'un homme sur lequel on peut se fier, et à qui l'on peut tout dire ou tout demander sans crainte de trahison ou de lâcheté.

Les caractères se sont faits rares, et, quand un chef trouve un homme d'honneur, un cœur franc et loyal, un serviteur de la vérité, il a hâte de se l'attacher et il lui confie les postes les plus importants, les postes de confiance.

Car il en est dans la société comme dans l'armée. Ce n'est pas au premier venu qu'un général voudra dire : « Soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont; tu y resteras, tu y mourras au besoin, et nous passerons. » C'est à l'homme de cœur, c'est au brave

dont la réponse est connue d'avance : « Oui, mon général. »

Ainsi, parmi les hommes, on n'a confiance que dans l'honneur, et l'honneur seul donne la réplique aux propositions de l'héroïsme.

Voilà pourquoi le jeune homme d'honneur est respecté de tous, et il acquiert vite une autorité morale très grande sur ceux qui l'entourent, car on s'incline toujours devant celui qui sait lever le front contre l'erreur et dire courageusement et loyalement ce qu'il pense à chacun. Il m'a plusieurs fois été donné d'assister à ce beau spectacle d'un jeune homme loyal, courageux et sincère, petit parfois par la taille, mais grand par le cœur, tenant tête à ceux de ses camarades qui pactisaient avec l'erreur, ne laissant jamais passer un jugement téméraire ou faux sans le relever, et exerçant au bout de très peu de temps une influence considérable sur ses condisciples, tant est grand le prestige de la loyauté!

Enfin le jeune homme loyal est aimé. Comment ne l'aimerait-on pas? N'est-on pas sûr qu'en toute circonstance on sera dé-

fendu par lui? Ne sait-on pas que par derrière, aussi bien qu'en face, au dedans ou au dehors, son amitié sera constante, sa parole franche, son dévouement généreux? On s'attacherait à lui par simple calcul d'intérêt ou par reconnaissance. Mais le jeune homme d'honneur mérite et obtient plus et mieux que cela. Il est aimé pour lui-même, pour le charme exquis qui se dégage de sa personne, pour la flamme qui brille à son front, pour l'attrait de son visage, pour la franchise de son sourire, pour son âme enfin que l'on voit à jour. Voilà ce qui fait aimer le jeune homme et ce qui lui donne un prestige si enviable. On voudrait vivre avec lui toujours, et, lorsqu'on le quitte, c'est toujours à regret.

Heureux les jeunes gens qui ont su conquérir de telles influences, de tels attraits, de telles amitiés! Heureuses les familles et heureux les maîtres qui les ont formés! Heureux enfin les pays qui en comptent un grand nombre! C'est avec les hommes de caractère et d'honneur que se forment les grandes nations.

CHAPITRE XIX

L'ESPRIT CHEVALERESQUE

C'est le sentiment de l'honneur qui a donné naissance à l'esprit chevaleresque, c'est-à-dire à l'amour des nobles causes et au dévouement pour les déshérités de la vie.

Il fut un temps où l'esprit chevaleresque anima toute l'Europe chrétienne, le temps de la chevalerie, le temps des croisades, le temps où le jeune homme, en entrant dans la vie, se mettait à genoux, et ne demandait à Dieu qu'une chose : la grâce de se battre vaillamment pour le bien. Tout était noble en ce temps-là. Se battre était noble ; se battre pour les faibles, les opprimés, les captifs, était noble ; se battre pour racheter le tom-

beau du Christ, pour étouffer les hérésies, pour défendre l'Église, était plus noble encore. Il y avait bien, sans doute, les passions de certains rois et de certains empereurs, les violences des brigands, les égoïsmes des courtisans qui affligeaient la face de la terre; il y avait des souffrances et des larmes comme il y en a aujourd'hui. Mais les âmes étaient en grand nombre pleines d'enthousiasme, de foi, d'ardeur, et une sorte de sève de jeunesse vaillante circulait dans les veines du monde. La chevalerie ne fut pas autre chose que le bel arbre né de cette sève. Elle sortit donc, on peut le dire, des entrailles de l'Église, et pendant plusieurs siècles elle donna aux nations des élans et des joies incomparables, jusqu'au jour où l'égoïsme vint, qui refroidit tout. Ah! le monde ne saura jamais quels trésors de civilisation, de grandeur morale, de justice et de beauté, le christianisme pourrait donner aux peuples, si les peuples le laissaient agir. De temps en temps on aperçoit bien une lueur qui prend le nom d'un règne, celui d'un Charlemagne, d'un saint Louis

ou d'un saint Henri; mais ce ne sont que des échappées de lumière, et l'ombre revient aussitôt, parce que les hommes sont méchants, jaloux, orgueilleux et cupides. Mais si la religion était libre d'agir sur l'humanité et de la former à son gré, s'il était donné à l'Église de faire mettre en pratique la morale qu'elle enseigne et les sentiments qu'elle s'efforce d'inspirer, ah! la terre serait trop belle, la vie serait trop courte, les hommes seraient trop heureux!

Bien que la chevalerie soit morte depuis longtemps, et que ce système social ne puisse plus renaître tel qu'on l'a connu, les sentiments chevaleresques ne se sont, Dieu merci, jamais éteints parmi nous. L'Église catholique en a conservé fidèlement le dépôt, et les nations qui suivent ses inspirations ont encore de temps en temps de nobles élans qui les entraînent vers les grandes choses, pour le bien général de l'humanité. Le clergé séculier et régulier, les congrégations de femmes et les missionnaires, ont aussi gardé, toujours vivace, toujours fécond, cet esprit de dévouement qui les anime

au sein de leur patrie, dans leurs presbytères, leurs couvents, leurs hôpitaux et leurs écoles, ou dans les missions lointaines, sur toutes les plages de l'Ouest et de l'Extrême Orient. Les catholiques, enfin, ont au cœur cette flamme qui fait de chacun d'eux un apôtre, qui nourrit leur amour pour le service de l'Église et pour le soin des pauvres.

Ne soyons donc point injustes pour notre temps. Nous en avons vu beaucoup, dans notre siècle, de ces jeunes chevaliers du droit et de la justice, toujours prompts à se lever pour défendre le faible et pour repousser l'injustice. Ils avaient l'esprit chevaleresque, ces jeunes gens qui partaient en 1860, à l'appel de Pie IX, de La Moricière et de Charette, et qui franchissaient la mer ou les Alpes pour aller soutenir la cause du Saint-Père! Ils avaient l'esprit chevaleresque, ces jeunes gens, et aussi ces vieillards, les uns âgés de vingt ans, les autres de soixante, les premiers encore imberbes, et les autres à barbe blanche, qui unissaient leurs efforts, en 1870, pour repousser l'inva-

sion prussienne et délivrer le sol de la patrie! Ils avaient enfin l'esprit chevaleresque, ces jeunes officiers qui, au retour de la captivité, s'éprenaient d'un noble amour pour les ouvriers trompés par la Révolution, et fondaient l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers pour ramener les masses laborieuses à l'Église et par elle au salut! Honneur à ces braves, à ces vaillants, à ces chevaliers modernes qui n'ont pas désespéré lâchement de leur siècle, mais qui ont consacré leur vie et leur sang au service de Dieu, de leur patrie, de ceux qui souffrent, et qui nous ont laissé le glorieux exemple de leur dévouement! Suivez-les dans la voie qu'ils vous ont tracée, jeunes gens, mes chers amis, et si jamais les causes qu'ils ont servies vous appellent encore, n'hésitez pas, faites comme eux et partez!

Mais il faut préciser. Il ne suffit pas, en effet, de vous dire : Ayez l'esprit chevaleresque, aimez les nobles causes, soyez des hommes de dévouement; il faut encore que nous vous indiquions ces causes nobles,

et que nous dirigions vers un but précis le dévouement dont vos âmes débordent.

Les anciens chevaliers ne connaissaient pas cette difficulté. Comme en leur temps les États n'étaient pas organisés minutieusement, comme la vie sociale était un peu abandonnée à elle-même, il y avait partout des violences et des fourberies que la chevalerie combattait sans trêve ni merci. Il y avait aussi la lutte séculaire, continue, et en quelque sorte personnelle contre l'islamisme qui alimentait l'ardeur des âmes énergiques. Se faire armer chevalier, c'était promettre de combattre pour des causes connues et déterminées. Il n'en est plus de même de nos jours, où la force publique réprime toutes les pirateries, et où nul n'a le droit de se faire justice à lui-même ou d'usurper le rôle qui appartient aux tribunaux. Il faut donc une certaine réflexion, pas très longue, mais nécessaire, pour distinguer nettement les causes qui appellent aujourd'hui la pratique du dévouement et qui fournissent à l'esprit chevaleresque un terrain d'application.

Or, l'hésitation n'est pas possible. Il y a, dans notre siècle, deux grandes victimes : l'Église, l'ouvrier.

L'Église, d'abord, qui souffre comme aux plus tristes jours de son histoire, non seulement à Rome, mais en tous les pays où elle rencontre l'hostilité aveugle de ceux qui président aux destinées des nations. Son chef a été dépossédé de ses États : il est prisonnier, et sa captivité matérielle et morale est beaucoup plus dure et beaucoup plus féconde en embarras de tout genre qu'on ne le croit généralement. Chez nous, la persécution continue lentement, et il faut toutes les forces du catholicisme pour lui résister. Les enfants du peuple sont poussés vers des écoles d'où l'on a chassé Dieu ; le culte public est proscrit, les processions sont interdites, les religieux ont été expulsés, leurs chapelles sont fermées, de funestes projets de loi sont dirigés contre le recrutement du clergé, on voit nettement se dessiner le plan de la Maçonnerie : chasser Dieu de France. Chasser Dieu de la France de saint Louis! Entendez-vous, jeunes gens

chrétiens, entendez-vous ce cri d'audace et de fureur? Ah! vous qui êtes nés vers la fin du XIXe siècle, et qui assistez à ces luttes si difficiles et si longues, donnez libre carrière à votre esprit chevaleresque et dévouez-vous au service de l'Église, de ses prêtres, de ses religieux, de ses maîtres d'école, et payez de votre personne pour seconder de tout votre pouvoir ceux qui dirigent le grand combat!

La cause de l'ouvrier offre aussi un champ immense à votre soif de dévouement. Regardez bien à travers le monde et écoutez : entendez-vous ces cris sauvages, ces fureurs de la grève, ces folles déclamations contre l'état social? N'ayez pas peur, n'imitez pas ceux qui se bouchent de parti pris les oreilles ou qui ferment obstinément les yeux, et approchez-vous des masses ouvrières. Que voyez-vous? Une foule immense de familles populaires, entassées les unes sur les autres, livrées à mille souffrances matérielles, et manquant surtout de la foi en Dieu. Elles ne croient plus à rien, ni au ciel ni à l'enfer; elles ne veulent plus

savoir que la terre est pour tous un lieu d'épreuve; elles s'imaginent que les riches sont heureux parce qu'ils sont riches; elles ne connaissent plus les joies du Paradis promises à ceux qui auront été justes, et elles veulent avoir, dès ici-bas, leur part de jouissance et de volupté! Le danger était-il plus grand pour la civilisation universelle aux jours où l'empire romain était aux prises avec les barbares? Il est permis d'en douter. Un grand devoir, dans tous les cas, s'impose à tous les jeunes gens qui ont du cœur, de l'honneur et de la foi. Il leur faut s'élancer dans la grande bataille moderne, et servir la cause de Dieu au milieu des foules ouvrières; mais pour cela il leur faut d'abord aimer l'ouvrier.

Oui, mes jeunes amis, je ne retire pas le mot, au contraire, je l'accentue. Oui, pour être utile dans le service de la cause sociale; oui, pour faire du bien pendant votre vie; oui, pour exercer votre esprit chevaleresque, il vous faudra aimer de cœur l'ouvrier, il vous faudra aller à lui, et non pas seulement aller à lui par devoir strict,

mais aller à lui par attrait, par affection. Je vous assure que l'ouvrier est digne de votre respect et de votre amour. C'est un grand enfant trompé depuis un siècle par les sectaires de l'impiété (alors que nous vivions loin de lui); mais il est bon, généreux, reconnaissant, il a l'enthousiasme et les élans faciles ! N'en soyez pas étonnés. Si vous saviez comme l'ouvrier était pieux, brave, intelligent, fidèle à Dieu et au Roi avant 1789 ! Mais la Révolution l'a séparé de nous; il a chancelé un instant, puis il est tombé à gauche, où il n'a trouvé que tristesses, souffrances et colères. Ne sommes-nous pas un peu coupables de sa chute? Notre égoïsme ne nous a-t-il pas tenus trop longtemps loin de l'ouvrier? N'avons-nous pas laissé les ennemis de la foi meurtrir tranquillement et ravager son âme? Ah! mes chers amis, courons réparer ces longs oublis, courons prendre au foyer du peuple la place des révolutionnaires, la place des scélérats de l'athéisme; courons sauver tant d'âmes abandonnées, et épargner à l'Europe un effroyable et prochain cata-

clysme. Grâce à Dieu, le mode d'action est tout trouvé. Depuis plus d'un demi-siècle, l'Église travaille avec une persévérance et une ardeur admirables. Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul se sont d'abord formées pour pénétrer dans la mansarde de l'ouvrier. Faites partie des conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Les patronages se sont ensuite élevés pour attirer et préserver les enfants du peuple. Allez dans les patronages, et mêlez-vous aux enfants du peuple. Et enfin voici qu'une œuvre se dresse pour tendre la main aux ouvriers adultes, pour leur ouvrir des Cercles, pour les grouper en des Corporations où l'ouvrier se retrouve lui-même en même temps qu'il y rencontre des amis et que la foi renaît ou s'agrandit. Jeunes gens, je vous en conjure, inscrivez-vous dans les rangs de l'Œuvre des Cercles catholiques et prenez part à cette nouvelle croisade où la Papauté et l'Épiscopat vous convient. J'ai pu voir dans un comité local plusieurs jeunes gens chrétiens se mêler aux travaux de l'œuvre : les uns étaient de la section d'enseignement et faisaient ou inspiraient

des conférences ouvrières; les autres catéchisaient le jeudi les enfants des écoles laïques et secondaient le clergé paroissial dans sa tâche admirable et difficile; les autres enfin étaient secrétaires des corporations et rédigeaient à chaque séance les procès-verbaux que les ouvriers étaient heureux de leur confier. J'ai vu de près ces choses, ces dévouements, cette activité, et je puis vous dire que l'esprit chevaleresque de ces jeunes ouvriers du Christ a souvent rempli mon cœur d'une émotion profonde, et qu'il n'y a nul moyen d'employer plus noblement ni plus joyeusement ses vingt ans.

Telles sont, mes chers amis, les causes auxquelles le jeune homme chrétien emploie les forces de son corps et les énergies de son âme, et Dieu lui donne en retour les délices spirituelles que goûtait le chevalier antique quand il avait délivré quelque captif ou consolé quelque infortune. Au fond, comprenez-le bien, c'est toujours travailler pour le Christ, aussi véritablement qu'au temps des Croisades, que de travailler pour l'ouvrier moderne, car l'ou-

vrier qui revient de son travail, après douze heures de labeur presque continu, pâle et exténué de fatigue, c'est le Christ qui passe, c'est le Christ qui circule au milieu de notre société moderne comme jadis en Judée et qui fait appel à votre dévouement !

Jeunes gens ! jeunes gens ! ne dites jamais, comme je l'ai entendu répéter plusieurs fois, ne dites jamais qu'il n'y a rien à faire en notre siècle et que si vous ne vous dévouez pas, c'est que vous ne savez à qui vous dévouer. Tout est à faire, au contraire, et les plus belles causes, comme les plus pénibles souffrances, font appel à la fois aux sentiments chevaleresques qui naissent si facilement dans vos âmes. Loin de vous l'égoïsme ! loin de vous la paresse lâche ! loin de vous l'indifférence ! que les ailes de votre jeunesse se déploient au souffle du dévouement, et volez où Dieu vous appelle pour la défense de l'Église et le salut des nations !

LIVRE VI

LE PATRIOTISME

CHAPITRE XX

LE PATRIOTISME

Nous avons tant de fois parlé de l'amour de la patrie dans les chapitres qui ont précédé celui-ci, qu'il serait superflu de revenir sur ce sujet, si je ne tenais à rappeler quelle est la nature spéciale du patriotisme du jeune homme chrétien.

Le vrai patriotisme, en effet, ne ressemble point à cette monnaie courante dont on abuse tant de nos jours.

Il n'est point le chauvinisme aveugle qui ne se complaît que dans les victoires et les conquêtes matérielles, et qui ne compte

pour rien la grandeur morale; pour qui le règne d'un César est glorieux par cela seul que César ne connut point les revers militaires, et celui d'un saint Louis malheureux, parce que saint Louis fut plus d'une fois vaincu; qui passe ainsi à côté de tous les enseignements de l'histoire et qui fausse le plan divin de la destinée des peuples.

Il ne ressemble pas davantage à cette haine étroite et sauvage de l'étranger qui déshonore l'Europe depuis la Réforme et la Révolution, et qui élève de telles barrières entre les nations, que bientôt on ne pourra plus passer de l'une dans l'autre, même en pleine paix. Ce n'est point ainsi que la chrétienté du moyen âge avait compris l'autonomie des peuples. Il y avait des guerres, en ce temps-là comme aujourd'hui; mais après la guerre, vainqueurs et vaincus vivaient en frères, communiquaient librement les uns avec les autres, autant que le permettaient les voies de circulation, admettaient l'empire du droit et de la justice, acceptaient en cas de doute l'arbitrage de la Papauté, et se tenaient prêts à se lever

tous ensemble contre l'ennemi commun, l'islamisme, parce qu'ils savaient qu'ils étaient tous membres de la même famille, tous enfants du Christ. Il n'en est plus ainsi de nos jours, et le patriotisme moderne ressemble par plus d'un trait à la barbarie.

Le patriotisme du jeune homme chrétien est tout autre. Il veut la vraie grandeur de la nation, grandeur morale composée de l'ensemble de toutes les grandeurs, parmi lesquelles la grandeur militaire n'occupe qu'une place.

Le jeune Français chrétien désire avant tout que la France soit une nation catholique, dans laquelle les âmes puissent plus facilement qu'en toute autre faire leur salut. Tel est le premier, le plus cher et le plus ardent de ses rêves. Pour atteindre ce but, il demande que l'Église catholique et l'État vivent en harmonie parfaite; que les institutions et les lois de la première soient respectées et protégées par le second; que le culte divin soit en honneur d'un bout à l'autre du pays; et volontiers il s'écrierait avec Garcia Moreno : « Liberté pour tous et

pour tout, hormis pour le mal et les malfaiteurs! » La phrase qui résume le mieux sa pensée est celle de M. le comte de Chambord que Mgr Freppel rappelait un jour avec éloge devant tout son clergé :

« Pleine liberté de l'Église dans les choses « spirituelles, indépendance souveraine de « l'État dans les choses temporelles, parfait « accord de l'une et de l'autre dans les ques- « tions mixtes : tels sont les principes qui « au sein des sociétés chrétiennes doivent, « aujourd'hui plus que jamais, régler les « rapports des deux puissances, pour le « bien de la religion et le bonheur des « peuples. »

Telle est la marque caractéristique du patriotisme du jeune homme chrétien. Oui, jeunes gens, aimez la France, mais sachez l'aimer. Ne vous bornez pas à désirer pour elle la victoire et l'ordre. Voulez-vous une belle revanche des désastres qui nous ont atteints : cherchez-la d'abord dans la vertu et la civilisation chrétiennes, dans l'honnêteté, dans le dévouement chevaleresque aux nobles causes, dans la renaissance des

lettres et des beaux-arts ; et profitez de toute votre influence, de tous vos loisirs, de toutes vos forces, pour répandre à pleines mains sur la France l'enseignement catholique et l'amour de l'Église, qui feront à nouveau de notre patrie ce qu'elle était autrefois, la plus noble nation du monde.

En agissant ainsi, vous prouverez que vous avez le véritable patriotisme, et que vous êtes vraiment les amis désintéressés de votre pays.

Mais ce n'est pas tout. Le jeune homme chrétien connaît tous les genres de patriotisme et nulle de ses manifestations ne lui est étrangère.

Voyez-le sur le champ de bataille ! Il a par avance donné généreusement son sang pour la défense de sa patrie. Un noble feu brille en ses regards. Il a le front haut, le sourire de la bravoure sur les lèvres, il ne dirait pas même comme ce vaillant de Castelfidardo : « Nous n'avions qu'une peur : celle d'avoir peur ! » Une telle crainte ne peut l'atteindre, parce qu'il a confiance en Dieu et qu'avant le combat il s'est en quelque sorte étendu

sur le Sacré-Cœur, faisant le complet sacrifice de sa vie. De pareils hommes vont à la bataille avec un merveilleux entrain qui excite l'admiration des hommes. Que de fois les légions, les bataillons et les compagnies chrétiennes ont donné un pareil spectacle! Pendant la guerre de 1870, trois généraux réclamaient à la fois les volontaires de l'Ouest : l'un à l'Est, l'autre au Mans, l'autre à Orléans ; ce fut ce dernier qui les obtint, et s'ils ne décidèrent pas la victoire sur le plateau de Loigny, c'est qu'ils ne furent pas soutenus et qu'ils étaient un contre cent!

Le patriotisme civil ne fait pas davantage défaut au jeune homme chrétien. Voyez-le prendre part à la lutte contre ceux qui font du mal à son pays ! Il ne connaît ni les molles complaisances, ni les faiblesses coupables, ni les amitiés scandaleuses avec les ennemis de la foi et de la France. Il combat ces ennemis à visage découvert, hautement, sans hésitation, en toute circonstance, avec une énergie qui fait ressortir sa courtoisie parfaite ; et les adversaires eux-mêmes, pleins de respect pour son courage, disent de lui qu'il

est un homme d'honneur et de franchise, avec lequel ils sont heureux de lutter.

Voulez-vous enfin contempler le vrai patriotisme dans toute sa grandeur, tel qu'il est pratiqué par les enfants de l'Église : promenez vos pas sur quelque plage de l'Extrême Orient et regardez passer ce missionnaire qui court à la conquête des âmes ou cette sœur de charité qui va soigner quelque infidèle dans les hôpitaux. La plupart sont Français. Les indigènes le savent, et en dépit des malheurs de la France, ils aiment et ils estiment ce pays qui leur envoie sans cesse les meilleurs de ses enfants. On l'a dit bien souvent à la tribune française, et nos adversaires eux-mêmes l'ont reconnu : si la France a encore quelque prestige dans le monde, elle le doit à ceux qui portent au loin le renom de son dévouement et de sa charité. Lorsque la noblesse et l'utilité d'un tel patriotisme seront comprises par tous nos concitoyens, la France sera sauvée.

Ayez ce patriotisme, jeunes gens, et rêvez pour votre pays une grandeur qui ait

pour base la justice et l'honneur. Ne cédez jamais sur ce terrain à quelque sollicitation que ce soit, et allez droit votre chemin en vous demandant toujours et uniquement quel est le véritable bien du pays. Pour parcourir une telle carrière et être fidèles jusqu'à la fin, il vous faudra soutenir des combats, faire des sacrifices pénibles, rompre parfois, au moins pour un temps, avec quelques-uns de vos amis; mais vous vous ferez estimer de ceux-là mêmes qui ne partageront pas votre opinion, et vous ferez du même coup aimer l'Église et la religion. N'avons-nous pas vu plus d'un fois des journaux républicains, et entre autres *la République française,* rendre hommage à M[gr] Freppel et professer pour lui la plus profonde admiration? Ce langage n'est point fait pour nous étonner. Le patriotisme est encore, Dieu merci, apprécié à sa juste valeur parmi les Français; sa vraie grandeur et sa base éternelle ne trompent point les esprits, et sitôt que nous voyons un homme qui n'est mû que par le désir de faire du bien à son

pays, nous sommes portés tout aussitôt à l'aimer et à nous attacher à lui.

C'est le meilleur secret de l'avenir de notre nation. Le patriotisme nous donnera les élans nécessaires au relèvement du pays ; mais c'est à la condition que cette noble passion soit toujours dans l'âme de la jeunesse de France un patriotisme chrétien.

LIVRE VII

L'APOSTOLAT

CHAPITRE XXI

L'ESPRIT D'APOSTOLAT CHEZ UN JEUNE HOMME

Il est une vertu qui sert à la fois de ciment, de couronne à toutes les autres, et dont je ne puis parler sans émotion : c'est l'esprit d'apostolat. L'esprit d'apostolat est l'exercice de la vertu de charité arrivée à un certain degré ; et son résultat dans celui qui se livre aux œuvres apostoliques, c'est de rendre toutes les autres vertus plus solides et plus glorieuses.

O jeunes gens, vous que j'aime non seulement à cause du charme particulier qui est en vous, mais surtout à cause du bien

que vous êtes appelés à faire un jour à l'Église et à notre bien-aimée patrie, connaissez-vous rien qui soit plus doux que de faire du bien à un homme, que de le rendre meilleur, que de ramener son âme à la connaissance et au respect de la vérité?

Un jour, saint Dominique, âgé d'une vingtaine d'années et étudiant à l'université de Palencia, apprit qu'un jeune homme qu'il aimait avait été emmené en captivité par les Maures et que son âme était en péril. Il n'hésita pas; il partit et fut sur le point de se vendre comme esclave pour être lui-même la rançon du prisonnier. Entendez ce trait, jeunes gens; comprenez-en la grandeur, et soyez prêts à vous vendre, vous aussi, à tous les labeurs et à toutes les fatigues de l'apostolat pour avoir la gloire et la joie de sauver une âme. Dieu bénira votre vie, et si les épreuves ne vous sont point épargnées, vous aurez du moins les joies de la conscience qui sont, de toutes, les plus douces et les plus pénétrantes.

Mais, outre qu'il est un devoir sacré et

un besoin impérieux pour les cœurs généreux, l'exercice de l'apostolat offre encore une utilité qui se présente à deux points de vue, activement et passivement.

Il est utile en premier lieu au jeune apôtre lui-même qui s'efforce de faire le bien autour de lui. Nous avons dit qu'il était le ciment des autres vertus. Il l'est, en effet, car le jeune homme qui aspire à exercer une bienfaisante influence sur ceux qui l'approchent, doit avoir à un haut degré toutes les qualités morales qui procurent et qui justifient cette influence. Il doit être un vivant modèle. Il est obligé plus qu'un autre de veiller sur soi, de faire attention, non seulement à ses actes, mais même à ses paroles, d'éviter tout ce qui pourrait blesser le prochain, d'être à la fois bon et ferme, doux et patient, énergique et persévérant. Il devient, en un mot, de progrès en progrès, d'efforts en efforts, et d'échecs en victoires, un exemple accompli du jeune homme chrétien.

Qu'on me permette une comparaison pour mieux expliquer ma pensée. De même que le

professeur s'instruit en enseignant parce qu'il est obligé de savoir cent fois plus de choses qu'il n'en enseigne, sous peine de mal enseigner, de même le jeune apôtre est contraint de devenir sans cesse meilleur s'il veut faire du bien aux autres; car pour avoir quelques chances de réussir dans son action, il faut que sa conduite soit de plus en plus digne d'éloges et de respect.

C'est ainsi qu'en voulant améliorer les autres, on s'améliore soi-même. Douce loi de la nature qu'on rencontre à tout instant de la vie! Divine contrainte, qui prouve la solidarité de la race humaine et qui est la récompense de la charité! Aimable fruit qu'on est heureux de voir cueillir par le jeune homme chrétien.

Garcia Moreno était dévoré de cette flamme d'apostolat. Son zèle lui suggérait les moyens les plus ingénieux pour gagner une âme à Jésus-Christ. Il avait à Quito un ami dont il estimait le caractère, les bonnes qualités et aussi les précieux services, car souvent il trouvait chez lui les capitaux dont il avait besoin pour ses grandes

entreprises. Cet ami allait à la messe, soulageait les pauvres, assistait même aux exercices spirituels ; mais, par suite d'une longue habitude, il restait éloigné des sacrements. Garcia Moreno lui reprochait cette inconséquence, sans jamais obtenir autre chose que de vagues promesses pour l'avenir. Or, c'est la coutume à Quito qu'à la fin du mois de Marie les fidèles offrent à la sainte Vierge, en guise de fleurs, leurs résolutions écrites. Vers la fin du mois, Garcia Moreno demanda à son ami s'il avait offert à Marie son bouquet de fleurs. Celui-ci comprit l'allusion et voulut s'esquiver : « Attendez donc, reprit Garcia, je lui ai présenté, moi, un riche bouquet, et, comme toujours, il faudra que vous en fassiez la dépense. — Vous savez que ma bourse vous est ouverte, lui répondit son interlocuteur, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle avance d'argent pour un don que le président voulait faire. — Je puis compter sur vous? — Certainement. — Eh bien, j'ai promis à la sainte Vierge que vous communieriez le

dernier jour de son mois; vous voyez que sans vous je ne puis offrir mon bouquet. » Le pauvre ami, assez embarrassé, lui dit que le président avait des idées singulières, et qu'une action de cette importance demandait une grande préparation. « Aussi vous ai-je prévenu à l'avance, » répliqua Garcia Moreno. Touché de cette sollicitude pour son âme, le retardataire s'enferma durant quelques jours dans une solitude complète, et, quand vint la clôture du mois de Marie, on le vit à la sainte Table à côté du président, ce qui mit la joie dans tous les cœurs.

En ces circonstances, la grande âme de Garcia Moreno tressaillait de bonheur. On eût dit le père de l'enfant prodigue retrouvant son fils. Il en était de même toutes les fois que les feuilles publiques annonçaient un progrès quelconque de la religion dans le monde. « Gloire à Dieu et à l'Église! écrivait-il en 1874, pour les nombreuses conversions qui s'opèrent parmi nos frères dissidents, spécialement celles de lord Ripon, de Grey, et de S. A. la reine-mère de

Bavière. De tels exemples ne peuvent manquer d'exercer une grande influence sur tous les protestants au cœur droit. »

L'esprit d'apostolat n'aurait que cette première utilité de nous faire devenir meilleurs qu'il serait déjà précieux et digne de recherche au delà de toute chose. Mais il en a une autre qui n'est pas moins grande, si on la considère au point de vue de ceux à qui il s'adresse.

Il constitue, en effet, un immense service pour tous ces infortunés qui, sans savoir le plus souvent ce qu'ils font ni où ils vont, sans réfléchir, sans prier, sans avoir le courage de réagir vivement contre les tentations sous lesquelles ils succombent, abandonnent tristement la vertu, disent un adieu plein d'amertume à la pureté de leurs jeunes années et se laissent aller au courant de leurs passions. Il leur est plus facile, en effet, de se rendre aux appels sympathiques d'un camarade, d'un ami, d'un égal, qu'à ceux d'un supérieur, quels que soient le respect et la tendresse qu'il inspire ; car, dans le second cas, il leur faut vaincre leur amour-

propre, victoire difficile et fouler aux pieds le maudit orgueil qui nous tient tous. En ai-je vu de ces pauvres enfants qui avaient obstinément résisté à la voix de leur père, ou de leurs maîtres, et qui sont tout à coup revenus au bien, parce qu'ils ont rencontré sur leur route un ami chrétien, bienfait inestimable du ciel, grâce divine qui n'est pas donnée à tous!

« Nous nous servions mutuellement d'ange gardien, » disait M. de Melun en parlant de lui et de son frère.

En retournant à la vertu sur les conseils discrets d'un jeune apôtre, on y revient pour ainsi dire *incognito*, sans effort étranger à celui qu'on a à faire pour se vaincre soi-même. C'est là qu'est la seconde utilité de l'apostolat.

Si nous voulions entrer dans plus de détails, il nous serait facile de faire voir que l'esprit d'apostolat étend ses bienfaits à la société tout entière, qui ne peut être ramenée au bien que par l'action incessante de la jeunesse chrétienne. La France serait perdue sans retour si la jeunesse française

ne réagissait contre le scepticisme des générations précédentes, et ne se dressait en grande majorité contre les agissements violents ou perfides des ennemis de Dieu. L'Église elle-même a besoin du concours de tous ses enfants pour résister aux attaques de ses adversaires, et c'est dans son sein qu'on trouve ces apôtres qui se sont levés, ici pour la défendre, et là pour propager au loin son enseignement. C'est de l'Église elle-même que nous recevons l'étincelle qui peut faire de chacun de nous un apôtre si nous pratiquons fidèlement notre religion. Celui qui aime vraiment devient apôtre.

Prenez donc, mes chers amis, prenez la résolution de devenir les apôtres du bien; que votre jeunesse ne s'écoule pas sans que vous ayez fait ce vœu ! Regardez autour de vous : voyez combien il y a d'hommes malfaisants, d'apôtres du mal, que le monde, hélas! recherche, applaudit, encourage de ses flatteries et dont il se fait le lâche complice! tant d'hommes qui non seulement propagent le mal, l'erreur, le vice, la haine de la religion ou l'indifférence, mais qui

rendent la vertu difficile à tous ceux au milieu desquels ils vivent! tant d'hommes qui semblent n'avoir qu'un but : dépeupler le ciel au profit de l'enfer, et faire du mal à leur pays. Combattez leur funeste influence, réagissez contre leur action, arrachez-leur les proies qu'ils convoitent, et faites encore plus de bien qu'ils ne font de mal.

CHAPITRE XXII

L'ESPRIT D'APOSTOLAT PRÈS DES CAMARADES

Il y a, mes chers amis, une forme de l'apostolat sur laquelle je veux insister tout spécialement, puisqu'il s'agit de jeunes gens qui ont le même âge que vous : c'est l'apostolat près de vos camarades.

Rien n'est plus délicat ni plus nécessaire, que vous soyez au collège ou près d'une faculté, dans l'enseignement secondaire ou supérieur.

M. Harmel l'a dit bien souvent : « Rien ne vaut l'apostolat par les égaux. L'apostolat de l'ouvrier est cent fois plus efficace que l'apostolat du patron. » Peut-être M. Harmel est-il trop modeste et fait-il trop peu de cas

de l'action immense, incalculable, qu'il a exercée sur les ouvriers de son usine; mais on ne peut méconnaître que la thèse est vraie.

Cela étant, vous voyez quel est votre devoir : si vous vous sentez au cœur l'amour du prochain, vous n'hésiterez pas à agir auprès de vos amis. Quand saint Jean Berchmans voulait réussir dans un apostolat difficile auprès de ses amis, il commençait par se recueillir et saluait leurs anges gardiens.

C'est là la vraie charité : la charité qui est le don de soi et non pas seulement l'aumône; la charité qui consiste à verser son âme dans celle d'autrui; la charité qui a l'honneur insigne d'être une participation directe à l'œuvre du divin Sauveur, qui nous a offert sur cette terre le modèle de l'apostolat.

La thèse posée, vient la pratique, et c'est alors que se présentent les difficultés. Je ne vous donnerai à ce sujet que deux conseils généraux, car pour les détails il appartient à chacun d'en juger selon les circonstances, avec les avis d'un directeur.

Le premier conseil est celui de la hardiesse chrétienne. Oui, soyez hardis à sauver vos camarades. Rappelez-vous sans cesse qu'il s'agit du ciel. Si vous n'avez en vue que les obstacles, vous ne ferez jamais rien. Vous serez arrêtés à chaque pas. Soyez plus braves que cela. Plus vous verrez que le mal est grand et la chance de succès petite, plus vous vous lancerez en avant. Vous savez qu'on n'apprend à nager qu'en se jetant à l'eau. Faites de même. Vous avez un camarade qui se perd, qui déjà se vante du mal qu'il fait, qui déjà parle haut, qui déjà a une cour de flatteurs, de complaisants, de complices, c'est celui-là qu'il faut choisir. Faites une courte prière au Saint-Esprit, saisissez un moment de solitude, et allez à ce jeune homme. « Mon ami, lui direz-vous, que j'ai de chagrin à vous voir ainsi changer de route et vous perdre, vous qui étiez si bon naguère! » Le jeune homme s'irritera peut-être ou s'emportera en railleries. Ne vous effrayez pas, ne l'écoutez point, lancez encore quelques bonnes paroles, quelques vifs appels que vous aurez médités

devant Dieu, puis retirez-vous. Vous pouvez être certain que vous avez touché le but, et que vous êtes allé droit au cœur de la place. Il est possible que votre camarade vous ait rebuté, qu'il continue encore quelque temps de se mal conduire, qu'il exagère même, au commencement, l'apparence extérieure de ses torts; mais peu à peu la grâce de Dieu agira sur lui, il vous respectera, il vous aimera, on le verra avec surprise prêt à vous défendre quand on vous attaquera, il songera à son enfance, à ses parents, à sa première communion; les quelques mots, que vous lui aurez jetés en passant lui reviendront à l'esprit, et un jour, dans quelque coin solitaire, ce jeune homme se jettera à votre cou et vous embrassera en vous disant : « Vous êtes bon, vous m'aimez mieux que les autres, et vous m'avez sauvé! »

On dit de saint Louis de Gonzague : « S'il découvrait que quelqu'un du collège eût besoin de secours spirituels, il n'oubliait rien pour se l'attacher; et pendant plusieurs jours, et même plusieurs semaines, il pas-

sait avec lui les récréations sans s'embarrasser de ce qu'on en pourrait dire. Quand il croyait l'avoir amené au point de vertu ou de perfection qu'il s'était proposé, peu à peu il se retirait de sa conversation, lui disant que pour l'édification commune il convenait de ne point se tenir à l'écart ; il l'exhortait à faire un bon choix parmi ses confrères, il lui en assignait quelques-uns en particulier. Il avait encore soin d'avertir les autres de chercher les occasions de s'entretenir avec lui, parce qu'il avait de bons désirs. Quand il avait ainsi fini avec l'un, il se mettait à la recherche d'un autre. Avec de pareilles industries, il réussissait à en aider plusieurs ; en peu de semaines il sut allumer dans les plus froids un feu divin, et mettre tout le Collège romain dans la plus grande ferveur. »

Telle est l'éternelle histoire de l'apostolat près des amis de jeunesse, et il n'y a pas de joie comparable à celle du jeune apôtre, quand il voit qu'il a ramené une âme qui s'égarait. Lors même qu'il échouerait, il a pour lui les jouissances spirituelles de la

conscience, jouissances ineffables, qui sont une lueur du ciel.

Le second conseil est celui de la patience et de la persévérance. Il arrive souvent que l'apostolat ne peut s'exercer ainsi qu'on l'a vu plus haut. C'est lorsque le jeune apôtre a affaire à une âme qui balance entre le bien et le mal, qui tombe et qui se relève successivement, qui a des retours admirables vers le bien, suivis de chutes de plus en plus profondes vers le vice. A ces âmes-là un mot, une poussée, un rappel, ne suffisent pas. Il faut une œuvre lente et persévérante, habile et surtout délicate, qui ne se laisse rebuter ni par les échecs ni par les hypocrisies, et qui attende avec patience le moment où l'heure de Dieu sonnera. Cette heure sonne toujours. Il suffit de rendre attentives les oreilles qui doivent l'entendre et attentif le cœur qui doit en profiter.

L'apostolat que vous exercerez ainsi, jeunes gens, produira d'excellents fruits. Il sera fécond pour vous-mêmes et pour vos camarades, et préparera pour votre vie de merveilleuses bénédictions. Mais il n'ira

point sans des sacrifices, parfois pénibles, auxquels il faut tenir votre âme prête. Vous serez obligés, en maintes circonstances, pour sauver une âme devenue votre objectif, de vous faire le compagnon, le confident, et, en un certain sens, l'ami d'un camarade pour lequel vous n'aurez qu'une médiocre estime. En agissant de la sorte, vous étonnerez dans les commencements et quelquefois même vous chagrinerez vos vrais amis de cœur, ceux qui partagent toutes vos idées, mais qui n'ont pas encore deviné le but auquel vous aspirez. Poursuivez cependant votre œuvre en ne cessant d'invoquer le secours de Dieu, avec une humilité égale à votre énergie, et soyez tranquilles. Le jour viendra où cette œuvre sera accomplie, et où, plus libres alors et plus heureux que jamais, vous pourrez retourner, sans jamais plus les quitter, auprès des amis vertueux et fidèles que le ciel vous aura donnés.

Il ne faudra pas, au surplus, dépasser le but poursuivi. Que la charité pour l'âme de vos camarades en péril vous conduise quelquefois au milieu d'eux et vous amène à leur

témoigner des égards, c'est bien : mais prenez garde de ne pas vous perdre avec eux. Allez jusqu'au bord du précipice, mais de façon cependant à n'y pas tomber avec ceux que vous désirez retenir. Il y a des charités téméraires. J'ai connu un jeune homme qui, pour empêcher un de ses anciens et meilleurs amis de s'égarer tout à fait dans le vice, allait avec lui au théâtre plusieurs fois chaque semaine. L'intention était bonne, mais combien était périlleuse une telle rcsolution! A tout instant, le démon séduisant de la luxure pouvait se glisser dans l'âme elle-même du jeune apôtre, par les yeux, par les oreilles, aidé par le bercement voluptueux de la musique, les ivresses romanesques de la scène, ou les conseils perfides de celui qu'il s'agissait d'arracher au mal. Le bon Dieu, sans doute, vient en aide, en de telles circonstances, à ceux dont les intentions sont droites et pures : mais je ne puis ici que répéter, mes chers amis, ce que Chateaubriand écrivait au jeune Ozanam arrivant à Paris : « Je vous conjure, Monsieur, de suivre la recom-

mandation de madame votre mère; vous ne gagnerez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. »

Que votre apostolat soit donc prudent à cet égard, mes amis, mais qu'il n'ait que cette prudence nécessaire, et que, par ailleurs, il soit fait d'énergie et de force. Votre conscience vous dictera la mesure dans laquelle vous devrez vous tenir, et elle vous récompensera en même temps, au delà de ce que vous pouvez attendre, de tout le bien que vous aurez fait.

CHAPITRE XXIII

L'APOSTOLAT DANS LES ŒUVRES

Les jeunes gens ne se doutent pas du bien qu'ils peuvent faire au milieu des œuvres catholiques. A cet âge heureux où le soleil de la vie se lève sans nuages, où l'air est pur, où le regard porte loin à travers des pays bleus, où la confiance en l'avenir est absolue et où les réserves d'espérance et d'enthousiasme ne sont pas même entamées, on peut tout oser, tout entreprendre, et l'on ne connaît ni les timidités ni les reculs.

Rien ne peut donner une idée de l'influence exercée par un jeune homme chrétien, instruit, pieux et distingué, sur le fils de

l'ouvrier. Quand il se présente dansun patronage, avec son visage souriant, son air à la fois crâne et modeste, comme s'il allait au feu, son franc regard et sa bonne voix, on voit tout aussitôt les enfants courir à lui d'un élan joyeux. Ils savent, en effet, qu'ils ont en lui un ami fidèle, sur le dévouement et l'affection duquel ils pourront toujours compter. Ils le respectent, ils l'aiment, ils l'écoutent, et sont prêts à suivre ses conseils. Aussi le directeur de l'œuvre trouve-t-il en ce jeune apôtre le concours le plus sérieux et le plus efficace. Les œuvres de jeunesse les plus florissantes sont celles où les membres du clergé sont aidés par quelques jeunes laïques pleins de zèle et de dévouement.

Malheureusement, la plupart des jeunes gens se doutent peu du bien que leur présence pourrait faire au milieu des ouvriers et des fils d'ouvriers. S'ils le savaient, ils n'hésiteraient pas à se donner davantage, car l'apostolat est doux. Ils sont retenus par je ne sais quelle timidité qui les empêche de franchir le seuil des œuvres et

d'offrir leurs services aux directeurs. Ont-ils peur de mal s'y prendre et de passer pour maladroits? ou bien craignent-ils, en s'élançant ainsi dans la voie du dévouement et du sacrifice, d'être obligés ensuite à trop de vertu? Je ne sais! toujours est-il que le nombre est encore trop petit de ceux qu'on voit résolument s'engager dans la voie de l'apostolat.

Si les jeunes gens connaissaient mieux l'histoire de la jeunesse française au XIX[e] siècle, ils auraient plus de confiance en eux-mêmes. Cette histoire est une des plus intéressantes qu'on puisse voir. Parcourons-en rapidement les principales étapes.

Au commencement du siècle, la jeunesse française, née vers 1790 et privée pendant la Révolution du secours du clergé, était profondément irréligieuse. Le premier coup qui lui fit ouvrir les yeux fut la publication du *Génie du Christianisme;* le second fut la soudaineté et la profondeur de nos désastres en 1815. Alors un commencement de réaction se manifesta, et la Restauration vit de jeunes esprits employer leur merveilleux

génie à chanter Dieu, l'âme et les beautés de la religion.

Toutefois, ces retours à Dieu n'étaient qu'individuels, et ne résistaient guère au courant d'impiété qui régnait en France. Montalembert nous apprend qu'en 1825 la vue d'un homme dans une église produisait autant d'étonnement que la visite d'un voyageur chrétien dans une mosquée d'Orient, et que dans les collèges les mieux formés il y avait à peine un jeune homme chrétien sur vingt ! M. de Melun raconte qu'au collège Sainte-Barbe, aujourd'hui lycée Rollin, alors tenu par des ecclésiastiques, on mit un jour en discussion l'existence de Dieu parmi les élèves de philosophie. Le surveillant fut prié de sortir pour laisser plus de liberté aux orateurs. La discussion fut vive et approfondie, et lorsqu'on passa au vote, l'existence de Dieu obtint la majorité d'une voix. « Je votais, ajoute-t-il, pour le bon Dieu. » Telle était la religion des collèges de l'État dans les dernières années de la Restauration.

Tout à coup on sent une poussée qui

vient on ne sait d'où, au souffle de l'Esprit-Saint. Quelques jeunes hommes ne craignent pas d'affirmer leur foi catholique et de se livrer à l'apostolat par l'enseignement. A leur tête se trouvent Montalembert et Lacordaire. Le courage avec lequel ils luttent contre la Révolution tromphante et l'énergie dont ils font preuve en se séparant de La Mennais révolté, attire sur eux l'attention de la France. A leur voix, la jeunesse chrétienne se réveille de son trop long sommeil; elle se remet en marche, et aussitôt des merveilles éclosent sous ses pas. Au mois de mai 1833, sept jeunes gens groupés autour d'Ozanam fondent la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Un seul de ces huit fondateurs avait plus de vingt ans ! Trois ans plus tard, des conférences étaient créées dans toutes les grandes villes, et l'œuvre, franchissant les frontières de sa patrie d'origine, s'établissait à Rome, sous les yeux du Saint-Père, qui la bénissait pour la première fois, et s'élançait de là à travers le monde entier.

Presque en même temps, M. de Melun,

puissamment aidé par la sœur Rosalie et Mme Swetchine, fondait ou développait de grandes œuvres de charité : la société des amis de l'enfance, l'œuvre des pauvres malades, de la Miséricorde, et surtout la maison de Saint-Nicolas, celle des apprentis... De jeunes prêtres relevaient les anciens ordres religieux ou fondaient des congrégations nouvelles. Bientôt toute cette jeunesse trouvait un admirable terrain de combat et s'élançait à la conquête de la liberté de l'enseignement, avec quelle ardeur et quel entrain, ceux-là nous l'ont dit qui ont eu la gloire et le bonheur d'y prendre part!

La victoire couronna ces efforts; mais on ne s'arrête pas quand on est en si beau chemin. Après 1852, la jeunesse comprit qu'elle devait aller à la conquête des masses ouvrières pour les rendre à l'Église, et elle commença à fonder les patronages où les enfants du peuple trouvèrent asile et protection. En peu d'années, la création de ces patronages devint une œuvre tellement universelle, qu'il fallut fonder un

comité spécial, celui du Bureau central, présidé par le bon et saint Mgr de Ségur, pour grouper les œuvres catholiques et leur donner une impulsion commune, à l'aide de congrès annuels.

Un épisode admirable de l'histoire de la jeunesse française se présente alors : c'est celui de la défense du pouvoir temporel à partir du jour où Pie IX, par la voix de La Moricière, de Pimodan et de Charette, appela ses enfants à son secours. On vit de toutes parts des jeunes hommes se précipiter vers Rome avec enthousiasme et verser généreusement leur sang pour la défense du Saint-Père. Je relisais, il y a quelques jours, les souvenirs du régiment des zouaves pontificaux, et j'examinais les photographies de ces héros qui se sont fait tuer pour la Papauté dans les campagnes romaines, à Castelfidardo, à Mentana. Ce sont tous, ou presque tous, des fronts de vingt ans, des sourires d'enfants qui accueillaient la vie avec abandon, des fils de gentilshommes ou des fils d'artisans qui coururent à la mort, la main dans la main,

frères par l'enthousiasme, frères par le dévouement; et en contemplant ces fleurs de France fauchées avant l'heure, ces visages où la piété le disputait à l'honneur, je sentais des larmes de regret patriotique monter à mes yeux et je me disais : Le voilà le jeune homme chrétien, le voilà dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté!

Nous en étions là en 1870, lorsque tout à coup d'affreux malheurs fondirent sur notre patrie et nous montrèrent l'abîme toujours ouvert sous nos pas. La jeunesse de France montra encore, pendant cette guerre terrible, que son patriotisme était plus ardent que jamais, et les combats d'Orléans, de Loigny, du Mans et tant d'autres, la firent voir prête à donner son sang pour la plus grande des causes après celle de Dieu. Tant d'héroïsme ne réussit pas cependant à calmer la justice de Dieu, et bientôt la Commune acheva de dessiller les yeux et de faire comprendre le triste état des classes ouvrières. Il n'était plus temps d'attendre que les patronages eussent achevé de

convertir les générations successives des enfants du peuple; il fallait se jeter au milieu du peuple lui-même, et lui montrer qu'il s'égarait. De jeunes officiers eurent ce courage et cette audace confiante. Ils saisirent la croix, arborèrent le drapeau du Sacré-Cœur, et comme les Machabées, sans compter l'ennemi, se jetèrent dans la mêlée. L'Œuvre des Cercles était fondée, et la jeunesse catholique trouvait un nouvel aliment à son ardeur. Les cercles et les corporations ont montré depuis lors ce qu'on était en droit d'attendre de la nouvelle branche jaillie du tronc séculaire et toujours vigoureux de l'Église.

Aujourd'hui, voici que le siècle s'achève : qu'on juge des progrès accomplis. En 1820, c'était l'indifférence et souvent l'impiété; en 1889, un siècle après la Révolution, c'est une poussée admirable de sève catholique. La France qui déchira l'Église, la France qui bannit le clergé, la France qui pervertit l'Europe, la France qui bouleversa le monde économique et renia toutes les lois de Dieu, cette France est actuelle-

ment la vraie patrie des œuvres chrétiennes aussi bien que des ordres religieux ; et ce prodigieux retour, accompli en moins d'un siècle et qui nous donne de grandes espérances pour l'avenir, a eu pour principal instrument la jeunesse catholique.

Ne croyez pas, jeunes gens, que si j'ai remis cette histoire de la jeunesse contemporaine sous vos yeux, c'est pour vous dire que vos anciens ont tout fait et que vous pouvez vous reposer sur des lauriers que vous n'avez point cueillis. C'est tout le contraire que je veux prouver. J'entends d'abord faire appel à votre honneur : ce que vos camarades ont fondé au prix de tant de labeurs, conférences, patronages ou cercles, il faut le soutenir et le développer. C'est pour vous un premier devoir et un devoir sacré. Ensuite, ne croyez pas que tout soit terminé. La lutte, au contraire, est plus vive que jamais, et depuis une dizaine d'années la révolution jacobine redouble d'efforts pour nous arracher nos conquêtes. Elle nous prend violemment l'âme des enfants du peuple et elle favorise autant

qu'elle le peut l'athéisme. Sa haine de l'Église n'a pour limites que les remparts qui ont été élevés précédemment par les catholiques. Courez à ces remparts, et, comme les soldats de Néhémias, ayez l'épée d'une main, la truelle de l'autre : l'épée pour combattre, la truelle pour bâtir.

Allez donc à vos œuvres, mes chers amis. Je dis *vos* œuvres parce qu'elles sont *vôtres* par tradition. Qu'on vous voie dans les patronages, auprès des directeurs ; dans les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui vous conduiront auprès du pauvre; dans les cercles, où vous trouverez l'ouvrier de fabrique, le grand déshérité, le grand pauvre du XIXe siècle; dans les corporations enfin, où vous aurez le ravissant spectacle de l'artisan honnête et chrétien et où vous verrez la société se refaire peu à peu, selon la donnée du christianisme. Courez où Dieu vous appelle, après y avoir appelé vos anciens, et où vous trouverez les douceurs de cœur que vos anciens y ont puisées, je veux dire les joies incomparables de la charité.

CHAPITRE XXIV

L'APOSTOLAT DANS LA FAMILLE ET DANS LE MONDE

L'apostolat dans la famille ! J'entends d'ici l'objection que vous ne manquerez pas d'élever, mes chers amis, contre un tel titre de chapitre. Eh quoi, direz-vous, nous qui devons à nos familles d'être chrétiens, comment pourrions-nous exercer au milieu d'elles un apostolat ?

Ma réponse sera bien simple. Oui, vous devez tout à votre famille. Oui, c'est sur la page blanche de votre âme que votre famille a écrit la première le nom de Dieu et celui de Jésus. Oui, comme disait M. de Melun, « il y a dans le milieu domestique où vous êtes né, où votre enfance a grandi, où vous avez reçu votre première caresse, où vous

avez dit votre première prière, une puissance que la vie turbulente du collège peut bien paralyser, mais non anéantir. C'est un fonds de granit que peut recouvrir momentanément le sable de la grève ou la poussière des chemins, mais qui, dès que le vent se lève ou que l'on creuse le sol, reparaît dans la fermeté d'une base indestructible. » Cela est vrai; mais je dis que c'est précisément parce que vous devez tout à vos familles, que vous êtes contraints, par un devoir rigoureux de reconnaissance et de tendresse, à leur rendre un peu de ce que vous avez reçu.

Or, ne vous faites pas d'illusions. Vous pouvez beaucoup pour vos familles, et votre apostolat s'exerce au milieu d'elles avec fécondité. Il est peu de familles qui ne comptent quelque membre éloigné de Dieu, et en vertu de l'étroite solidarité qui unit dans le plan divin toutes les personnes qui composent la même famille, ce membre doit vous être plus cher qu'un étranger. La conquête de son âme s'impose non seulement à votre charité, mais encore à votre

titre de parent : « Si quelqu'un n'a point souci des siens et surtout des membres de sa famille, celui-là a renié la foi et est pire qu'un infidèle (1). »

Que Dieu vous épargne, mes chers amis, le chagrin cruel d'avoir un père qui ne partage pas vos croyances et qui ne remplit pas ses devoirs envers Dieu et l'Église. Cette douleur doit être cuisante pour le cœur d'un jeune homme chrétien, en même temps qu'elle offre un danger perpétuel de chute. Elle devient de plus en plus rare, Dieu merci, depuis que les classes élevées de la société retournent au christianisme, et pourtant on en rencontre encore assez souvent, de ces jeunes gens qui ont été élevés dans l'amour de Jésus et de la Vierge Marie par une mère et par des maîtres chrétiens, et dont le père est resté indifférent, parfois même hostile aux vérités de la foi.

Ah! c'est alors, mes chers amis, que votre rôle deviendra grand dans la famille. Vous ferez le siège de l'âme bien-aimée que

---

1. Saint Paul, I Cor., v, 8.

vous voulez à tout prix rendre à Dieu. Vous établirez autour d'elle d'habiles circonvallations. Vous creuserez d'ingénieuses tranchées. Vous vous y prendrez de loin, de très loin, pour parvenir à votre but sans jamais porter atteinte à l'autorité paternelle. Vous serez à la fois énergiques et tendres, patients et forts. Vous accepterez avec joie tout sacrifice d'amour-propre, tout reproche immérité, et vous aurez surtout une discrétion telle que nul, hormis votre mère, ne puisse jamais soupçonner qu'il y a une lutte engagée, non pas entre vous et votre père, tant s'en faut, mais entre vous et l'ennemi de tout bien qui tient entre ses griffes l'âme de votre père.

Et quand viendra le jour du triomphe, quand enfin votre père, éclairé par votre exemple, par vos tendres appels, par les prières et les vertus de votre mère, par la grâce de Dieu qui aura agi sur lui, arrivera à la lumière et s'approchera en même temps que vous de la table sainte, oh! ce jour-là quelle joie, quelle ivresse, quels accents de reconnaissance envers Dieu!

J'ai connu, — c'est un des plus doux souvenirs de ma jeunesse, — j'ai connu deux frères qui avaient entrepris de ramener leur père à Dieu. Ils n'étaient aidés dans cette œuvre que par les prières de leur mère, car la pauvre femme, hélas! avait été bien des fois repoussée par son mari, et elle avait placé son suprême espoir dans l'action des deux fils qu'elle avait élevés avec les larmes de son cœur. Je suivis de loin, pendant plusieurs années, le mystérieux drame, dont je devinais les émouvantes péripéties; et enfin, un jour de vacances, je vis le père, la mère et les deux fils communier ensemble, de la main d'un prêtre éminent qui avait porté les derniers coups. Ils avaient tous les quatre l'air d'aller au ciel! Les deux jeunes gens étaient radieux, le père était confondu dans un élan muet vers la patrie nouvelle qui s'ouvrait devant lui, et la mère versait des larmes, les douces larmes du bonheur!

Vous n'aurez pas souvent de tels efforts à faire, mes amis; vos pères sont chrétiens, et ce sont eux-mêmes qui ont rivé en vous

la chaîne des traditions catholiques qui honorent vos familles. Mais que de fois vous vous trouverez en présence d'un frère qui devient tiède, indifférent, ou qui même, oubliant son origine, s'abandonne à ses passions! Ce sera le tour alors de l'affection fraternelle, et vous commencerez aussitôt cet apostolat nécessaire, avec la même énergie, la même patience et la même ingéniosité que s'il s'agissait d'un père. L'amitié d'un frère est, en effet, un bienfait de Dieu, et il ne faut point la perdre sans multiplier les efforts pour la conserver. La façon dont M. de Melun ramena à Dieu son frère Anatole est un exemple saisissant de ce qu'il vous faudrait faire en un cas pareil. Ce jeune homme de près de trente ans avait pour sa famille cette tendresse d'enfant dont les cœurs purs savent garder le trésor. Son amitié pour son frère était attristée par de douloureuses pensées. Ce frère, l'inséparable compagnon de sa vie, qui devait être bientôt l'associé et l'émule de ses œuvres de foi, subissait alors une éclipse dans ses croyances religieuses. Ce

n'était pas impunément qu'il avait traversé l'école polytechnique et le milieu raisonneur de la jeunesse militaire de 1830. « Il en avait rapporté à la maison paternelle, dit M. de Melun lui-même, des idées et des doctrines d'où naissaient des discussions qui désolaient ma mère, car elle se figurait que la foi de ses enfants était perdue sans retour. Je la consolais de mon mieux, lui promettant que l'âge, l'expérience, les bons exemples, ramèneraient au bercail cette brebis aimée. »

M. de Melun eut lui-même une bonne part à ce retour. Il avait mis Mme Swetchine dans le secret de sa peine. Il la mit dans la confidence de ses consolations. « J'ai retrouvé ici mon bon frère, écrivait-il en octobre 1836. Je continue avec lui nos conversations. Je lui répète vos bons conseils et nous profitons ainsi tous deux de votre parole. C'est un beau spectacle que celui de la transformation de cette âme par la vérité. Partie des dernières limites de l'erreur, mais protégée par son instruction et son éducation, elle a parcouru la route qui

ramène à Dieu, d'abord comme à tâtons, chancelant à chaque pas et reculant à chaque obstacle. Mais son pied s'est affermi, la nuée ténébreuse est devenue lumineuse et a marché devant lui. Le désert a eu ses aridités, ses soifs inassouvies, ses heures de murmures, ses Philistins, et ses Amalécites; mais aussi l'Évangile était sa manne, saint Augustin sa source d'eau vive, et maintenant il chante le cantique de la délivrance. Ainsi m'est-il donné de voir se réaliser, en un autre moi-même, toutes les promesses de l'Évangile dans cette action de la grâce, dans ce passage du trouble infini à la paix, de la souffrance au bien suprême, et du doute à la foi. De pareils faits valent des miracles... Je ne me lasse pas de vous en parler, parce que je n'ai jamais rencontré une plus belle expérience de la régénération humaine par la foi à Jésus-Christ. » On aime à voir commencer par l'âme de son frère la mission apostolique de M. de Melun.

On pourrait multiplier de tels exemples, car les victoires de la foi et de l'amour sont

nombreuses parmi la jeunesse chrétienne; mais il nous suffira de dire qu'un jeune homme qui comprend ainsi son rôle exercera la plus heureuse influence au milieu des siens.

Il est enfin une dernière forme de l'apostolat qui est de nature à séduire un jeune homme vaillant : c'est celle qui a pour champ d'action le monde lui-même, le monde avec ses frivolités, le monde qui traite superficiellement les intérêts les plus graves, qui a une invincible tendance à railler les choses saintes, et dont l'influence néfaste détruit les énergies, exerce la vertu, fatigue les plus robustes patiences et décourage l'apostolat.

On n'a pas idée de l'effet produit en un tel milieu par le jeune homme qui sait demeurer fidèle à sa foi, qui parle sans affectation, mais avec respect, de la religion, du clergé et du culte, tient tête aux railleurs, soutient les faibles, rend du courage aux timides, et, le plus simplement du monde, manifeste sa foi par les pieuses pratiques que recommande l'Église. Il ob-

tient vite une influence étonnante, son autorité s'étend peu à peu, il a la joie de voir s'attacher à lui de précieuses amitiés, et, pour peu qu'il soit instruit, aimable et distingué, il acquiert dans le monde une situation enviable et bienfaisante.

La vie de M. de Melun va encore nous fournir un exemple saisissant du bien que peut faire un jeune homme chrétien dans les salons. M. de Melun fréquentait beaucoup les salons parisiens de 1835. On le voyait tour à tour chez la duchesse de Damas, chez Mme de Rauzan, chez Mme de Circourt, chez Mme Letissier, chez Mme Swetchine... On pourrait trouver qu'il allait trop dans le monde et qu'il y donnait trop de temps, s'il n'y avait pas fait tant de bien, non seulement par sa distinction naturelle, qui était grande, mais encore par sa conversation toujours élevée et chrétienne. Or, un soir, il rencontra chez Mme Swetchine un jeune secrétaire de l'ambassade russe qui, par le charme de sa personne, l'étendue et la vivacité de son esprit, avait les plus grands succès dans le monde politique et

aristocratique. Nul ne doutait que ces aptitudes variées ne l'appelassent aux premières places dans la diplomatie et le gouvernement de son pays. Melun se lia avec lui et eut avec le jeune Russe, qui s'appelait le prince Gagarin, de fréquentes conversations dans lesquelles il ne craignait pas d'aborder les questions les plus élevées de la philosophie et de la charité. Un jour, ô surprise! on apprit que le jeune Gagarin s'était fait catholique! Peu de temps après on sut qu'il était entré dans la Compagnie de Jésus, et M. de Melun recevait du jeune novice de Saint-Acheul une lettre où nous lisons ces lignes précieuses : « Je cède à un besoin de mon cœur en vous disant que vos conversations ont plus contribué que vous ne le pensez peut-être à me faire avancer dans la voie merveilleuse par laquelle Dieu m'a conduit. Votre pensée grave, réfléchie et toute pénétrée des enseignements de la foi, est venue me saisir et exercer sur la mienne une bienfaisante influence. Jamais je n'avais eu l'occasion de vous en exprimer ma reconnaissance, je la saisis avec transport. »

Qui saura jamais la profondeur et l'intensité de la joie que dut éprouver le jeune apôtre en recevant une telle lettre? C'est là une de ces joies du ciel qui se refusent à toute analyse.

Mais l'apostolat, pour être ardent et persévérant, a besoin d'une âme qui le vivifie et le soutienne; pour être efficace et vraiment chrétien, il a besoin d'une intention pure et d'une action bien réglée. L'âme de l'apostolat, c'est l'enthousiasme ; la règle de l'intention chrétienne, c'est l'humilité. De là deux chapitres, qui compléteront notre pensée et notre œuvre tout entière.

CHAPITRE XXV

L'ENTHOUSIASME

L'enthousiasme est la perfection de l'apostolat. C'est lui qui élève l'âme tellement au-dessus de la terre, qu'il fait disparaître les difficultés de toute entreprise, et montre toutes les voies praticables à celui qui brûle d'aller à Dieu en entraînant avec soi d'autres âmes.

L'enthousiasme est une ardeur que donnent la plénitude d'une conviction et la grandeur d'un amour pour une noble cause.

Avoir de l'enthousiasme, c'est s'attacher aux épaules deux ailes blanches avec lesquelles on vole, comme la colombe, bien au-dessus du sol, vers les horizons célestes.

Celui qui a de l'enthousiasme ne s'arrête point, en effet, aux misères d'ici-bas. Son esprit est sans cesse attaché à sa mission sublime. Il se considère comme un fermier du Christ, et ne porte intérêt qu'à la moisson qu'il s'est chargé de récolter et d'enjaveler pour son maître.

Heureux celui qui a senti s'allumer au plus profond de son cœur cette flamme divine de l'enthousiasme qui entretient la vie surnaturelle et provoque d'admirables élans vers le bien. Tant que cette flamme brûlera, sa piété, sa pureté, son honneur, brilleront d'un vif éclat et n'auront rien à craindre des tentations. Satan ne s'approche point d'un pareil feu.

Ayez de l'enthousiasme, jeunes gens! Ayez-en pour couronner toutes les vertus dont nous avons parlé jusqu'ici et qui doivent orner votre front! Sans enthousiasme, en effet, les courages se refroidissent vite et les meilleures volontés s'amoindrissent. Avec l'enthousiasme, au contraire, les bons désirs du cœur ne font que grandir de jour en jour. Quel est le secret de ces vieillards,

qui sont demeurés jeunes au déclin de la vie et qui parlent encore de luttes et d'espérance? Qui donc soutient ces jeunes étudiants entourés de toutes les séductions du vice, en contact avec toutes les corruptions sociales, et qui marchent néanmoins d'un pas ferme dans les voies de la vertu? Qui fortifie ces pères et ces mères de famille, qui, après avoir travaillé si durement pour élever leurs enfants et gagner le pain de chaque jour, ne paraissent point fatigués et ne parlent pas encore de repos? Qui maintient une flamme guerrière au cœur de ces vieux soldats dont les cheveux blanchissent, mais dont le courage semble se rajeunir avec les années? Qui donc enfin soutient les hommes dans la lutte séculaire du bien et du mal, et empêche le monde de s'écrouler dans la boue des passions? C'est l'enthousiasme, mes chers amis, l'enthousiasme chrétien qui conserve la vertu, l'enthousiasme qui maintient les longs espoirs et agrandit la pensée, l'enthousiasme qui fait brûler les âmes en les épurant, et qui les porte jusqu'à Dieu comme de purs flambeaux!

Pour votre patrie, aussi, ayez de l'enthousiasme, jeunes gens. Il en faut à notre chère France. La grande France d'autrefois, celle des Croisades, celle de Bouvines, celle de la Ligue en ses beaux jours et celle de Louis XIV en sa jeunesse, était faite d'enthousiasme. Les autres nations la regardaient, étonnées. Elles ne comprenaient rien à ces élans généreux et désintéressés qui avaient pour but la délivrance du tombeau du Christ, la protection des faibles ou la défense de la vérité religieuse. Pour donner son sang à Jérusalem ou à Castelfidardo, il faut de l'enthousiasme, du feu à l'âme. La froide raison, qui discute et qui pèse les avantages et les inconvénients d'une décision, ne conduira jamais l'homme ni les nations aux actions qui grandissent et ennoblissent l'humanité. L'enthousiasme seul se donne et ne se vend pas, seul il ignore les obstacles, seul il fait des prodiges et relève l'homme à ses propres yeux! Car enfin l'enthousiasme, c'est l'élan du cœur qui, sous l'inspiration divine, se livre à une grande cause, et le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

C'est l'enthousiasme qui faisait dire à Théodore Wibaux, au lendemain de Monte-Libretti :

« Marcher pendant huit jours à la poursuite d'un ennemi, qui fuit à mesure que l'on approche, et se trouver tout à coup en face de cet ennemi, n'est-il point tout naturel de crier : « En avant! » même sans compter lè nombre?... Lorsqu'on se trouve en présence d'un pareil héroïsme, il est bien mesquin de le discuter. Dieu voulait une victime pure, une fleur de plus pour orner son paradis. Qu'importent les moyens dont il s'est servi, et si, pour arriver à sa fin, il a fallu qu'une compagnie fût mutilée, cela ne nous regarde pas. »

Voilà l'enthousiasme, l'enthousiasme qui s'élève au-dessus des petits calculs ou des timidités personnelles, au-dessus de l'atmosphère étroite dans laquelle se meuvent la plupart des hommes et dont M. de Tocqueville, déjà âgé, écrivait : « Les petites passions molles et improductives que je vois fourmiller autour de moi me pousseraient dans l'armée si j'étais plus jeune ou

chez les trappistes si j'étais plus dévot. »

Tous les cœurs généreux sentent le besoin de cet enthousiasme qui les arrache aux vulgarités de la terre. « Nous périssons par la médiocrité! s'écriait La Moricière. Aussi je travaille avec toute l'énergie dont je suis capable à reconquérir chaque vérité, peu à peu, comme j'ai autrefois conquis une position militaire, de haute lutte... C'est là-haut maintenant que toutes les âmes honnêtes doivent regarder! Méprisons les choses de la terre, choses viles et méprisables. Occupons-nous des choses du ciel, les seules aujourd'hui saintes et respectables. Là sont la justice suprême, la bonté suprême, le bonheur suprême! » Et obéissant au même souffle chrétien, qu'il sentait aussi passer sur son âme, le jeune Bernard Veuillot écrivait dans ses notes intimes : « Rien de médiocre en moi, au service où je veux uniquement m'engager de tout ce qui est noble et grand; rien de médiocre dans un tel labeur. »

Pour vous-mêmes, enfin, mes jeunes amis, soyez enthousiastes. Ouvrez largement vos

âmes à ces feux divins qui passent sur la terre cherchant où se poser. Aimez avec ardeur les nobles causes, vos parents, vos traditions de famille, vos maîtres, vos amis; dévouez-vous au service des ouvriers et des pauvres; soyez de vaillants apôtres de la vérité totale; serrez-vous autour de l'Église, luttez pour Dieu, et soyez sûrs qu'à soixante ans vous vous retrouverez tels que vous êtes maintenant, toujours jeunes, toujours ardents au bien, pleins de courage et pleins d'espérance.

CHAPITRE XXVI

DE L'HUMILITÉ DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mes chers amis, avant de me séparer de vous ; mais qu'au moins ce dernier mot aille au plus profond de vos cœurs.

Je vous ai dit que vous deviez être pieux, instruits, distingués, hommes d'honneur, bons citoyens et apôtres du bien, si vous vouliez réaliser le type admirable du jeune homme chrétien.

Eh bien, tout ce que je vous ai dit serait inutile et mériterait d'être effacé si je n'ajoutais que chacune de ces vertus doit être fondée sur l'humilité et couronnée par l'humilité.

Mais c'est surtout au point de vue de l'apostolat que je veux ici recommander cette admirable vertu. Que je voudrais savoir avec vous cette leçon que le grand Maître de l'apostolat recommandait d'abord à ses disciples et qu'on ne peut ignorer sans cesser d'être un chrétien : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! »

Ah ! soyons humbles, soyons humbles !

Tenez-vous soigneusement à l'écart de cette vanité personnelle, si offensante, si fausse, et qui a une action desséchante pour soi-même et pour les autres. Connaissez-vous rien de plus déplaisant et, hélas ! rien de plus commun qu'un jeune homme fat ? Connaissez-vous rien qui éloigne davantage la sympathie que les airs importants et la sotte assurance des gens pleins d'eux-mêmes ? J'ai connu plusieurs jeunes gens qui avaient quelques-unes des vertus que nous avons étudiées ; mais comme ils n'étaient point modestes, comme ils se targuaient de leurs mérites, ou comme, tout au moins, on s'apercevait qu'ils ne les ignoraient point,

on s'écartait d'eux instinctivement, et il arrivait qu'ils faisaient à la fin plus de mal que de bien.

Le jeune homme qui pose pour la vertu est bien près de la perdre. Il n'en a déjà plus que pour se parer à l'extérieur. Le dedans est vide.

Le grand orgueil, en effet, ou la petite vanité produisent les mêmes ravages. Il n'y a qu'une différence de rapidité. Ils agissent comme les vers : ils enlaidissent, ils corrompent, ils détruisent.

L'humilité, au contraire, embellit toutes choses. Elle grandit les vertus et les fait valoir. L'homme n'est vraiment grand que lorsqu'il est humble, et l'on ne peut se fier à ses mérites que lorsque ceux-ci sont assis sur l'humilité, suivant cette belle parole de l'Écriture : « L'humilité précède la gloire. »

Soyons donc humbles, jeunes gens; effacez-vous vous-mêmes; ne pensez point à vous; que la modestie soit votre couronne, et permettez-moi de clore ce petit livre par un dernier exemple d'humilité chrétienne

qui complètera le portrait du jeune homme chrétien :

Un jour, en 1758, le marquis de Montcalm gagnait sur les Anglais l'éclatante victoire de Carillon, qui repoussait les troupes ennemies loin du Canada français. Cette victoire avait enthousiasmé notre armée, et les soldats aussi bien que les colons portaient aux nues leur général. Deux jours après la bataille, Montcalm faisait dresser une croix de bois sur un mamelon qui couronnait la plaine, et il dictait lui-même cette admirable inscription :

Quid dux ? Quid miles ? Quid strata ingentia ligna ?
En lignum ! En victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat !

A quoi bon un général, des soldats, des camps retranchés ? Voilà le bois vainqueur. C'est Dieu, c'est Dieu même qui a triomphé !

Jamais Montcalm ne fut plus grand que ce jour-là. Son humilité chrétienne en a fait un héros et sa mémoire a grandi parmi nous. Imitons cet exemple, mes chers amis, et pour que la France se relève, pour que nos revers se changent en victoire, pour que notre drapeau retrouve le chemin de la gloire, humilions-nous, élevons la Croix au-

dessus de nos têtes et disons avec Montcalm :

Deus! Deus ipse triumphat! C'est par Dieu, c'est par Dieu seul que nous voulons atteindre la victoire et le salut!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

DU COURAGE.

LIVRE IV

LA DISTINCTION.

LIVRE V

L'HONNEUR.

LIVRE VI

LE PATRIOTISME.

LIVRE VII

L'APOSTOLAT.

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

